

PAGES

MANQUANTES

LE MONDE ILLUSTRÉ

18^e ANNEE.—No 932

MONTREAL, 8 MARS 1902

5c LE No



LA GUERRE DU SUD-AFRICAIN

Surprise des Boers par les projections électriques des Blockhaus de Lord Kitchener.—(Voir l'article "A travers les Peuples")

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 MARS 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1ère insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

B. d. P. 785

Rédaction :

JULIUS SAINT-ELME (Amédée Demault), Directeur;

M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :

37, rue Saint-Gabriel

A TRAVERS LES PEUPLES

Le jubilé pontifical de S. S. Léon XIII est commencé, à Rome et dans le monde catholique, depuis le 20 février dernier.

S. G. Mgr Bégin, archevêque de Québec, est parti depuis quelques jours pour Rome, et les journaux ont annoncé le prochain départ de S. G. Mgr Bruchési.

Au lieu de se faire en 1903, c'est-à-dire à la fin de la vingt-cinquième année de son suprême pontificat, les fêtes jubilaires ont commencé avec cette vingt-cinquième année, mais se poursuivront jusqu'à la fin.

Les Romains fidèles y apportent leur amour avec toute leur ingéniosité.

Les peuples de tous les pays préparent des délégations qui iront, tour à tour, déposer leurs offrandes avec leurs vœux aux pieds du Saint-Père. Les ouvriers français, fidèles à leurs traditions, se rendront par milliers à Rome accompagnés, sans doute, par leurs meilleurs amis, le cardinal Langénieux, surnommé le cardinal des ouvriers, M. le comte A. de Mun, M. Léon Harmel, connus sous le nom de pères des ouvriers.

Nous espérons que les Zouaves pontificaux du Canada auront bientôt une assemblée à ce sujet.

* * *

L'Espagne a subi, durant le mois de février, une crise terrible. On a pensé même que la monarchie y sombrerait.

Tout n'est pas fini cependant.

Les Carlistes seraient disposés à entrer en scène à leur tour. Le malheureux don Carlos, dans son étrange et aveugle ambition, ne recule point devant la guerre civile et ses épouvantables conséquences.

Celui de qui il tient sa fortune actuelle, le roi Henri V, plus connu sous le nom de Comte de Chambord, disait : " Je ne veux pas d'une couronne sur laquelle aurait jailli une seule goutte de sang français ".

Don Carlos ramasserait la sienne dans la boue ; il n'est pas si délicat !

* * *

Le prince Henri, héritier au trône de l'empire prussien, délégué par son père, l'empereur Guillaume II, au lancement du nouveau yacht le *Meteor*, construit aux Etats-Unis, le prince est arrivé à New-York le 23 février seulement. Il était attendu le 22.

On lui a fait une très belle réception tant à la ville qu'à la Maison Blanche.

Il est aisé de sentir, cependant, que cette réception a été fort courtoise sans doute, mais rien que courtoise.

Les Etats-Unis ne laissent point souvent pénétrer les secrets de leur politique. Aujourd'hui enthousiastes des Anglais que demain ils maudissent avec le même enthousiasme.

L'empereur Guillaume voudrait, certes, fixer cette volage nation : ne fût ce que pour la plus grande gloire des Hohenzollern, la honte d'Albion.

Les Etats-Unis paraissent vouloir donner le moins possible dans le traquenard que leur tend l'auguste ménestrel.

* * *

Les journaux rapportent la grave maladie du cardinal Lucido-Maria Parocchi, que quelques-uns désignaient comme le futur pape.

Le cardinal Parocchi est un des princes de l'Eglise les plus éminents. Il est évêque de Sainte-Rufine. C'est à Mantoue qu'il a vu le jour en 1833, ayant ainsi vingt-trois ans de moins que S. S. Léon XIII.



Quant à le voir succéder à Léon XIII, cela peut aussi bien lui arriver que cela peut se produire pour l'un des autres membres du Sacré-Collège, comme cela peut arriver même à un cardinal... qui n'est pas encore créé.

* * *

En France, on fête le centenaire de Victor Hugo. Il n'y a pas de mal à cela.

François Coppée, le doux poète, dit avec raison qu'il est heureux que Victor Hugo ne soit plus de ce monde, car son cœur se briserait de voir " l'encens nauséabond que les mains impies de ceux qui gouvernent la république brûlent autour de son monument ".

Jules Lemaître dépeint l'homme en quelques mots : il a flatté les républicains par *Les Misérables*, charmé les bonapartistes par son *Ode à la Colonne* et fait le bonheur des royalistes par ses vers sur le baptême du duc de Bordeaux (Henri V).

C'est beau, d'avoir plus d'une corde à... *monarque*, selon le mot de M. de Calinaux.

* * *

La guerre se poursuit inexorable, sans résultat appréciable pour les Anglais, dans ce pays à surprises qu'est le Transvaal.

Afin de venir à bout de quelques milliers de pauvres paysans défendant leur patrie, lord Kitchener a fait établir des lignes de blockhaus reliant ses principales garnisons entre elles. Le but immédiat de ces constructions en tôle, affectant la forme de tourelles blindées, ainsi que nos lecteurs le verront par notre gravure en première page, est d'arrêter les incursions des troupes boers. La nuit, ces blockhaus, munis de puissants réflecteurs électriques, projettent à un mille et davantage d'éclatants rayons qui, parfois, permettent de découvrir l'ennemi.

Cela gêne un peu les Boers, mais ils passent quand même, quand ils le veulent.

RODOLPHE LE FORT.

LA COLONISATION

C'est la grande préoccupation de tous ceux qui aiment la patrie, le beau Canada.

C'est le cauchemar des gouvernements, dont les ressources ne sont point suffisantes pour faire face à tous les travaux qu'exige la protection ou le bien-être du colon.

Une surface immense, à peine entamée par une population restreinte, n'offre que peu ou point d'aide au gouvernement. Les impôts sont presque impossibles ; dans tous les cas, l'armée de fonctionnaires à payer en absorbe une forte partie, interdisant les grands travaux publics, source de revenus considérables.

Joignez à cela le même mal qui ronge l'ancien continent : l'abandon des campagnes pour la ville, et quelque peu de contingents enlevés à leur tour des bras absolument nécessaires au pays, et voyez s'il est possible de rêver un pays prospère, de faire une nation.

Le gouvernement local, réduit à l'impuissance, obligé de se créer des fonds pour ses divers services et quelques travaux d'une nécessité urgente, vend les seules richesses du pays. Richesses fabuleuses, c'est vrai, mais qu'il faut céder à perte.

Les forêts sont dévastées sans ordre. Les mines sont vendues aux étrangers, surtout à nos voisins des Etats-Unis qui s'emparent en outre de nos chasses et de nos pêches. Les chemins de fer, commencés par l'or et la patience des Canadiens, passent de l'un à l'autre pour échouer entre les mains de nos voisins — toujours —.

Nul ne veut voir disparaître le Canada : personne, cependant, ne s'inquiète de l'envahissement de l'or américain. L'industrie est absorbée par les capitaux de nos voisins, par leurs ouvriers. Tout nous échappe — qui s'en soucie — ?

Des hommes au cœur patriotique signalent le danger, indiquent des remèdes. L'honorable M. Lomer Gouin, MM. L.-O. David, S. Côté, notre grand écrivain E. de Nevers se jettent dans la mêlée avec d'autres, les journalistes de talent les aident.

Mais toujours, le résultat est nul, désespérément nul.

Le gouvernement ne peut ou n'ose point prendre de mesures énergiques. Il ordonne des enquêtes. Or, on sait qu'une enquête, c'est une bonne intention quelconque. L'enfer, dit-on, est pavé de bonnes intentions. Cette action du gouvernement est semblable à celle d'un négociant dont les affaires périclitent d'année en année.

Ce négociant se dit : " Le trimestre prochain, je ferai mon inventaire. Je verrai d'où vient ce mouvement de recul. "

Les trimestres succèdent aux trimestres, et notre homme ne fait rien. S'il fait son inventaire, s'il établit son bilan, il ferme les yeux, disant avec découragement : " Les temps seuls sont la cause de mes succès, je n'y puis rien faire ! " Et il continue. Et il s'enfonce chaque année un peu davantage.

A quoi bon des enquêtes, surtout quand elles sont faites depuis longtemps ? Et l'honorable M. Lomer Gouin n'en a-t-il pas fait une lui-même il n'y a que quelques mois ?

On se rejette, en haut lieu, sur le peu de population de la province. On a l'exemple du Manitoba qui, bien moins peuplé, a inondé l'Europe de brochures à sensation, annonçant à tous, là-bas, la *terre promise*. Le Manitoba donne des terres, favorise l'établissement du colon par des avances d'argent et de matériel de fermes.

On ne l'imite que dans son absence de patriotisme éclairé, et l'on est entré dans la voie dangereuse de livrer notre sol de Québec, non pas aux braves familles canadiennes-françaises, mais à des étrangers que tout éloigne de nous.

Sans doute, les utopistes, certaines personnes, de bonne foi, mais peu éclairées sur la religion, sur l'idée de Patrie, veulent voir étrangers et Français, catholiques et protestants, se mêler intimement en un grand tout.

L'Eglise catholique nous défend de nous mêler aux sectes séparées, séparées d'elle par des abîmes. L'écrivain, catholique ou non, n'est point l'auteur de cette défense.

On peut, évidemment, mélanger intimement... à la manière, entendons-nous, dont pourraient se mêler nos populations et ces peuples d'autres religions, l'eau et l'huile, en agitant vigoureusement et sans relâche un récipient les contenant.

Laissez reposer : l'huile, toute l'huile revient au-dessus.

Que l'huile représente ces sectes, l'eau nos braves populations.

Supposez que l'huile soit rance à vous écœurer. Après votre mélange, et au repos, chaque liquide s'étant nettement séparé, dites-moi si votre eau fleurera la rose ?

Pardon de la digression.

Et laissez-moi vous dire : A un prochain numéro.

FIRMIN PICARD.

Montréal, 26 février 1902.

DE CI, DE LA

Le bon père Kruger, qui a tant de sympathies ici, a déclaré l'autre jour, "qu'il restait convaincu que le Seigneur ferait triompher la juste cause du Transvaal."

En ce qui concerne l'intervention d'une puissance, il a dit au révérend Schoelwalter, ministre protestant allemand :

"Nous accepterons, en tout temps, et avec gratitude, une intervention. Nous voulons le repos et la paix. Et si une médiation pouvait abrégier la guerre — ne fut-ce que pendant un jour — nous l'accueillerions avec reconnaissance, au nom de ceux dont les indigènes souffrances se trouveraient, par cela même, diminuées. Cependant, nous n'accepterions nullement une intervention qui ne tiendrait aucun compte de notre demande d'indépendance."

Jamais nous n'accepterons la paix telle que nous la propose les Anglais : "La soumission d'abord et ensuite une sorte d'autonomie."

—Voilà qui est clair et précis !

* *

Qui ne s'intéresse aux majestés déchues, surtout quand il s'agit d'une femme ! Malgré soi, on sent son cœur palpiter d'émotion, à la description du malheur, qui fait prendre à une reine, à une impératrice, le chemin de l'exil.

C'est en vertu de ce sentiment juste et droit, que chacun s'est intéressé au sort de l'impératrice Eugénie.

On saura un jour tout ce que cette femme a eu à subir, à souffrir dans sa dignité de femme et de reine, car en mourant elle léguera à un établissement public le dossier complet de son règne.

Elle fait présentement des recherches actives des documents indispensables à la formation de ses "Mémoires." Elle a à Paris, quatre secrétaires affectés à cette besogne. Elle vient leur donner ses ordres et des indications, puis elle reprend sa route vers l'exil qu'elle s'est choisi !

* *

N'allez pas rire, au moins !

En somme, toute maladie, si étrange soit-elle, appelle la pitié des âmes généreuses, et dans le cas présent, ce n'est pas seulement une maladie, mais une épidémie atroce, qui jette l'effroi dans un petit village de l'Illinois, E.-U.

Toute la jeunesse de ce village est atteinte... du mal de rire.

La première victime a été une jeune fille. Pendant quatre jours elle a ri, mais elle a ri à l'extérieur, impossible de l'arrêter. Les médecins y perdaient leur science. Au bout de quatre jours, son père s'avisa (bien avisés les Américains) de lui jeter à la tête un verre d'eau froide : l'effet fut instantané. La jolie rieuse cessa de rire ; il était

temps ; ce plaisir de quatre jours durant l'avait épuisée.

Pauvre nature humaine ! incapable d'être contente, en dépit de tout, pendant quelques jours consécutifs ! Ah ! mon Dieu ! pauvres nous, comme dirait l'autre !

La deuxième victime, une fillette de quinze ans, a été guérie de son fou rire, toujours par l'eau froide, mais cette fois, l'effet n'a été que momentané, la malade a recommencé de rire et son état inspirait de vives inquiétudes, — aux dernières nouvelles, du moins.

Un jeune homme a ri pendant toute une semaine, sans cesser une minute. Une faiblesse extrême a, seule, arrêté chez lui, la drôle de maladie.

Depuis, plusieurs sont atteints du rire continu : il leur est impossible de dormir ou de manger. Chacun est consterné. On appelle la gravité à grands cris. Tout ce qui pourrait provoquer le plus petit sourire est réprimé sans pitié parmi la jeunesse de W. Je crois que l'on fait bien.

FANTASIO.

AUX OUVRIERS

IL FAUT TOUT LIRE

L'un de mes amis, chez qui j'allais fréquemment, avait un fils qui lisait toujours.

Ce jeune homme que j'aime beaucoup, auquel je m'intéressais, avait dû refuser un emploi avantageux, que je lui avais offert, parce que son instruction était insuffisante ; cependant on ne lui demandait aucun brevet.

Cette déconvenue n'avait pas produit son effet salutaire, puisque le jeune homme continuait à lire des ouvrages réputés sociaux ou romanesques, mais délaissait ceux qui lui auraient été utiles.

Je fis quelques remarques à mon ami, pour qu'il pût prévenir son fils ; mais lui, fier des idées étranges de l'héritier de son nom, me dit : "Ce n'est tout de même pas un garçon ordinaire, je ne suis pas seul à le dire ; pourquoi ne pourrait-il pas, comme un autre, devenir quelqu'un dans son pays."

L'orgueil paternel avait remplacé l'éducation paternelle.

Puis il ajouta :

"Que voulez-vous ? avant tout, c'est un homme et, pour moi, un homme doit tout lire et tout connaître."

—Tout lire, mon ami, c'est beaucoup ; beaucoup plus que vous ne pensez. Votre fils a-t-il commencé par les chefs-d'œuvre de notre littérature : Corneille, Racine, Lafontaine, Boileau ?... Je ne lui ai jamais vu entre les mains un seul de ces ouvrages, et je n'en ai cité que quelques-uns parmi les meilleurs : puis il y a la physique, la chimie, l'astronomie et surtout les ouvrages de droit, de médecine ou d'économie politique, s'il doit se préparer à l'une ou l'autre de ces carrières qui demandent des études spéciales. Pourquoi ne pas lire d'abord ce qui doit le bien former, avant de le laisser se former bien ou mal, sans direction.

—Mon cher ami, me répondit le père, il faut connaître le bon et le mauvais pour pouvoir choisir, — mon fils est un garçon ; quand un garçon rapporte ses deux oreilles, il n'y a rien de perdu.

—Mon cher Martin, même dans les prisons, tous les sujets ont leurs deux oreilles ; on les appelle cependant des mauvais sujets. Non mon ami, vous avez trop fait pour ce cher enfant pour n'en espérer qu'un résultat aussi ordinaire. — Raisonsons mieux ! Tenez, je vous sais intelligent et soigneux de vos intérêts, en plus de votre qualité de travailleur. Or, si vous aviez un verger à planter d'arbres fruitiers, diriez-vous à votre horticulteur : "Donnez-moi mille arbres à votre choix, je vous laisse carte blanche : je verrai toujours bien, dans trois ou quatre ans, les fruits qu'ils produiront, bons ou mauvais ; je veux tout connaître ; il faut tout planter." Je n'insiste pas, vous m'avez compris et si, pour un verger, vous choisissez soigneusement, et votre fournisseur, et les arbres que vous devez y planter, les mêmes soins sont à prendre, encore plus sérieusement, pour orner le

cœur de votre fils. Ce cœur doit produire des fruits bien plus précieux pour vous que des poires, des pommes ou des pêches ; il vous faut récolter un jour les satisfactions légitimes de respect et de reconnaissance que votre dévouement doit vous avoir préparées."

Presque toujours, quand on veut tout lire, la vérité c'est qu'on veut connaître surtout le fruit défendu.

Généralement que lit-on ? — Ce qui correspond à notre tempérament français : les ouvrages passionnés.

Voyez cette jeune fille ; dès qu'elle le peut, elle prend sa petite feuille. — Où la commence-t-elle ? A partir de la grande ligne noire qui donne la suite du roman commencé. — C'est là qu'elle suit l'histoire d'un Georges, d'un Félibien ou d'un Roger, qui aime une Marcelle, une Héloïse ou une Cora. — Elle se voit dans une de ces héroïnes ; elle sera aussi aimée pour elle-même.

Elle se fait une école de sentiments, qui la rend romanesque, lui fait dédaigner la vie réelle et la prépare souvent à une faute. — Fréquemment la mère et la fille suivent le même roman.

Comment s'étonner qu'avec une pareille éducation, il y ait tant de chutes et tant de suicides.

Ces charmantes jeunes filles laissent peut-être échapper quelques fautes d'orthographe. Puisqu'il faut tout lire, tout connaître, ne serait-il pas avantageux de connaître d'abord son français, même son arithmétique.

Si elles doivent devenir, comme leur ambition les y porte, petites commerçantes ou petites fabricantes, n'est-il pas utile de tenir proprement et en ordre les écritures de leur futur mari ?

Ne serait-il pas flatteur qu'elles pussent causer un peu histoire, géographie, saine littérature avec celui dont elles doivent charmer les jours ?

Qu'il serait heureux que, par son éducation morale, la femme pût soutenir son mari dans ses luttes, le consoler dans ses peines et embellir par une religion saine, solide et élevée, le cœur de ses enfants !

Avant de tout lire, lisons ce qui est bon, sain et utile : munissons-nous des connaissances nécessaires à notre position :

Médecins, magistrats, ayons la science ; commerçants, l'expérience éclairée des affaires. Employés, soyons instruits dans la comptabilité, le droit commercial, les langues étrangères.

Ouvriers, pourquoi ne connaîtrions-nous pas suffisamment de physique ou de chimie pour nos élever dans notre classe et contribuer à l'élever même ?

Lisons, mais non pour nous passionner, nous irriter ou nous affadir : lisons pour nous perfectionner dans notre position.

Lisons pour orner notre esprit, élever notre cœur, former et fortifier notre volonté.

Lisons pour que notre conversation agréable intéresse et nous permette de parler avec sagesse, fasse rechercher notre compagnie.

Nous pourrions ainsi faire le bien, le faire estimer et même pratiquer. — Les aliments ne doivent pas boursoffler le corps, mais le nourrir ; la lecture ne doit pas nous enorgueillir, mais nous aider à produire plus de bien.

LÉON DUPONT.

PETITE POSTE

Mlle A. B., Montréal. — Si vous pouviez faire quelques changements et raccourcir votre communication, nous l'insérerions probablement.

Passerez-vous en nos bureaux, ou voulez-vous que nous vous la renvoyions par la poste ?

ERRATA

Dans notre dernier numéro, poésie de M. L.-J. Doucet : *Sur la tombe d'un Ami*, quatrième vers, deuxième strophe, il faut lire :

"Montre qu'un jour d'espoir n'offre que l'incertain."

Premier vers, troisième strophe, il faut lire :

"Le temps, dispensateur de bribes éphémères."

LE REV. PÈRE L. LALANDE, S. J.

Qui n'a entendu parler du Rév. Père L. Lalande, S. J. ?

Il s'est acquis une renommée justifiée d'éloquence sacrée. Il est, au Canada, ce que le Père Coubée, Jésuite lui aussi, est à la France.

Le Père Coubée soulève les foules. Ici, les foules, plus calmes—est-ce un fait à déplorer ? nous croyons sincèrement que oui,—les foules ne se laissent pas émuvoir.

Nous sommes, au Canada, de la quatrième Eglise, l'Eglise dormante.

Ce n'est point de la faute des excellents Pères Jésuites, ces savants d'une si vaste science sous l'extérieur de la plus grande humilité.

Le Rév. Père Lalande prêche, de nouveau, la station quadragésimale au Gesù. Il y a trois ans, son succès, à pareille époque, fut grand.

Cette année, il serait retentissant... si nous n'étions de l'Eglise dormante.

Le MONDE ILLUSTRÉ est heureux de donner, en ce numéro, la photographie du vénéré Père.

L'ENFANT D'AUSTERLITZ

Sous ce titre, M. Paul Adam publie, chez Ollendorff, un nouveau roman qui n'aura pas moins de succès que les précédents du même auteur. L'époque qu'il étudie, cette fois, est la fin de l'Empire et la Restauration. Nous détachons de ce beau livre une page saisissante. C'est la vision d'un épisode de la campagne de Russie. M. Paul Adam a le don du grandiose et de l'épique.

—Oui, en vingt-cinq jours, en vingt-cinq jours seulement, répétait Malvina, les Français, partis cent mille de Moscou, avaient été réduits à trente-six mille par les défaites partielles, la maladie, les désertions et les massacres...

—Ah ! je les ai vus, moi ! soupirait la tante Malvina.

Durant plusieurs jours, elle déclama ses terreurs, les yeux hagards et les gestes fous. Omer écoutait l'épouvante des récits qui lui demeurèrent à la mémoire, comme les leçons de catéchisme, mot à mot. Avec le souvenir des phrases, l'image de la voyageuse éperdue occupa, de longues semaines, son esprit. Sans cesse, il se la représentait, contant :

« Je les ai vus revenir, moi ! J'ai vu revenir à Smolensk ces multitudes effroyables et en lambeaux. La plupart portaient des pelisses de peau de mouton volées dans les isbas. Et quelles figures noircies à l'acre fumée des bivouacs ! Ils allaient, ils allaient en désordre, autour de longs chariots remplis de meubles, d'étoffes, de tableaux, de vases pris aux palais de Moscou. Tous pliaient sous le faix de leur butin ! Et leurs loques encroûtées par la boue !... Et leurs mains enveloppées de chiffons ignobles, mais préservant à demi du froid !... Et, dans les chariots, des femmes, des malheureuses, accroupies, paquets de chiffons mêlés aux damas et aux velours des riches étoffes ! Elles grelotaient au haut des charrettes ou au ras des traîneaux... On vit cela couvrir les rives du Borysthène, tout à coup... En avant, un attelage de vingt chevaux efflanqués tiraient au pas une charrette dans laquelle branlait, debout, la statue d'un saint. Des cordes, liées aux bras, à l'auréole, aux épaules, la maintenaient entre des ballots et des vaiselles de cuivre, d'argent, accumulées au hasard : car on avait sans doute brûlé les planches des caisses et des coffres.

« Autour de leurs montures attelées ainsi, des hussards marchaient, sous des sacs de fantassins courbant leurs épaules. Il y en eut un pour les dépasser, courir vers les remparts et la porte de Smolensk, sans voir que le pont-levis ne s'abaissait pas et qu'on fermait les poternes, que l'infanterie de la garnison couronnait les glacis afin d'en interdire l'approche. Il vint par un sentier. Ses mains s'abaissaient dans un bonnet à poil, en guise de manchon. Son colback et son sabre étaient ficelés contre le havresac. Il gardait, cependant, sa carabine sous l'aisselle. Des haillons

verts enveloppaient ses joues creuses, hérissées de barbe brune, et j'aperçus que ses yeux, gonflés, rougis, pleuraient un pus ignoble... Oh ! ma bonne, quel fantôme hideux ! Quelle atroce image de la plus funeste défaite. La sentinelle l'écarta du geste et de la voix... Il voulut passer outre, hurlant qu'il n'avait point mangé depuis l'avant-veille. Mais la garde vint barrer le sentier et un sergent le repoussa. L'infortuné chancela, tomba sur les genoux ; et il resta de la sorte à pleurer, étranglé par les hoquets, sans défaire ses pauvres doigts du manchon...

« Alors, un autre le rejoignit. Celui-là se protégeait d'une admirable mante d'hermine, mais trouée, fendue, presque autant que le vieux manteau de cavalerie qu'il avait en dessous, que les débris de ses bottes ligotées dans plusieurs bandes sanguinolentes en peau de cheval. Sa barbe et ses cheveux roux le masquaient jusqu'aux yeux enfoncés à demi dans un bonnet cosaque en mouton noir. Il voulut passer. Il annonça qu'il était le colonel du 18^e régiment de hussards, et qu'il devait toucher, à Smolensk, la ration pour les trente-huit hommes restant de ses escadrons. Il tira, d'une sabretache pendue à son cou, un papier. Il le déplia. Mais un officier de la place répéta les termes de sa consigne. Elle défendait qu'aucun homme de troupe, officier ou non, entrât dans Smolensk avant la garde impériale. On pouvait seulement leur permettre d'établir le bivouac sur les côtés de la route jusqu'au soir. Le colonel jura et s'emporta. Rien ne fit. D'autres misérables arrivaient, en horde.

« Quelle lamentation ! Mille sarcasmes étaient adressés à cette garde pour qui l'état-major réserve, il faut bien le dire, tous les coups glorieux les jours de bataille, et tous les bons cantonnements. Si tu avais vu, ma bonne, ces figures violettes de froid, noires de crasse, hurler ensemble, injurier Dieu, les hommes et l'empereur ! Les uns se laissaient choir à terre en tas ; et ils pleuraient dans leurs manches, comme des petites filles ! Les autres frappaient le sol de leurs pieds presque gelés, en poussant des clameurs de vengeance !... Les soldats de la place restaient impassibles devant le colonel et sa mante d'hermine :

«—Nous sommes une troupe organisée, nous avons nos armes et nos chevaux. De quel droit refuserez-vous le gîte de l'étape au 8^e régiment de hussards ? crieait son colonel. Voici mon brevet, ma commission et mes pouvoirs !



REV. PÈRE L. LALANDE, S. J.

Photo Laprès Lavergue

« Ah ! le pauvre homme... Son haleine fumait... Il trépigait devant l'officier du gouverneur, qui, d'abord, s'excusa... puis demeura muet, derrière la barricade de briques brûlées prises aux décombres de l'incendie d'août, celui qui détruisit les faubourgs et la moitié de la ville, lors de l'assaut. Ah ! ma chérie, ma chérie ! C'était à fendre l'âme... Et quel froid !... Quel ciel de plomb sur le paysage de neige et de boue, sur les flots verdâtres et rapides du Borysthène, entraînant des glaçons sales ! Mon Dieu ! Et le chariot que tiraient malaisément les vingt chevaux de hussards parvint aussi.

« Au dernier effort pour le sortir de l'ornière, une des bêtes butta et s'abattit. Aussitôt, la foule des sauvages se rua sur elle. On s'évinçait à coups de poing. On dégaina. On se jetait à genoux sur la proie. Les femmes descendaient agilement du chariot pour prendre leur part ; et le colonel, qui s'était précipité, sortit de la mêlée avec un morceau de viande sanglante, tandis que le saint chancelait aux cahots, qu'une corde se rompait, que la paille et les guenilles de l'emballage glissaient. Alors, je vis la statue revêtue de plaques d'or, et des bijoux incrustés dans l'auréole. Il y avait un cœur de rubis dans une cavité de sa poitrine ; et sa face émaillée de bistre regardait par deux yeux d'émeraude. C'était le butin des escadrons, peut-être du colonel, ce grand saint précieux que les derniers chevaux du régiment traînaient vers la France... Les hussards ne s'en préoccupaient guère. Ils s'appelaient, se demandaient du bois pour allumer des feux... Il y en avait bien plus. Un vieux, avec une barbe grise, courait dans une dalmatique de pope, en étoffe d'argent souillée de crottin. Un autre s'était fait un turban d'un habit bleu dont les basques à retroussis rouges lui battaient la nuque, dont les manches nouées ensemble formaient deux cornes molles... même il trébucha dans son sabre, et donna du nez contre terre...

« La neige entière se couvrait alors de gens innombrables, désarmés, informes sous les haillons et rendus plus hideux encore par la clarté blanche du sol. Ils accouraient de toutes parts entre les voitures qu'apportaient de nouvelles dizaines d'animaux étiques, fourbus et moribonds. Berlins, landaus, télégués, coucous, calèches, chaises de poste et diligences : on avait tiré de Moscou tous les véhicules possibles... Ils se suivaient à la file, emplis de ballots, chargés de vivan-

ières, qui grelotaient, de nourrices cachant leurs petits entre leurs seins, dans la chaleur du corps. Non, jamais, jamais on n'a lu ça, dans aucun livre ! ma bonne ! Comment te dire, ces pauvres nez violets, ces joues où la plus effroyable angoisse était peinte, ces teints sinistres balafrés de suie, et de morve gelée aux narines ? Les genoux cagneux des hommes flageolaient dans les culottes rapiécées de morceaux disparates et ficelées de cordes ! Ils salissaient la neige, partout. Leurs haleines restaient en vapeurs contre leurs figures...

“ Soudain, ils se précipitèrent jusqu'à la maison du péage, qui était devant les glaciés ; ils l'entourèrent, l'assaillirent, grimperent au toit et, à coups de hache, de serpe, de sabre, de crosses, ils la démolirent. Ceux d'en haut jetaient, à ceux d'en bas, les planches. En un instant, on avait ôté de leurs gonds les portes et les volets, déboîté les croisillons des fenêtres. Cela flambait par tourbillons de fumée noirâtre, autour de quoi les malades se couchaient à peine abrités contre les coupures de la bise des voitures. De la maison qui était en bois, il ne resta bientôt que la place. Mais une trentaine de feux pétillaient au milieu de la foule, devant les chariots. Alors, toute cette misérable multitude s'accroupit là en attendant la venue de la garde impériale. Il y en avait jusqu'à l'horizon. Ils raclaient la neige de leurs ongles et la mangeaient. Les plus heureux rongeaient les os du cheval abattu, dont il ne demeurait que la carcasse et les sabots parmi une mare rouge ; des chiens léchaient le sang. En peu de temps, ils parurent s'endormir tous. Je les entendis ronfler. Cela faisait comme un bourdonnement de moustiques.

* *

“ Enfin, les clairons annoncèrent au loin l'arrivée de la garde. D'un bond, cette foule se dressa, escadala ses charrettes, ses traîneaux et ses calèches, afin de recevoir l'élite. Tous se réveillaient, s'appelaient, abandonnaient les feux mêmes.

“ Le premier peloton déboucha au milieu d'insultes. On lui montrait le poing... On l'accusait de ne plus jamais paraître à la bataille, sinon quand la besogne était faite, pour recueillir ces lauriers conquis par la valeur et le sang des autres troupes. Pourquoi mangeraient-ils avant les autres, ces histrions de l'armée ?

“ Les vieux soldats ne daignèrent pas répondre. Ils marchaient en rangs et au pas dans leur tenue de route, le pantalon de corvée rabattu sur la guêtre, le bonnet à poil dans son enveloppe de serge et la capote lâche. Leurs officiers commandèrent le silence. Aussitôt les injures cessèrent ; un murmure continua quelque peu, puis la foule se tut. Elle admirait ces hommes que ni la défaite, ni le froid, ni la faim, ni l'or, gonflant leurs havresacs n'avaient détourné de leur devoir militaire. Leurs capitaines et leurs lieutenants criaient, ainsi qu'à la parade, des ordres exécutés avec précision. Ils portaient leurs chapeaux dans des étuis de toile cirée, et leurs plumes dans des feuilles de parchemin liés au fourreau du sabre, comme s'ils devaient, à l'instant, sortir ces insignes de leurs gaines et paraître à une revue du Carrousel. Presque tous avaient enveloppé le cuivre de leurs boutons ; leurs épaulettes pendaient au ceinturon, dans un mouchoir soigneusement fermé pour empêcher l'or de se ternir. Les tambours avaient leur caisse au dos et les sapeurs leurs tabliers roulés à l'envers sur le sac.

“ Les blessés, dans les charrettes, ne se plaignaient point. Ils se succédèrent longtemps au milieu du silence des bouches. On entendait seulement sonner la cadence régulière des mille pas. Et voici, n'est-ce pas ? ce qui montre leur discipline. Un de leurs sergents, sans doute à bout de fatigue, ou tué par le froid, tomba hors du rang, à la porte même de Smolensk. Il ne se releva plus. Un chirurgien constata la mort et s'en fut. Eh bien ! aucun d'eux ne s'arrêta pour dépouiller le cadavre géant. Quand la première division d'infanterie eut défilé, un intervalle s'établit

entre elle et la division de la garde qui entraînaient difficilement ses canons à travers la pente de glace. A ce moment, plusieurs se précipitèrent, s'écrasèrent sur le corps du grenadier, et déchirèrent le sac, d'où coulèrent des centaines de rouleaux, aussitôt éventrés. Plus de mille pièces d'or roulèrent, que les pillards se disputaient à coup de poing et à coups de dents, jusqu'à la minute où deux guides les dispersèrent par le trot de leurs chevaux. Mais, au lieu d'un cadavre, il y en avait neuf à la même place, quand la foule se fut retirée.

“ Derrière la garde, la multitude entra dans Smolensk enfin. Quel soir ! Une charrette pleine de moribonds s'embourba devant nos fenêtres, sans que nul s'inquiât d'eux. Ils se tordaient de douleur dans la paille et les vêtements qui recouvraient leurs membres... Las de geindre, l'un d'eux se redressa, enjamba les barreaux et descendit par la route ; mais il tomba rudement à terre et y resta, dans une mare rouge, en insultant l'Être Suprême... Des gens fuyaient, tout blanchis de la farine qu'ils dévoraient crue. Je vis une escouade rouler un baril d'eau-de-vie sous notre porte, le défoncer à coups de crosses, remplir ses gamelles et boire avidement.

“ Les soldats bientôt, chancelèrent, s'étendirent l'un auprès de l'autre, au bas de la muraille, ivres-morts... Les cris des femmes étaient déchirants. Des hommes marchaient le sabre à la main, pour sauvegarder le morceau de lard qu'un juif venait de leur vendre au prix d'un joyau. Des fous gesticulaient et chantaient autour de brasiers immenses allumés partout et qu'on alimentait avec les bois des fusils, les carcasses d'animaux. Très tard, des patrouilles d'artilleurs à cheval refoulèrent les mutins en armes, qui déchargèrent leurs pistolets. Une balle brisa notre vitre. Nous nous réfugiâmes derrière le poêle, la terreur nous rendit stupides. Nous entourions nos têtes avec nos mouchoirs pour ne plus rien entendre.

“ Nous restâmes ainsi jusqu'au matin.”

PAUL ADAM.

M. H. G. CARROLL

M. H. G. Carroll a été élevé le 7 février dernier, à la haute position de solliciteur-général.

L'honorable M. Carroll est né à Kamouraska en 1866. Il fit ses études au collège de Sainte-Anne et à l'Université Laval, et fut admis au barreau en 1889.

Il fut élu député de Kamouraska aux Communes en 1891.

L'hon. solliciteur-général a épousé Mlle Boulanger, de Sainte-Agathe, une charmante, aimable Canadienne-française. Il a deux petites filles qui, nous n'en doutons pas, ressembleront à leurs excellents parents.

M. Carroll était fixé rue de l'Église de la Rivière-du-Loup en Bas. Il y est très populaire. F. P.

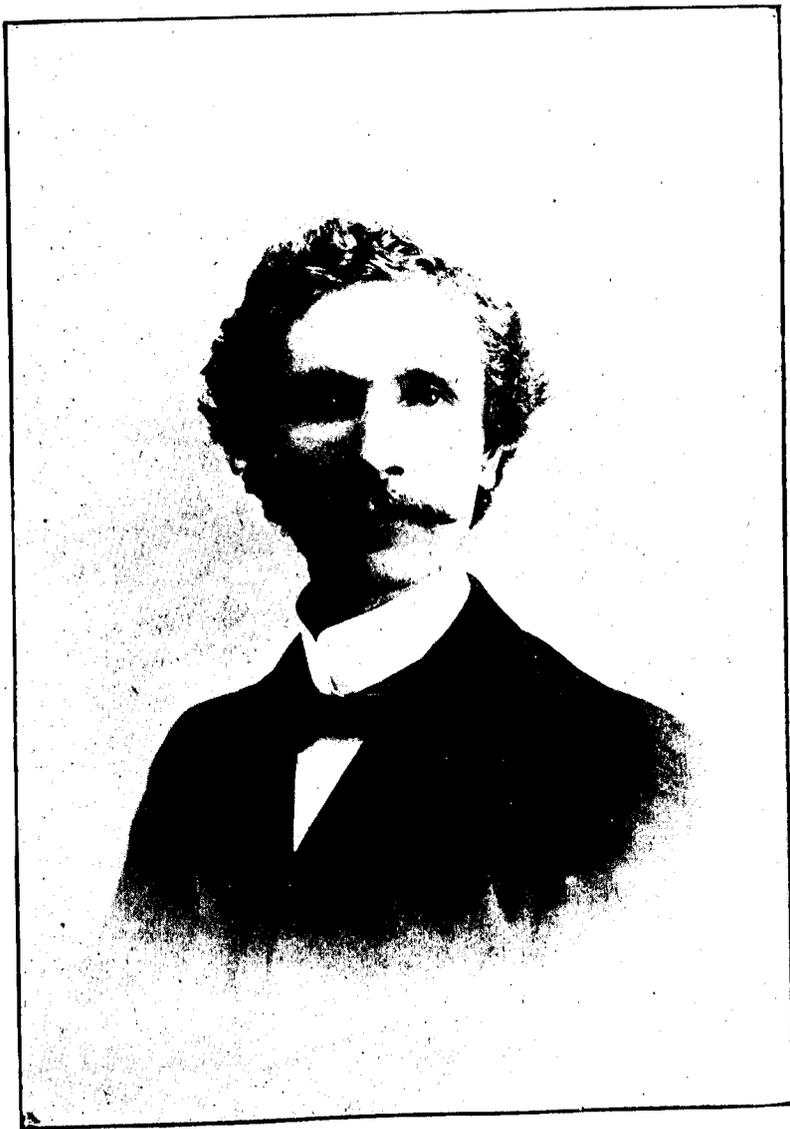
AUDACIEUX EXPLOITS DE CYCLISTES

(Voir gravure)

Les premiers jours de juillet, un début sensationnel avait lieu au Pavillon de Londres. La troupe que dirige M. Hiliard, et qui, la saison dernière, avait déjà révolutionné tout le public londonien, réapparaît, cette année, avec de nouveaux numéros sensationnels à son répertoire.

La scène est occupée par une piste cyclable, mais une piste en plan incliné, ayant plutôt la forme d'un entonnoir. Cette piste ressemble assez bien à une palissade penchée et forme un cercle de 42 pieds (12 mètres et demi) de diamètre. La palissade-piste forme, avec la scène, un angle de 60 degrés.

A un moment donné, deux cyclistes, Jackson et Mackay, évoluent sur la piste à pleine vitesse ; un troisième entre alors dans le mouvement et, tout en roulant dans une position presque horizontale, sur cette piste qui est à claire-voie du côté des spectateurs, il se débarrasse successivement de son guidon, puis enlève prestement une partie de son costume de cycliste. Aux premiers rangs des spectateurs, et dans l'orchestre, presque en dessous de la piste, il paraît qu'on est très peu rassuré.



HON. H. G. CARROLL, SOLLICITEUR-GÉNÉRAL

Photo S. Belle



EN AUTRICHE : AVANT LE REPOS, A LA CAMPAGNE

F. Schreyer

LE PREMIER SECRET DE MICAELA

Elle avait seize ans : — cet âge heureux où l'avenir n'a que des reflets roses, où l'on mêle les rêves avec la réalité.

Elle n'était encore qu'une enfant à l'âme et au cœur purs qu'aucun souffle mauvais n'avait effleurée. Ignorant tout de la vie, les joies comme les douleurs, elle cherchait à comprendre seulement ce que les bonnes religieuses (d'un monastère d'Ursulines) qui l'avaient élevée, lui enseignaient. Il en est bien à cet âge, qui savent déjà des petits mystères de la nature : on chuchote tout bas en récréation lorsque la maîtresse est loin. Mon héroïne avait conservé sa candeur de petite enfant, une heureuse ignorance. On lui avait inculqué une foi très vive. Une nature enthousiaste, un cœur tendre dont on pouvait faire vibrer les moindres cordes, avaient rendu la tâche facile. Cependant avec sa piété ardente, Micaela était d'une espièglerie de lutin et d'une gaieté folle parfois. Aussi, il arrivait souvent de la voir, un jour de congé, avec un pensum à écrire. Ah ! comme on en versait des larmes alors sur la rue : vilaine punition ! On n'avait pas peur de se rougir les yeux, d'être laide et de ne point plaire ainsi à quelque mortel, car le petit cœur ne battait que pour l'amour de Dieu.

C'était en juillet, dans les vacances. Le pensionnat de X... était vide. Tout un essaim de jeunes filles étaient retournées joyeusement au foyer de leur famille pour deux mois de liberté. Micaela était du nombre. La liberté dans ce temps là, c'était de n'avoir plus à mettre en pratique le catéchisme monotone de la pensionnaire. Avoir sommeil, avoir faim à telle heure... se retenir la langue quand elle démange de parler, etc.

Il paraît qu'une bonne amie est chose rare. Eh ! bien, elles étaient deux bonnes amies, s'aimant comme des sœurs. L'une était blonde comme les blés et l'autre brune comme une Andalouse. Leur physique contrastait, mais elles se ressemblaient au moral. On aurait dit que leurs deux âmes se reflétaient dans un même miroir.

Un soir, Micaela arrivant chez son amie, la trouva absente, pour quelques instants lui dit-on. L'attendant, elle entre au salon et se met au piano. Les candélabres ne sont pas encore allumés ; il fait une demi-obscurité. Micaela jette un regard par la fenêtre, sur ce beau ciel de juillet où s'éteignent les dernières lueurs du soleil, puis commence une douce mélodie. Son âme semble passer dans chaque note sur le clavier d'ivoire. Absorbée dans une rêverie profonde, elle n'entend pas quelqu'un entrer tout doucement. Tout à coup, elle sent deux forts bras l'enlacer et une bouche tomber sauvagement sur ses lèvres roses. La surprise ou peut-être son bon ange étouffa le cri prêt à jaillir de sa poitrine : une pauvre femme souffrante était dans l'appartement voisin. Elle s'arracha de l'étreinte de ce misérable, lui marquant la figure de ses ongles et s'enfuit toute tremblante. Cet homme, presque un vieillard, était le père de son amie ! Cette dernière ne sut jamais pourquoi Micaela ne lui rendit plus visite et chercha en vain l'énigme de ce froid survenu dans leur amitié. Personne ne sut non plus ce qui l'empêcha de dormir cette nuit-là et ce qui assombrir son front les lendemains.

Pauvre enfant, tu es troublée, inquiète, et pourtant on n'a profané que tes lèvres ; que serait-ce si on avait souillé ton âme ! Et quels regrets amers, quel désespoir, doit torturer un cœur, une âme, faits pour rester nobles, purs, et qu'un caprice impitoyable du hasard jette entre des mains qui les souillent sans scrupule et les abandonnent ensuite à la désespérance, à la cruelle désillusion !... Toi seule, ô belle et vraie Charité chrétienne, tu tendras la main au Repentir, tu lui diras qu'il est un pur encens qui s'exhale de toute souffrance, et que les larmes lavent. L'autre charité qui n'a de toi que ton masque, se détournera la tête ou peut-être lui crachera à la figure sans pitié dédaigneuse.

Allons, me voilà à faire de la morale. Ce n'était pas mon intention, mais mon cœur s'est glissé sur ma

plume, et c'est bien pardonnable, n'est-ce pas ? car je suis femme !...

Je reviens à mon histoire : en voici la fin et la conclusion.

Micaela est devenue une jeune fille sérieuse, sensée, un peu philosophe même. Son cœur est resté bon et peut-être est-il encore compatissant comprenant mieux les faiblesses et les souffrances de l'humanité. Cependant on me dit qu'elle conserve une pensée de haine pour cet homme qui ne sut pas respecter la candeur et l'innocence.

La divine charité ne commande-t-elle pas l'oubli du mal ! — et n'y a-t-il pas plus de grandeur d'âme à pardonner même ce qu'on devrait haïr ? —

SPERANZA.

PARCELLES DE VIE

PUISSANTE BEAUTÉ !

Vers les sept heures du soir, quand les derniers rayons du soleil s'éteignent à l'horizon et qu'une fraîcheur succède à la chaleur torride d'une journée de juillet ; quand les symphonistes ailés s'assemblent sous la feuillée et que l'angélus sonne au clocher du hameau, sur la moelleuse poussière de la voie publique, les voitures de promeneurs se croisent.

Ce sont des dames en villégiature, qui conduisent elles-mêmes leur carrosse ; ce sont des époux qui vont, avec leurs enfants, rendre visite aux grands-parents ; ou bien ce sont des jouvenceaux qui s'en vont voir leurs blondes.

A cet endroit enchanteur qui nous transporte aux Indes, tant il y a de diversité de fleurs au milieu des arbustes verts, tant les oiseaux qui y volent ont un plumage splendide, tant les papillons ont les ailes grandes et poudrées d'éclatantes nuances, aux Grands ffois, deux charmants garçons, instruits, laborieux, Paul et Jean, se rencontrent et se saluent amicalement.

Le premier est robuste et brun, plein de hardiesse, le second est un grand blond, rose, un peu timide.

Ils ont chacun une voiture couverte et un attelage bien luisant. L'un a un poney noir, l'autre a un poney gris pommelé, deux fringants petits chevaux élevés à la ferme et choyés dans le but de leur servir à faire les cavaliers.

Paul.—Tu vas chez Rose, ta fiancée.

Jean.—Oui, et toi tu te rends chez Irène, ta future aussi. A quand ton mariage ?

Paul.—A la mi-septembre comme le tien. Oh ! que je l'aime, Jean, cette jeune fille. Qu'elle est belle à mes yeux. Jamais je n'ai vu de femme plus parfaite.

Jean.—Rose, à mon goût, est plus belle.

Paul.—Les traits d'Irène sont d'un ovale sans pareil.

Jean.—Rose a la figure ronde comme la fleur dont elle porte le nom.

Paul.—Irène a le teint d'une bancheur éclatante et ses cheveux abondants lui forment une couronne de jais.

Jean.—Rose est tendrement colorée et sa chevelure l'encadre d'une auréole.

Paul.—Les yeux noirs d'Irène ont des éclairs d'esprit et d'amour.

Jean.—Les doux yeux de Rose sont l'azur du firmament et renferment le paradis.

Paul.—Quel petit nez romain !

Jean.—Quel nez aquilin, qui lui donne un air de distinction !

Paul.—Ses éclats de rire argentins résonnent encore à mon oreille.

Jean.—Sa bouche adorable s'épanouit dans un sourire.

Paul.—Elle est la santé, la beauté pleine de grâces.

Jean.—Sa taille élancée rappelle une princesse.

Paul.—Je trouve, après tout, Irène beaucoup plus belle.

Jean.—Moi, je trouve, après tout, Rose beaucoup plus belle.

Paul.—Tu n'as pas bien vu ma fiancée.

Jean.—Toi, non plus, tu n'as dû bien voir la mienne.

Paul.—Convainquons-nous, certes ! Faisons une infraction à la règle, ce soir. Retournons sur nos pas. Tu iras chez Irène et moi j'irai vers Rose. La visite d'un ami consolera de l'absence du fiancé.

Aussitôt dit, aussitôt fait...

—Franchement, s'écria Paul, Rose est plus belle qu'Irène.

—Décidément, conclut Jean, Irène est plus belle que Rose.

Quelle révolution de sentiments s'opéra donc alors dans le cœur des deux jeunes filles ?...

Un mois et demi plus tard, il y eut deux mariages au pied de l'autel de l'église du hameau. Mais ce fut Paul qui convola avec Rose et ce fut Jean qui épousa Irène.

Et le bonheur le plus parfait couronna ces prodigieuses unions.

AUGUSTIN LELLIS.

A UNE PETITE ENFANT

Chère petite, tu me souris... Pourquoi?... Devinerais-tu que je t'aime, et que mes bras te sont ouverts ?... Peut-être, tu es si fine !...

Allons, viens, cache-toi dans mes bras, ne crains rien, va, le Roi des Aulnes ne viendra pas, et dors, petite chérie, dors et souris.

Une mère m'a dit un jour : Quelque triste, que soit la vie d'une femme, quand elle presse son enfant sur son sein, elle oublie tout, et est heureuse.

Je le crois.

Tu n'es pas mon enfant, toi, mignonne, et ma vie se passe bien douce, bien belle ; mais vrai, quand, ainsi qu'un collier précieux, tes petits bras entourent mon cou, moi aussi j'oublie tout le reste, tout, même mes lectrices, et je me laisse caresser par ton sourire d'ange qui me montre les cieux, et par ton regard qui a gardé une flamme, une étincelle des beautés aériennes.

Tu n'es pas mon enfant, blonde Marguerite, mais quand, bercée par mes chants, tu t'endors, et que ton petit poing fermé repose sur ma main, je me sens un peu ta mère, et heureuse, élevée plutôt par ce devoir qui m'incombe pour un instant de veiller sur toi, je remercie Dieu de t'avoir faite, enfant pour ta mère, un peu pour moi aussi, comme je Le remercie d'avoir fait une mère pour l'enfant.

Allons, embrasse-moi, petite Marguerite, embrasse-moi, souris, dors, et laisse-moi rêver.

Dors, petite enfant, dors !

GILBERTE

LECTURES POUR TOUS

Jamais revue ne fut mieux nommée, ne justifia mieux son titre que les *Lectures pour Tous*. Parlant tour à tour à l'esprit et à l'imagination, elles s'adressent à tous les âges, à toutes les conditions. Quelle variété dans les romans mouvementés et passionnants, dans les articles toujours clairs, vivants, pittoresques que contient chaque mois l'attrayante revue publiée par la librairie Hachette & Cie. L'histoire, les progrès de la science, les voyages d'exploration, les merveilles de l'art, parmi tous les sujets qui peuvent piquer la curiosité du public.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Gelée Arc-en-ciel. — Lorsque votre gelée est préparée, divisez-la en trois parties ; dans l'une, mettez du marasquin ; dans l'autre, de l'essence de framboises ; dans la troisième, de l'orange ; bien entendu, vous pouvez varier vos parfums selon votre goût. Placez un moule dans une terrine contenant de la glace, pilez finement et versez dedans quelques cuillerées de l'une des gelées ; mettez dessus quelques quartiers de poire cuites dans un sirop de sucre, quelques cerises à demi confites, des groseilles rouges, des framboises ; ajoutez une couche de l'autre gelée de fruits et terminez par une couche de gelée de fruits et terminez par une couche de gelée. Enterrez dans de la glace pendant trois heures et démoulez sur serviette.



LA RETRAITE DE MOSCOU

LA DERNIÈRE NUIT DU PÈRE RASOY

Le vieux Jean-Baptiste Rasoy s'en allait mourant. Nous le savions ; mais il s'en allait depuis si longtemps qu'il semblait ne devoir jamais arriver. Cette fois pourtant, il n'y avait pas à dire, la porte était ouverte et son pied touchait le seuil. La porte et le seuil de l'éternité. Vous l'auriez sans doute deviné sans mon aide.

On était à la veille de l'Assomption, et les gens disaient que la grande fête ne se passerait certainement pas sans que l'on vit sa vieille dépouille s'échapper par une route aérienne quelconque. Ils disaient cela par dérision, car on n'avait jamais connu d'ailes au bonhomme. Il s'était complu à vivre au ras de terre. Il ne prêta jamais rien sur les promesses de la Foi, et la Charité ne lui parut point un bon placement.

Vers le soir je me rendis auprès de lui. Je ne suis pas un médecin, mais dans l'occasion, je porte, comme tout le monde, quelques petits secours aux pauvres moribonds. Je vis qu'il baissait, et je m'installai pour la nuit à son chevet. D'abord, il fallait de temps en temps lui mouiller les lèvres avec de l'eau et du vinaigre, pour rafraîchir l'haleine brûlante. Il y avait une cuillerée de je ne sais quoi à lui faire prendre d'heure en heure, si la chose était possible. Il était urgent de guetter les moments de lucidité et les retours de la vigueur, pour lui murmurer une parole de religion et recevoir une confiance, s'il en avait à faire. Jusque là il s'était renfermé dans un mutisme absolu. Il s'était un peu habitué à la maladie et il n'en redoutait plus les suites. Il oubliait que la vieillesse est la plus redoutable des maladies. Son microbe, qui détruit tout, est lui-même indestructible. Il est partout, et le microscope ne peut le découvrir. Il sème les ruines sur son passage ; il se nourrit de la vie et il se cache dans la mort.

Le père Rasoy ne s'était pas confessé depuis... je ne sais pas au juste, mais depuis sa première communion, peut-être. Personne, jamais, ne l'avait vu prendre le chemin du confessionnal, ni dans les neuvaines, ni dans les retraites, ni dans les Quarante-Heures, jamais ! Il disait que la confession est une chose aussi inutile qu'humiliante, puisqu'on recommence toujours les mêmes sottises et les mêmes *med calpd*. Maintenant il avait peur de l'Extrême-Onction. Il croyait, je suppose, que ce grand sacrement coupe le fil de la vie, comme le faisaient jadis les ciseaux de je ne sais plus quelle Parque... Atropos ! la vieille Atropos !

Donc, Jean-Baptiste Rasoy se mourait, et j'étais installé pour la nuit auprès de sa couche enfiévrée. Pas inutilement, vous allez voir. Mais auparavant il faut que je vous parle de Séraphine Langette. Vous savez, Séraphine, cette orpheline gentille qui a été recueillie par Louison Hardy, du troisième rang ? Un beau brin de fille ; chez nous, il y en a beaucoup, et c'est avec ces brins-là que nous tissons nos chastes et fortes générations.

Séraphine avait passé dans les pleurs la nuit que j'avais passée dans la morne compagnie du malade. Cela arrive souvent que de douces et pures jeunes filles versent en secret des larmes abondantes. Leur sensibilité exquise les prédispose à la souffrance comme à la joie ; l'indifférence qui les entoure quelquefois ne détourne point d'elles les traits grossiers qui les blessent ; elles sont moins que les autres à l'abri des brutales affections. Elles versent l'arôme de leurs vertus sur les ailes du vent qui les caresse et s'enfuit.

Un jour, une parole de tendresse souvent mentieuse réveillera au fond de leur cœur un sentiment nouveau. Ce sentiment délicieux et peu confus, d'abord, se fera jour bientôt par d'enivrantes et chaudes bouffées. C'est un réveil, une résurrection. Une heure de calme succède ; l'esprit veut réfléchir, la conscience s'alarme, la prudence parle. Mais tout à coup un nouveau souffle mystérieux monte plus doux et plus brûlant, l'âme se dilate d'aise, l'imagination ouvre une aile hardie, et tout l'être, ravi, se sent emporté aux régions divines de l'amour.

Et comme la jeune fille qui aime sait bien arranger, dans ses rêves, l'existence du bien-aimé ! Jamais homme n'aura reçu tant de baisers sur son front serein !... Jamais être où la flamme pétillante n'aura entendu plus aimable entretien !... Jamais plus invitants sourires n'auront salué le travailleur revenant de l'ouvrage !... Jamais humble toit n'aura caché si grande félicité !... Elle sera l'esclave heureuse, il sera le maître noble et bon.

O rêves bénis des jeunes filles, c'est l'inconstance de l'homme qui vous coupe les ailes ! Rêves bénis des jeunes filles, si vous pouviez devenir une chose vraie la société deviendrait une chose sainte !

Séraphine avait passé la nuit dans les pleurs.

L'âme ne saurait toujours souffrir, ni jouir toujours. Elle se console par l'excès de sa douleur, comme elle s'attriste par l'excès de sa joie. Elle se fatigue parce qu'elle subit l'influence nécessaire d'une enveloppe périssable. Cependant, elle peut trouver aussi le repos dans la peine et la mesure dans la joie, en sortant en quelque sorte de la prison qui l'enferme, pour s'envoler aux régions béniées où se cache Dieu. Elle s'élève sur les ailes de la foi et cherche, dans l'inconnu mystérieux, le bien-aimé qui l'attend.

Séraphine avait gémi sur les félicités perdues. Elle se sentait descendre en un gouffre effrayant, comme une fosse de cimetière. La solitude allait se faire autour d'elle. Ses yeux ne verraient plus avec le plaisir accoutumé fleurir les marguerites menteuses ; ses oreilles se fermentaient aux chansons des nids ; le murmure de la source ne lui dirait plus rien. Une indifférence mortelle la rendrait odieuse aux autres et étrangères à elle-même.

Il n'est pas de consolation dans le monde pour celui qui souffre à cause du monde.

Mais si l'amour blessé se réfugie au pied de la croix, le sang qui tombe goutte à goutte du bois sacré le ranime et le guérit. Cet amour se calme comme un flot lorsque le vent s'endort, ou bien il prend un essor nouveau vers un nouveau but.

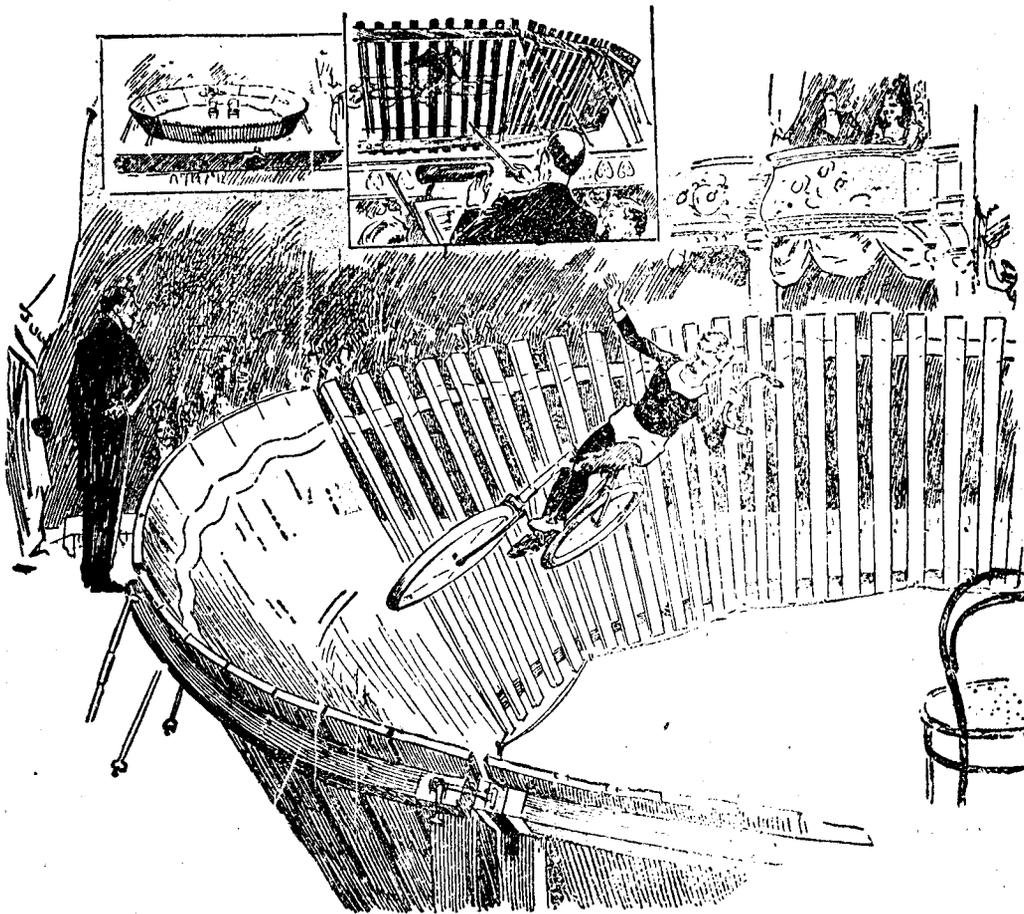
La paroisse le savait, Séraphine devait se marier avec Edmond Beaulac, du Grand Brûlé. Même la mère Durand qui se trouve la tante d'Edmond, et qui demeure dans le même rang, m'avait affirmé que la "grand'demande" était faite. Je le croyais bien, car j'avais vu le promis et le père nourricier de Séraphine descendre ensemble du champ, un soir, et parler sérieusement, très sérieusement. Ils étaient tellement

absorbés qu'ils ne m'ont pas vu. Cependant, les bans n'avaient pas été publiés ; je l'aurais su. Au reste, je vais à la grand'messe tous les dimanches, et j'écoute les paroles qui tombent du haut de la chaire, les annonces surtout.

Il paraît — je n'affirme pas, il se fabrique tant de nouvelles en nos villages, — il paraît que tout le chagrin de Séraphine vient du retour parmi nous d'une jeune fille absente depuis cinq ans. Vous savez de qui je veux parler ? C'est de Zulma Laron, une petite-fille au père Rasoy, au défunt père Rasoy, je pourrais dire, puisqu'il est mort à l'heure qu'il est. On la disait cousue d'or. Elle est petite, mais droite comme un I, ce qui la fait paraître plus grande. Elle regarde devant elle, hardiment, ce qui ne l'empêche pas de voir ailleurs, tant ses petits mouvements de tête sont souples et rapides. Un œil qui flambe, une bouche qui rit, une joue pâle, des dents blanches qui doivent mordre ferme, des boucles noires qui se détachent aisément, tout cela lui compose une beauté qui s'appelle la beauté du diable. C'est cette beauté et le tintement des pièces d'or qui ont séduit ce pauvre Edmond, juste au moment où il allait sceller son bonheur.

Et il a trahi la vertueuse Séraphine pour cette créature gentille assurément, mais dont la ceinture est trop dorée peut-être. Il aime tout ce qui luit, ce malheureux garçon, le clinquant comme l'or ; il aime tout ce qui fait du bruit, le grelot comme la cloche. Il veut être riche et devenir préset de comté. Il n'avoue pas encore qu'il aspire à siéger à la législature mais il se croit de l'étoffe dont on fait les députés. Il ignore que ces hommes-là n'ont pas été fabriqués d'une façon spéciale, et que les couleurs agréables dont ils se parent, changent souvent à la pluie de l'or ou au soleil du pouvoir, comme les grands rama-ges des indiennes à meubles.

Pendant que Séraphine, tout angoissée, regardait ses chères espérances tomber comme les feuilles qu'un souffle violent détache des rameaux, Edmond, le cœur fermé aux remords, l'esprit réveillé par la soif du lucre, Edmond se plaisait à édifier un avenir digne d'envie. Il aurait des serviteurs pour la rude besogne des semailles et de la moisson. Il taillerait l'ouvrage, eux, ils l'exécuteraient. Il dirait : "Allez !" et ils iraient ; "venez !" et ils viendraient. Les senteurs écœurantes de l'étable ne s'attacheraient plus à son vêtement. Il entrerait dans les stalles des bêtes à cornes quand la pelle de "l'engagé" aurait enlevé les



UN AUDACIEUX EXPLOIT DE CYCLISTE AU PAVILLON DE LONDRES

immondices, et que les fétus d'or d'une paille épaisse lui auraient fait un tapis. Ce n'est pas Zulma qui pourrait supporter, dans sa maison luisante et claire, les émanations grossières de la grange, Zulma qui fleurit bon comme une rose.

Or, cette Zulma, la petite-fille de feu le père Rasoy, un vieux riche, très riche même, jusqu'à la dernière minute de son existence, Zulma venait directement de Fall-River. Sa mère était morte depuis longtemps, et son père, qui avait convolé, s'occupait d'élever une nouvelle famille à l'abri du drapeau étoilé. Cela lui permettait d'économiser les billets de passage, disait-il.

Elle était employée dans une manufacture de laine. Depuis plusieurs années elle avait fourni, aux bobines ronflantes des rouets, les cardées qui, presque sans fin, se tordent et s'allongent sous les doigts exercés des machines humaines.

Les émanations malsaines des huiles qui chauffent dans les rouages, les bués nauséabondes qui flottent sous les plafonds noircis, au-dessus des métiers bruyants, auraient dû, ce semble, la préparer aux odeurs peu agréables, sans doute, mais moins dangereuses, de l'étable et de l'écurie.

Des cousins et des cousines avaient attendu, comme elle, avec une impatience bien déguisée, le départ de l'aïeul pour le cimetière.

Cet aïeul qui venait de mourir, il s'était montré, toute sa vie, d'une avarice sordide ; il n'avait jamais rien donné, jamais rien promis même. Mathurin Lefort disait que, dans sa crainte de perdre quelque chose, il ne laissait point de piste derrière lui.

Il avait fait son argent dans le commerce, et la vieille Gritoche Lafond affirmait très sérieusement qu'il avait "déclaré fortune" à l'âge où les autres commencent à distinguer un sou d'un bouton. Entré fort jeune d'une maison déjà bien établie, il se fit remarquer par son zèle et son assiduité. Il était né pour les affaires. Son talent se développa vite. Il sut attirer les clients et les engluier. Il lui restait toujours de l'argent après les griffes. Son maître se félicitait d'avoir découvert un pareil "travailleur". Les ventes allaient à merveille, cependant les profits ne semblaient pas aller en proportion. Après dix ans le patron était en déconfiture et le serviteur s'installait dans ses comptoirs. Il y serait encore, si la vieillesse n'était venue, et, avec elle, l'affaïssement, la maladie et enfin la mort.

On savait que la conscience de ce vieux riche n'était pas précisément une feuille de route pour le céleste séjour. Le sermon de la montagne et les béatitudes n'avaient jamais eu à ses yeux la valeur de la multiplication des pains.

Il n'avait pas été pauvre d'esprit.

Il n'avait jamais été excessivement doux.

On ne l'avait jamais vu pleurer.

Il n'eut jamais faim ni soif de la justice.

Il n'abusa point de la miséricorde.

Son cœur n'eut point la pureté du cristal.

Par exemple, il fut pacifique et ne souffrit jamais de persécution... pour la justice.

* * *

Après avoir pleuré, après avoir gémi, Séraphine, la jeune délaissée, tourna ses regards vers le petit Christ de cuivre qui pendait au-dessus de son lit blanc. Elle crut voir des gouttes de sang sur le front, sur les mains et les pieds du Divin supplicié. Un singulier frisson courut sur ses chairs délicates et elle tomba à genoux. Elle ne pouvait détacher ses yeux humides du Christ sanglant, et tremblante, confuse, désolée, elle demanda pardon de sa faiblesse ! Pauvre enfant !

L'amour se transformait. Le feu divin allait s'allumer dans les cendres de l'amour terrestre... Le doux Jésus comptait une amante de plus, et l'homme méprisable était oublié.

Oh ! miracle ineffable de la croix.

Quand le jour parut comme un sourire du ciel dans la fenêtre close, Séraphine, toute consolée, avait choisi le couvent des tertiaires pour sa retraite. Là, aux pieds de l'Époux céleste, éternellement fidèle à ceux qui l'aiment, elle attendrait l'heure de l'union sans fin.

Vers la même heure, durant cette nuit remarquable dont je ne perdrai jamais la mémoire, je regardais avec pitié le vieillard inconscient pour qui les choses de la terre n'existaient plus déjà et les choses de l'autre vie n'existaient pas encore. Terrible moment où, d'ordinaire, les fautes ne se rachètent plus, les récompenses ne se gagnent plus, la désespérance des uns et le triomphe des autres ne s'évitent plus !

Sa barbe blanche descendait onduleuse sur sa poitrine régulièrement soulevée par un souffle brusque et fébrile. Ses yeux fermés sous leurs sourcils épais ne verraient jamais plus les richesses de la terre... Ses oreilles closes n'entendraient plus jamais le joyeux tintement des pièces d'argent qui se heurtent !...

Si elles pouvaient entendre les nom de Jésus, de Marie et de Joseph, pensais-je, l'écho de ces noms bénis réveillerait peut-être l'esprit débarrassé des matérielles affections. Je répétais donc à plusieurs reprises : Jésus, Marie, Joseph ! Jésus, Marie, Joseph !...

Le mourant parut comprendre. La bouche murmura quelque chose d'insaisissable, et ses mains, je crois, essayèrent de se joindre comme dans la prière. Alors, poussé par une inspiration soudaine, je lui mis au cou mon scapulaire de Marie-Immaculée et ma croix de tertiaire, puis lentement je m'agenouillai en priant avec toute l'ardeur dont est susceptible l'âme inconstante d'un rêveur inquiet. De temps en temps je me penchais sur le lit funèbre, le visage caché dans mes mains, et mon imagination vagabonde m'emportait aussitôt en d'étranges régions, je ne sais où, Je m'éveillais comme d'un songe, et je regardais le vieillard que rien ne paraissait troubler. J'espérais, cependant, car l'espérance et la foi sont ancrées sûrement dans mon âme.

J'étais là à genoux, la tête enfouie dans un coussin, endormi depuis assez longtemps peut-être, quand tout-à-coup une voix sombre et tremblotante s'écria :

— Il y a du sang sur ce crucifix !

C'était la voix du moribond. Je me lève. Ses yeux ouverts sinistrement regardaient un point fixe sur la cloison d'en face, sa bouche s'entr'ouvrait comme dans une surprise horrible.

— Du sang ?... Le crucifix !... dites-vous ?...

— Oui... regardez... le crucifix saigne... balbutia-t-il.

Je ne voyais rien.

— C'est pour l'amour de vous, répliquai-je. Demandez pardon, le bon Dieu veut vous pardonner.

— Vous croyez ?

— Je vous le promets au nom de Dieu lui-même.

— C'est pour elle qu'il saigne...

Je ne comprenais pas.

— Pour elle, dites-vous ?... qui, elle !...

— La jeune fille... qui est agenouillée... à ses pieds et qui pleure...

— Il rêve, il a une hallucination, me dis-je.

Il ajouta d'une voix plus basse et comme avec terreur :

— C'est sa petite fille... C'est à elle... à elle...

— Recommandez-vous à Jésus, à Marie, à Joseph, je vais mander le prêtre... Le Seigneur est miséricordieux...

Il prononça : Jésus, Marie, Joseph... Un moment après il murmura :

— Rendre tout... tout !... tout !...

Puis un long soupir souleva sa poitrine recouverte comme d'un suaire par sa longue barbe argentée.

Je devinai un grand trouble à cause des richesses entassées depuis tant d'années. Il fallait agir vite, sauver cette âme, s'il en était temps encore, et rendre aux malheureux injustement dépouillés le bien mal acquis.

On courut chercher le confesseur et le notaire.

Il paraissait dormir paisiblement maintenant, et sa figure perdait cette expression de dureté qui recouvre comme d'un masque maudit la figure des avares.

Ses lèvres remuaient comme pour la prière et ses mains étaient jointes.

Quand le curé entra il sortit. A la vue du notaire, il eut un serrement de cœur indicible, son front se plissa, sa bouche se fendit en un rictus amer, ses

mains se disjoignirent, un frémissement étrange agit ses vieux membres engourdis.

— Le crucifix saigne, lui murmurai-je à l'oreille.

Aussitôt la crise diabolique finit. Ses yeux se fixèrent sur la cloison, à l'endroit où se montrait le Christ sanglant. Il se confessa. Le notaire eut son tour. Ce ne fut pas aussi long que... que mon esprit malveillant l'aurait cru.

Il mourut en paix.

Dans le doute, le vieux converti avait exagéré ses obligations. Son testament fut une surprise. Il donnait assez peu à sa famille ; il donnait un joli denier aux nécessiteux, il donnait beaucoup à une étrangère. Et cette étrangère, c'était la petite fille du maître qu'il avait dépouillée, Séraphine, la pauvre délaissée.

En apprenant cela, Zulma, sa petite-fille à la ceinture dorée, entra dans une colère ridicule, congédia brutalement son amoureux intéressé et reprit la route des États-Unis.

Edmond, tout penaud, voulut rapporter ses hommages aux pieds de son ancienne amie.

— Je suis toute à Jésus, lui répondit-elle avec un sourire d'une grâce ineffable...

Il insista, ne s'imaginant pas, dans sa vanité, qu'elle pouvait déjà l'avoir oublié, et jurant que sa fidélité serait éternelle. Elle le laissa dire une foule de choses tout ce qu'il voulut. Et il était éloquent. Elle était si riche aujourd'hui ! C'était cet éblouissement de la richesse qui lui avait fait perdre la tête. Toujours souriante, et remplie d'un grand calme, elle lui répondit encore :

— Celui que j'aime maintenant ne me trahira jamais J'ai sa parole et il a la mienne... Adieu !

L'or du père Rasoy retomba en pluie divinement bienfaisante sur les déshérités.

PAMPHILE LEMAY.

Les petites inventions utiles. Un fauteuil à bascule avec berceau adapté

Un Canadien, M. Samuel Arnold, de Toronto, vient d'imaginer, d'après le *Scientific American*, un berceau qu'il accouple à un fauteuil à bascule : la mère peut ainsi, tout en se reposant elle-même, chantonner une berceuse et endormir son nourrisson.



Ce berceau est mobile, à la façon d'un tiroir, et peut être dissimulé sous le fauteuil, quand son petit occupant est au jeu ou dans les bras de sa nourrice.

Il n'est pas une chute, sauf la mort, dont on ne puisse se relever.

Les erreurs sont des jalons échelonnés sur la route de la vérité.

Il en est des difficultés comme des fantômes, il faut les regarder en face.

LA MESSE DES OMBRES

Voici ce que le sacristain de l'église Sainte-Eulalie, à la Neuville-d'Aumont, m'a conté sous la treille du Cheval-Blanc, par une belle soirée d'été, en buvant une bouteille de vin vieux à la mémoire d'un mort très à son aise, qu'il avait le matin même porté en terre avec honneur, sous un drap semé de belles larmes d'argent :

« Feu mon pauvre père (c'est le sacristain qui parle) était de son vivant fossoyeur. Il avait l'esprit agréable, et c'était sans doute un effet de son état, car on a remarqué que les personnes qui travaillent dans les cimetières sont d'humeur joviale. La mort ne les effraie point : ils n'y pensent jamais. Moi qui vous parle, monsieur, j'entre dans un cimetière la nuit aussi tranquillement que sous la tonnelle du Cheval-Blanc. Et si, d'aventure, je rencontre un revenant, je ne m'en inquiète point, par cette considération qu'il peut bien aller à ses affaires comme je vais aux miennes. Je connais les habitudes des morts et leur caractère. Je sais à ce sujet des choses que les prêtres eux-mêmes ne savent pas. Et si je contais tout ce que j'ai vu, vous seriez étonné. Mais toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, et mon père, qui pourtant aimait à conter des histoires, n'a pas révélé la vingtième partie de ce qu'il savait. En revanche, il répétait souvent les mêmes récits, et il a bien narré cent fois, à ma connaissance, l'aventure de Catherine Fontaine.

Catherine Fontaine était une vieille demoiselle qu'il lui souvenait d'avoir vue quand il était enfant. Je ne serais point étonné qu'il y eût encore dans le pays jusqu'à trois vieillards qui se rappellent avoir oui parler d'elle, car elle était très connue et de bon renom, quoique pauvre.

Elle habitait, au coin de la rue aux Nonnes, la tourelle que vous pouvez voir encore et qui dépend d'un vieil hôtel à demi détruit qui regarde sur le jardin des Ursulines. Il y a sur cette tourelle des figures et des inscriptions à demi effacées. Le défunt curé de Sainte-Eulalie, M. Levasseur, assurait qu'il y est dit en latin que *l'amour est plus fort que la mort*. Ce qui s'entend, ajoutait-il, de l'amour divin.

Catherine Fontaine vivait seule dans ce petit logis. Elle était dentellière. Vous savez que les dentelles de nos pays étaient autrefois très renommées. On ne lui connaissait ni parents ni amis. On disait qu'à dix-huit ans elle avait aimé le jeune chevalier d'Aumont-Cléry, à qui elle avait été secrètement fiancée. Mais les gens de bien n'en voulaient rien croire, et ils disaient que c'était un conte qui avait été imaginé parce que Catherine Fontaine avait plutôt l'air d'une dame que d'une ouvrière, qu'elle gardait sous ses cheveux blancs les restes d'une grande beauté, qu'elle avait l'air triste et qu'on lui voyait au doigt une de ces bagues sur lesquelles l'orfèvre a mis deux petites mains unies et qu'on avait coutume, dans l'ancien temps, d'échanger pour les fiançailles. Vous saurez tout à l'heure ce qu'il en était.

Catherine Fontaine vivait saintement. Elle fréquentait les églises et, chaque matin, quelque temps qu'il fit, elle allait entendre la messe de six heures à Sainte-Eulalie.

Or, une nuit de décembre, tandis qu'elle était couchée dans sa chambrette, elle fut réveillée par le son des cloches ; ne doutant point qu'elles ne sonnassent la messe première, la pieuse fille s'habilla et descendit dans la rue où la nuit était si sombre qu'on ne voyait point les maisons et que pas une lueur ne se montrait dans le ciel noir. Et il y avait un tel silence dans ces ténèbres que pas seulement un chien n'aboyait au loin et qu'on se sentait séparé de toute créature vivante. Mais Catherine Fontaine, qui connaissait chaque pierre où elle posait le pied et qui aurait pu aller à l'église les yeux fermés, atteignit sans peine l'angle de la rue des Nonnes et de la rue de la Paroisse, là où s'élève la maison de bois qui porte un arbre de Jessé, sculpté sur une grosse poutre. Arrivée à cet endroit, elle vit que les portes de l'église étaient ouvertes et qu'il en sortait une grande clarté de cierges. Elle continua de marcher, et ayant franchi le porche, elle

se trouva dans une assemblée nombreuse qui emplissait l'église. Mais elle ne reconnaissait aucun des assistants, et elle était surprise de voir tous ces gens vêtus de velours et de brocart, avec des plumes au chapeau, et portant l'épée à la mode des anciens temps. Il y avait là des seigneurs qui tenaient de hautes cannes à pommes d'or et des dames avec une coiffe de dentelle attachée par un peigne en diadème. Des chevaliers de Saint-Louis donnaient la main à des dames qui cachaient sous l'éventail un visage peint, dont on ne voyait que la tempe poudrée et une mouche au coin de l'œil ! Et tous, ils allaient se ranger à leur place sans aucun bruit, et l'on n'entendait, tandis qu'ils marchaient, ni le son des pas sur les dalles, ni le frôlement des étoffes.

Les bas-côtés s'emplissaient d'une foule de jeunes artisans, en veste brune, culotte de basin et bas blancs, qui tenaient par la taille des jeunes filles très jolies, roses, les yeux baissés. Et, près des bénitiers, des paysannes en jupe rouge, le corsage lacé, s'asseyaient par terre avec la tranquillité des animaux domestiques tandis que des jeunes gars, debout derrière elles, ouvraient de gros yeux en tournant entre leurs doigts leur chapeau. Et tous ces visages silencieux semblaient éternisés dans la même pensée, douce et triste. Agnouillée à sa place coutumière, Catherine Fontaine vit le prêtre s'avancer vers l'autel, précédé des deux desservants. Elle ne reconnut ni le prêtre, ni les clercs. La messe commença. C'était une messe silencieuse où l'on n'entendait point le son des lèvres qui remuaient, ni le tintement de la sonnette vainement agitée. Catherine Fontaine se sentait sous la vue et et sous l'influence de son voisin mystérieux, et l'ayant regardé sans presque tourner la tête, elle reconnut le jeune chevalier d'Aumont-Cléry, qui l'avait aimée et qui était mort depuis quarante-cinq ans. Elle le reconnut à un petit signe qu'il avait sous l'oreille gauche et surtout à l'ombre que ses longs cils noirs faisaient sur ses tempes. Il était vêtu de l'habit de chasse, rouge, à gallons d'or, qu'il portait le jour où l'ayant rencontrée dans le bois de Saint-Léonard, il lui avait demandé à boire et pris un baiser. Il avait gardé sa jeunesse et sa bonne mine. Son sourire montrait encore des dents de jeune loup. Catherine lui dit tout bas :

— Monseigneur, qui fîtes mon ami, Dieu vous ait en sa grâce ! Puisse-t-il m'inspirer enfin le regret de mes péchés ; car il est vrai qu'en cheveux blancs et près de mourir, je ne me repens pas encore de vous avoir aimé. Mais, ami défunt, mon beau seigneur, dites-moi quels sont ces gens à la mode du vieux temps qui entendent ici cette messe silencieuse.

Le chevalier d'Aumont-Cléry répondit d'une voix plus faible qu'un souffle et pourtant plus claire que le cristal :

— Catherine, ces hommes et ces femmes sont des âmes du purgatoire qui ont offensé Dieu en péchant par l'amour des créatures, mais qui ne sont point pour cela retranchées de Dieu, parce que leur péché fut sans malice. Tandis que, séparés de ce qu'ils aimaient sur la terre, ils se purifient dans le feu lustral du purgatoire, ils souffrent les maux de l'absence, et cette souffrance est pour eux la plus cruelle. Ils sont si malheureux qu'un ange du ciel prend pitié de leur peine d'amour. Avec la permission de Dieu, il réunit chaque année, pendant une heure de nuit, l'ami à l'amie dans leur église paroissiale, où il leur est permis d'entendre la messe des ombres en se tenant par la main. Telle est la vérité. S'il m'est donné de te voir ici avant ta mort, Catherine, c'est une chose qui ne s'est pas accomplie sans la permission de Dieu.

Et Catherine Fontaine lui répondit :

— Je voudrais bien mourir pour redevenir belle comme aux beaux jours, mon défunt seigneur où je te donnais à boire dans la forêt.

Cependant qu'ils parlaient ainsi tout bas, un chanoine très vieux faisait la quête et présentait un grand plat de cuivre aux assistants qui y laissaient tomber tour à tour d'anciennes monnaies qui n'ont plus cours depuis longtemps : écus de six livres, florins, ducats et ducats, jacobus, nobles à la rose, et les pièces tombaient en silence. Quand le plat de cuivre

lui fut présenté, le chevalier mit un louis qui ne sonna pas plus que les autres pièces d'or ou d'argent.

Puis le vieux chanoine s'arrêta devant Catherine Fontaine, qui fouilla dans sa poche sans y trouver un liard. Alors, ne voulant refuser son offrande, elle détacha de son doigt l'anneau que le chevalier lui avait donné la veille de sa mort, et le jeta dans le bassin de cuivre. L'anneau d'or en tombant sonna comme un lourd battant de cloche et, au bruit retentissant qu'il fit, le chevalier, le chanoine, le célébrant, les clercs, les dames, les cavaliers, l'assistance entière s'évanouit ; les cierges s'éteignirent et Catherine Fontaine demeura seule dans les ténèbres.

Ayant achevé de la sorte son récit, le sacristain but un grand coup de vin, resta un moment songeur et puis reprit en ces termes :

— Je vous ai conté cette histoire telle que mon père me l'a contée maintes fois, et je crois qu'elle est véritable parce qu'elle est conforme à tout ce que j'ai observé des mœurs et des coutumes particulières aux trépassés. J'ai beaucoup pratiqué les morts depuis mon enfance et je sais que leur usage est de revenir à leurs amours.

C'est ainsi que les morts avaricieux errent, la nuit, près des trésors qu'ils ont cachés de leur vivant. Ils font bonne garde autour de leur or ; mais les soins qu'ils se donnent, loin de leur servir, tournent à leur dommage, et il n'est pas rare de découvrir de l'argent enfoui dans la terre en fouillant la place hantée par un fantôme. De même les maris défunts viennent tourmenter, la nuit, leurs femmes mariées en secondes noces, et j'en pourrais nommer qui, morts, ont mieux gardé leurs épouses qu'ils n'avaient fait vivants.

Ceux-là sont blâmables, car, en bonne justice, les défunts ne devraient point faire les jaloux. Mais je vous rapporte ce que j'ai observé, c'est à quoi il faut prendre garde quand on épouse une veuve. D'ailleurs, l'histoire que je vous ai contée est prouvée dans la manière que voici : Le matin, après cette nuit extraordinaire, Catherine Fontaine fut trouvée morte dans sa chambre. Et le suisse de Sainte-Eulalie trouva dans le plat de cuivre qui servait aux quêtes une bague d'or avec deux mains unies. D'ailleurs, je ne suis pas homme à faire des contes pour rire. Si nous demandions une autre bouteille de vin...

ANATOLE FRANCE.

LA PEUR DE PARTIR...

I

— Sapristi ! s'écria le Dr Malteste, en frappant un grand coup de poing sur la table, si fort même que, dans ce café, où nous prenions des bocks, en bavardant, toutes les petites soucoupes tremblèrent ; sapristi, c'est trop stupide d'avoir peur de la mort ! Je l'ai vue de près, moi, et, souvent, dans mille circonstances épouvantables. Je ne la crains pas cependant.

Nous étions ce jour-là toute une bande d'amis à deviser ainsi de sujets macabres. Pourquoi ? Pour rien ! peut-être ! Peut-être simplement parce qu'il faisait dehors un soleil radieux de printemps, que l'air était parfumé de senteurs douces et, qu'autour de nous, des femmes passaient, respirant la gaieté, le bonheur, la vie...

L'un de nous, au hasard des paroles, avait justement raconté comment un des siens s'était endormi du grand sommeil, dans ses bras.

Et il nous dépeignait le visage singulier, le visage nouveau du mort, — un vieillard, je crois. Ce n'était plus la même face, le même sourire béat qu'on lui connaissait. A sa bouche, un rictus était venu, effrayant.

Et celui qui nous parlait de ces choses, bien informé sans doute, ajoutait qu'il y avait eu, en effet, dans la vie de cet homme un cancer qui l'avait rongé et qu'il cachait.

— Oui, avait-il ajouté, en manière de conclusion, ce que nous appelons la mort est peut-être bien la vraie vie, la seule vie, le reflet naturel et définitif de la

pensée dans une expression de visage enfin exacte, après n'avoir fait que mentir au cours des années.

Alors, de fil en aiguille, dans le feu des réponses et de la discussion, nous en étions arrivés à raconter chacun à notre tour une histoire à faire dresser les cheveux sur la tête.

[[L'un de nous avait parlé de son frère blessé dans une catastrophe de chemin de fer et qui, sept heures durant, les jambes prises entre deux énormes débris de wagon, avait, sous les yeux des gens impuissants à lui porter aide, vu venir peu à peu la mort, la mort lente. Elle l'avait tordu, enfin, dans un spasme et lorsque, trop tard, on put le dégager, on le trouva les yeux hors de la tête, les mains tendues dans un geste d'épouvante, comme s'il avait vu réellement se dresser devant lui la noire visiteuse.

Un autre avait parlé d'un de ses camarades, un soldat d'infanterie de marine, qui s'était signalé aux colonies par vingt actes de bravoure et qui avait maintenant de la mort une peur instinctive, une peur fébrile, une peur d'enfant, parce que pendant huit jours, en expédition au Sahara, il s'était égaré, tout seul dans la brousse, en proie à la faim, la faim qui torture et qui l'avait fait hurler dans la nuit des heures entières. Jusqu'au moment où enfin, un convoi l'avait ramassé épuisé sur le chemin.

Le docteur Malteste, à ces mots, avait ri de son bon gros rire parisien riche, habitué à la vie luxueuse.

Lui aussi avait senti de près la mort, mais la mort des autres, indifférente, et il n'avait vu rien de plus en elle que le petit tressaillement du muscle, que le rapide arrêt de sang sous la veine bleue.

Alors, pourquoi s'effrayer ?

Mourir, n'était-ce pas la chose la plus simple, la moins douloureuse ? N'était-ce pas faiblir tout d'un coup, entre deux sourires, devenir très pâle, fermer les yeux, rejeter sa tête en arrière, puis s'endormir du grand sommeil sans rêve, sans souffrance ?

II

A ce moment, comme nous nous sentions glacés par les théories de ce sceptique, disant de sa grosse voix tranquille ces paroles horribles en ce café plein de gais convives, l'un de nous, qui n'avait pas parlé encore, déclara :

—Tais-toi, Malteste, tu ne vois dans la mort que la mort physique, que la mort de ceux qui s'en vont d'une blessure ou d'un cancer. Oui, sans doute, elle est un soulagement, un grand sommeil, comme tu dis, et il ne faut pas en avoir peur.

Mais il en est une autre qui est pire...

J'ai eu autrefois—cet autrefois-là est bien loin—un ami, un tout jeune homme, qui avait été le compagnon de mes folles années.

Il avait vécu comme toi, docteur, comme nous tous, la vie joyeuse et sans souci, prenant les choses selon qu'elles arrivaient, toujours prêt à rire et ne craignant ni Dieu, ni diable, car c'était un colosse de six pieds de haut, qui regardait les gens en face et aurait regardé de même la mort s'il l'avait rencontré par les chemins.

Or, un jour, ce grand enfant, car c'était un grand enfant aussi, aima d'amour une jeune fille.

L'existence s'annonçait rude pourtant. Il n'avait pas de fortune, elle non plus. Elle n'avait que sa beauté, il n'apportait lui, qu'un talent remarquable de musicien, mais de musicien sans avenir, car pour pouvoir vivre à deux, il fallait se résigner à courir les leçons.

Ils se marièrent, ils étaient heureux d'apparence. La jeune femme était douce et jolie.

Mais voilà que, au bout d'un an, il fut pris un soir, de je ne sais plus quelle maladie. J'allai à son chevet et je vis ce colosse qui n'avait peur de rien, qui tout à l'heure encore, essayait de plaisanter devant sa femme, tomber dans mes bras, quand nous fûmes seuls, et se tordre, se tordre littéralement, en proie à une terreur indicible.

—Qu'as-tu ? demandai-je.

—J'ai peur !

—Peur de quoi ?

—Peur de mourir !

Il disait vrai. Une sueur froide coulait le long de ses joues. Sa bouche avait un ricanement.

Alors, moi, je baissai la tête, je pensai à cette femme qu'il laisserait sans ressources.

—Non, ce n'est pas cela, fit-il. Si je souffre à la pensée de partir, c'est parce que je n'ai pas encore accompli ma tâche dans le cœur de celle que j'aime : elle ne m'aime pas !...

—Est-ce possible ?

—Oui ! Tu t'en étonnes, je le conçois. L'existence a de ces mystères. Nous ne néus sommes pas compris l'un et l'autre. Cela viendra peut-être, à force de tendresse de ma part. Et j'ai besoin de vivre pour cela, de vivre encore.

Oh ! cette pensée, continua-t-il en se dressant sur son séant, les yeux brillants de mauvaise fièvre, oh ! ce cauchemar de la quitter en me disant que je ne laisserai pas de regret, que mon souvenir sera chassé bientôt de sa pensée, comme celui d'un inutile qui ne lui a pas tenu ses promesses !

J'avais promis beaucoup, hélas ! promis de travailler, d'être quelqu'un, de laisser un nom ! J'avais rêvé d'entourer ma femme de joies de toutes sortes, de conquérir peu à peu son cœur frêle, effarouché !

Et je vais m'en aller trop tôt, sans avoir pu rien faire encore... j'ai peur, j'ai peur... Défends-moi, je t'en supplie.

III

Cet homme ne mourut point, pourtant, cette fois-là !... Une fièvre cérébrale devait l'emporter seulement l'année suivante, et, quand un médecin m'apprit qu'il était condamné, je me souvins de ce que ce malheureux m'avait dit jadis sur la crainte qu'il avait de partir.

Rien ne semblait changé dans son existence depuis. Le douloureux mystère de son ménage, ce mystère qu'il m'avait confié devait durer encore... J'avais moi-même en observant un peu, distingué de ces riens, de ces mille choses qui sont comme les reflets de ces souffrances-là...

Il se mourait d'un effort de travail trop grand. Il avait, en effet, silencieusement tenté cette suprême expérience de finir une œuvre musicale, qui pouvait être son salut. La partition, achevée, était là, sur la table, pauvre rêve chimérique, destiné, hélas ! à être inconnu.

J'entrai, le cœur serré, en la chambre où il agonisait. Sa femme était là, au pied du lit, pleurant.

—La mort est douce, murmura-t-il simplement, quand il me vit.

Puis il eut un sourire et expira.

Alors, j'ai compris, par la suite. Il avait eu le temps de faire son chef-d'œuvre, dont le travail l'avait brisé. Il avait en lui la conviction profonde, la certitude que toute une gloire était là, et il avait dit avec orgueil à sa compagne : "Fais ton possible pour le faire jouer".

L'aimait-elle davantage, elle ? Je ne sais. Mais il avait pu, comme il le désirait tant, lui témoigner la force de son amour, en se tuant pour lui donner ce qu'elle désirait.

Elle ne pouvait l'oublier maintenant, elle devait comprendre que la mort, cette fois, était douce à cet homme parce qu'elle était le prix du bonheur de celle qu'il aimait...

IV

Nous nous taisions.

Le Dr Malteste, après avoir humé le fond de son bœck, interrogea :

—Qui est-ce donc ?

Un nom fut prononcé en réponse, un nom de musicien que tous connaissent, que tous admirent, qui n'a écrit qu'une seule œuvre en sa vie, mais une œuvre devenue célèbre, immortelle, par les soins pieux d'une veuve...

SERGE FÉGOR.

VELOCIPÈDE SUR RAIL UNIQUE

Le vélocipède que nous présentons ici à nos lecteurs, employé sur les grandes lignes américaines, est un objet familier chez nos voisins.

Il est aussi un aide, très efficace, pour la surveillance des voies ferrées. Les chefs de la voie et les ingénieurs peuvent l'utiliser dans l'exercice de leurs fonctions.

Le vélocipède ordinaire est un appareil à trois ou quatre roues, mû, dans l'ancienne forme, par un arbre réglé opérant sur les manivelles au moyen de leviers, et dans la dernière forme par la chaîne ordinaire de bicyclette, agissant sur un pignon denté. On pensa depuis qu'un vélocipède serait un moyen particulièrement bien approprié pour inspecter les lignes de chemin de fer et se porter rapidement d'un point à un autre de l'exploitation.

Comme il était évident que tous les avantages qui militent en faveur des wagons suspendus s'appliqueraient au vélocipède suspendu, la machine montrée dans notre illustration fut construite et fut par la suite reconnue parfaitement praticable.

La voie suspendue sur laquelle le vélocipède se meut est construite ainsi : la traverse élevée (le rail) est suspendue au moyen de plaques d'acier, en forme de boucle, supportés en leur extrémité par deux mâts inclinés, fixés à la boucle par deux attaches rivées. Le rail est, dans ce cas, un ruban ininterrompu dont l'extrémité supérieure forme la voie.



Vélocipède sur rail unique

Le vélocipède suspendu est composé d'un chariot à deux roues, dont la roue d'avant supporte sur son axe le pignon sur lequel est engagée la chaîne.

L'armature suspendue est construite en tubes de vélocipèdes, et sa construction est montrée si clairement dans notre gravure, qu'elle ne demande pas de description détaillée. Pour que la machine puisse se mouvoir dans les deux directions, elle est munie de deux guidons, un sur chaque tube vertical du cadre, la selle étant réversible autour de sa tige ; chaque guidon est muni d'un frein à levier, qui, au moyen d'une tringle à friction attachée à la pièce verticale de l'armature, rend le cavalier capable de presser un frein à patin contre le rebord inférieur du rail suspendu, de façon à modérer la vitesse et à obtenir même un arrêt presque immédiat.

Verrons-nous bientôt s'établir le long de nos voies ces vélocipèdes quasi-aériens ? Peut-être, tout arrive.

GEORGES BRUNEL.

ECHOS DE LA MODE

Corsage habillé : Ce corsage qui est montant est en satin, recouvert de mousseline de soie, plissée accor-



Une fantaisie de paillettes acier retombe sur le corsage... on doit être rudement gentille là-dedans... qu'en pensez-vous ?

* *

On se demande depuis quelque temps si le boléro cédera le pas à la longue basquine Louis XV.

La question est importante pour l'élégance parfaite de la femme, car rien ne donne une si jolie allure aux grâces féminines que le boléro long devant et rasant la taille derrière. Ce n'est pas que la basquine Louis XV soit disgracieuse, loin de là : mais il est bien difficile de bien la porter.

Il faut que la coupe du costume soit irréprochable, que l'étoffe ait du soutien, que la garniture soit discrète, en même temps luxueuse et que le reste de la toilette, chapeau, fourrure s'harmonise parfaitement.

Le boléro est plus simple, il s'accommode de tous les genres et de toutes les étoffes, et de plus il dégage la taille, la rend plus svelte ; il semble, s'il emprisonne le bas du buste, donner à la poitrine plus d'ampleur, aux hanches plus de liberté.

Mais la mode n'aura pas l'affreuse cruauté de nous en priver et de rayer le charmant boléro du chapitre des fantaisies—espérons-le.

MARGOT.

Le passé est une lampe posée au milieu des ténèbres pour éclairer l'avenir.

La modestie couvre les défauts et garantit les talents de l'envie ; c'est le manteau qui cache les mauvais habits et préserve les bons.

Une belle vieillesse est l'enfance de l'immortalité.

déon. Pour l'empiècement et les manches, la mousseline est recouverte de guipure. On peut broder cette guipure de perles, de jais, de cabochons.

* *

Si le carême n'était venu si tôt, nous aurions eu pour toilette du soir l'exquise robe Empire dont la grâce et l'élégance font actuellement la fureur de l'Europe.

Sur un dessous de taffetas moulant la taille, se drape une sorte de fourreau. L'étoffe se glisse le long du corps et en modèle exactement les contours tout en restant vague, ce qui donne beaucoup de sveltesse à la taille, sans diminuer celle-ci comme le ferait le fourreau Empire tel qu'on le comprenait autrefois. Derrière l'ampleur de l'étoffe forme un pli creux ; les côtés se biaisent légèrement ; la traîne tombe naturellement.

Voici une toilette en ce genre : sur un fourreau de satin vieux rose flotte une robe de dentelle bise avec applications de motifs blancs. Chaque motif est perlé or ; au bas de la tunique, découpée en dents pointues, apparaît un plissé de satin vieux rose orné de paillettes or. Le corsage, ou pour mieux dire, le haut de la tunique est décolleté en carré. De gros choux ou des roses s'harmonisant avec la teinte du transparent se piquent du côté gauche... c'est tout à fait délicieux !

Mais pourquoi vous décrire tant de jolies merveilles ? La saison des bals est déjà loin et le carnaval qui viendra l'an prochain n'oubliera pas sa provision de nouveautés... donc imaginez que je n'ai rien dit et fermons les yeux là-dessus.

* *

Pour les grandes toilettes, le velours ne cède pas entièrement ses droits au satin, à la mousseline et à la dentelle.

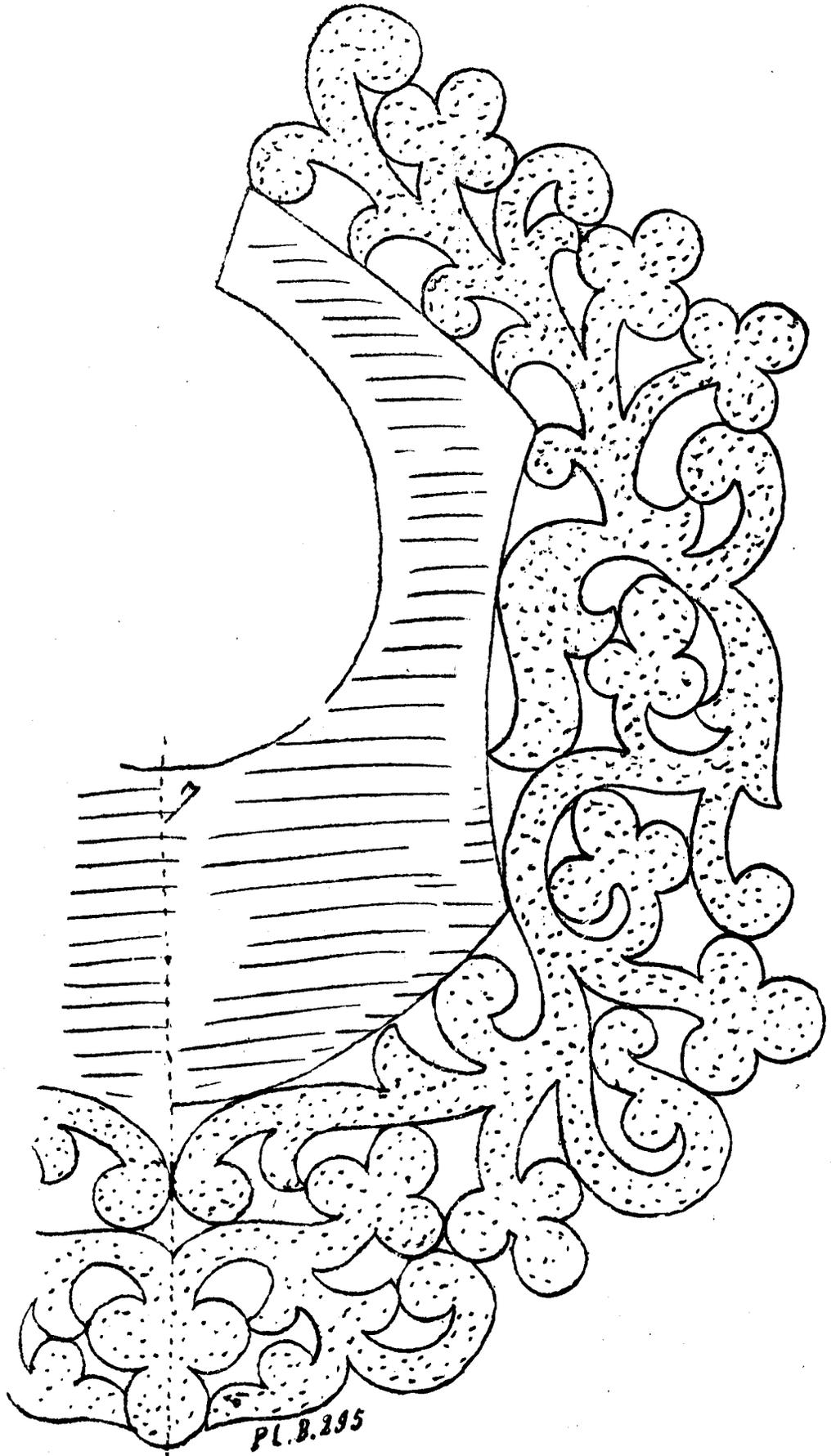
A juste titre, il réclame le droit d'envelopper de ses séductions la grâce de nos jolies femmes. Quand celles-ci sauront le choisir en harmonie avec leur personne, il sera bien le cadre le plus seyant qu'elles puissent souhaiter.

Le velours soutaché de petits points de fantaisie, faits de soie pâle, est fort original et on peut le faire soi-même avec un peu de patience... j'imagine que vous en avez toutes.

Voici comment on s'y prend : à vous, mesdames, de mettre vos talents à l'épreuve.

On prend du velours uni, ordinaire, de couleur foncée disons brune, puis avec de la soie pâle, disons bleue ou rose, on y fait des petits pois à notre goût, —l'effet est très joli. J'ai vu des blouses, des cravates, des chapeaux faits en velours soutaché et chaque fois, je me suis pâmée devant... Le velours miroir est tout particulièrement joli, et, quand on y ajoute broderie de perles ou paillettes il devient une des plus séduisantes étoffes.

Tout à fait artistique cette robe de velours vieux rose ; la forme est princesse, avec un large col en guipure brodée de soie vieux rose qui forme le décolleté.



Dans un pensionnat de jeune filles. Le professeur, faisant sa leçon épistolaire, dit :
—Le grand art, mesdemoiselles, est d'écrire comme on parle.
—Alors, monsieur, interrompt une écolière, quand on parle du nez ?
Soir de "brosse."

Deux braves pochards envahissent un café où deux paisibles bourgeois font une partie de domino :
—Vous allez trinquer avec nous, s'écrie le plus gai de la bande : Vive la joie ! Nous sommes vos frères.
—Je crois, répond l'un des joueurs, que vous êtes surtout noceurs.

Pour le coup, Joséphine, votre maladresse dépasse toutes les bornes !... Vous avez encore cassé au salon une porcelaine qui avait au moins trois siècle d'existence.
—Mon Dieu, madame, c'est assez naturel... plus on est vieux, plus on est cassé.

On vient de présenter à un fils de famille la jeune héritière qui doit faire son bonheur. Celui-ci est sans enthousiasme, mais son père, qui tient à ce mariage, lui fait le plus vif éloge de la jeune fille.
—Tu verras, quand tu la connaîtras mieux : distinguée, bien élevée, excellente musicienne...
—Oh ! tu sais, papa, tout cela m'indiffère : ce que je veux, c'est une femme aimable et gaie...

—Justement ! Tu ne trouveras pas mieux sous ce rapport. Figure-toi qu'en revenant de l'enterrement de son frère elle fredonnait un air d'opérette !

Au jardin des Prébendes-d'Océ. Un flâneur ne sachant comment engager la conversation avec une jeune et jolie femme qui était assise devant lui, sai-

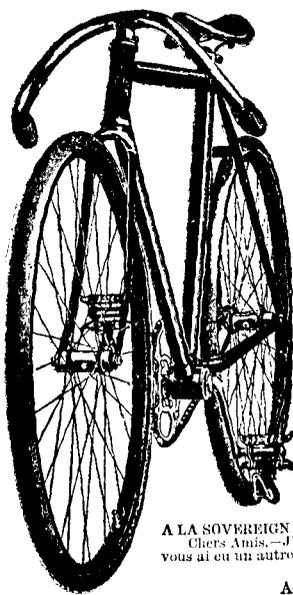
sit le moment où un henneton venait de l'abattre sur son manteau, pour lui dire :
—Madame, vous avez une bête derrière vous.
—Ah ! monsieur, dit la jeune femme effrayée, je ne vous savais pas là.

Les fumisteries du jour :
—Etiez-vous pour ou contre les fac-

—Je me serais bien gardé d'être contre.
—Pourquoi ?
—La loi punit le contre-facteur.

C'était à l'enterrement d'un vieux maître d'école ; au cimetière le maire de la commune termine ainsi son discours :

" Adieu, Onézime, Adieu, mon vieux camarade, et...et...et... Porte-toi-bien !"



GRATIS
UNE GRANDE OCCASION
BICYCLETTES, MONTRES

Pour Monsieur ou Pour Dame

Une Annonce Honnête. N'importe qui peut facilement gagner une de ces Belles Bicyclettes de Haut Grade, dernier modèle, une Magnifique Montre Plaquée en Or, Chaîne de Montre et Breloque, pour l'une ou pour Monsieur, et à moitié de belles Argentures. Nous donnons des milliers de présents pour un objet de Maison et nos marchandises, et toute personne honnête qui vendra 20 paquets seulement, de notre gratuite de Poils d'Oie (ce sont ceux connus sous le nom d'oeufs Astera, justement célèbres pour leur croissance rapide, leurs belles couleurs et leur abondance) recevra notre Offre Généreuse de cette bicyclette ou de la montre et Breloque pliquées en Or, 6 Chaînes à l'ho, doublement plaquées en argent, un Breloque à heure, et une Cuillère à sucre plaquée en Argent, que nous donnons tout-à-fait gratuitement pour la vente de 20 paquets de graines. **NOUS NE VOUS DEMANDONS PAS UN SOU, ET NOUS NE DISONS QUE LA VERITE.** Envoyez votre nom et votre adresse, s'il y a lieu, et nous vous expédierons à nos 20 paquets de graines. Venez les à 10c. le paquet. Ils se vendent facilement. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent \$2.00 et nous garantissons que si vous vous contentez de vendre, nous vous enverrons à tous ceux qui prennent avantage de cette annonce, cette Bicyclette de haut grade et ces présents vous seront donnés tout-à-fait gratuits. Nous certifions que ces Bicyclettes ne sont pas des joujoux, mais des routes de 22 x 21 pouces peintes en bleu, noir et maron, avec tous les derniers attachements et entièrement garanties.

A LA SOVEREIGN SEED HOUSE:
Chers Amis.—J'ai reçu vos beaux présents et ils sont magnifiques. Je vous ai en un autre agent qui vient gagner votre Bicyclette.
NELSON WHITE, Ottawa, Ont.

A LA SOVEREIGN SEED HOUSE:
Chers Messieurs.—J'ai reçu tous vos présents et j'en suis enchantée. Ils sont bien beaux. Je vais continuer à travailler pour vous car je constate que vous remplissez fidèlement vos obligations.
NELLIE MCQUAIN, Peterboro, Ont.

Adressez libiblement, The Sovereign Seed House, Dept 70, Toronto, Ontario.

GRATIS
3 BELLES OPALES
Qui étincellent de toutes les belles couleurs de l'arc-en-ciel, montées en une bague d'or bien grave, donnée pour la vente à 10c. chaque de rien que 10 grands jolis paquets de délicieux parfums à l'Héliotrope, Violette et Rose. Écrivez pour le parfum.
Vendez-le, remettez \$1.00, et nous enverrons cette jolie bague opale dans une boîte de velours, franco.
ROSE PERFUME CO., Boîte 1974 Toronto

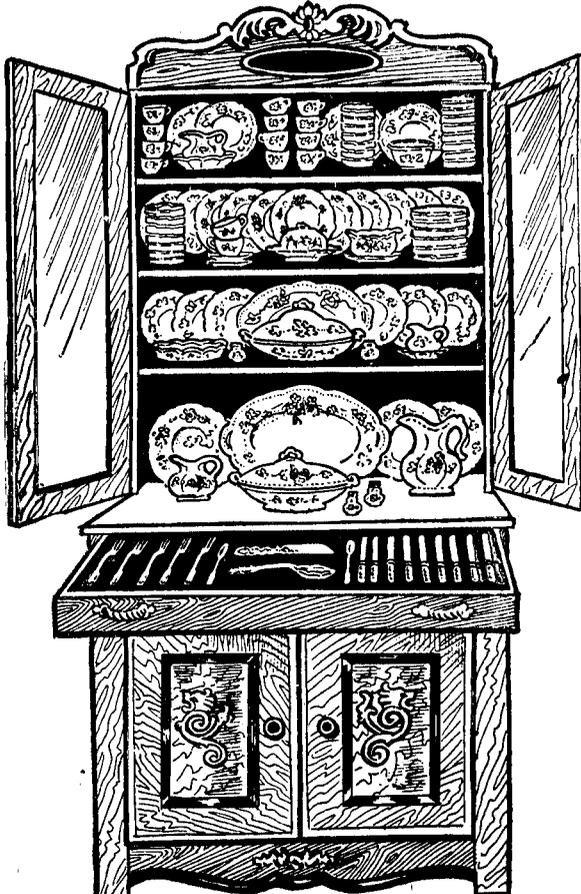
PETIT GRAPHOPHONE
Modèle Américain, fait entièrement en métal avec un registre en cuivre d'argent, un porte-voix en cuivre de 8 pouces et éventail à l'arrière. Se fonctionne par un mécanisme et joue un joli morceau de boîte à musique. Donnée pour la vente à 10c. chaque de rien que 10 grands jolis paquets de parfum délicieux à l'Héliotrope, Violette et Rose. Son odeur durera pendant des années. Rien ne se vend comme cela. Écrivez pour avoir le parfum.
Vendez-le, remettez l'argent et nous enverrons cette belle montre franco.
Rose Perfume Co., Boîte 1975 Toronto.

GRATIS
Belle montre en argent niquelée avec bord orné et des mouvements recommandables, donnée pour la vente à 10c. chaque de seulement 2 douzaines de beaux paquets de délicieux parfums à l'Héliotrope, Violette et Rose. Son odeur durera pendant des années. Rien ne se vend pas comme cela. Écrivez pour avoir le parfum.
Vendez-le, remettez l'argent et nous enverrons cette belle montre franco.
Rose Perfume Co., Boîte 1979 Toronto.

SQUELETTE MAGIQUE.
De 14 pouces de haut avec des bras et des jambes mobiles. Vous pouvez permettre aux spectateurs d'examiner attentivement pour s'assurer qu'il ne renferme aucun tour, ensuite mettez-le sur la table et pressez-le jusqu'à ce qu'il siffle un air. Aussitôt le squelette magique semble être en vie, il lève la tête, regarde autour de lui avec précaution, se met debout sur ses pieds et ayant l'air d'entendre la musique commence à danser. A mesure que l'on siffle plus vite le squelette magique danse plus vite. Il amusera et mystifiera vos amis pendant des heures. Prix avec instructions complètes, 10c. Novelty Co., Boîte 1977 Toronto.

SOIE
Nous avons acheté tous les coupons de soie de la plus grosse maison de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun environ 100 morceaux de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillantes, il y en a assez pour couvrir au delà de 300 pouces carrés. Rien ne les égale pour ouvrages de fantaisie. Un paquet par la poste, 15c.; 2 paquets pour 25c., en argent.
JOHNSTON & CO., Boîte 1977 Toronto.

GRATIS CONNAISSEZ—VOUS 6 PERSONNES MALADES?
Une Chance Exceptionnelle! C'est Une Offre Qui ne se Repesetera Probablement Jamais!



Ecoutez et lisez attentivement:
Si vous êtes un homme ou une femme honnête et que vous ayez un peu de loisir, vous pouvez recevoir ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux et 48 morceaux d'Argenterie, 12 couteaux plaqués en argent, 12 fourchettes, 12 cuillers à soupe et 12 cuillers à thé pour quelques heures d'ouvrage seulement. **SI VOUS CONNAISSEZ QUELQUES PERSONNES MALADES DANS VOTRE VILLAGE, lisez attentivement ce que nous disons.**

Le Dr. Christian bien connu de Toronto, est désireux d'introduire ses Pilules Rouges dans toutes les maisons des personnes malades du Canada. **Le Dr. Christian desire devenir en contacte avec toutes les personnes malades dans votre district et votre village.** Ne pouvant les connaître lui-même, il demande une personne honnête dans chaque district du Canada, pour vendre 6 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang à 6 personnes malades dans chaque district.

Si vous connaissez quelques personnes malades, écrivez au Dr. Christian de Toronto. Tout ce que vous avez à faire c'est de vendre 6 boîtes de Pilules Rouges au Dr. Christian pour le Sang; lesquelles sont une guérison certaine pour toutes personnes avec faiblesse ou impureté de Sang et aussi ceux qui souffrent de débilité générale, Maux de Tête, Maladie de Foie, Constipation, Maladie de Rognons, Rhumatisme, La Grippe, Catarrhe, et spécialement toutes formes de maladies féminines. Les Pilules Rouges du Dr. Christian guériront toutes ces maladies et si vous pouvez persuader vos amis d'en faire l'essai, d'une seule boîte, ils sont certains d'être guéris et ils n'emploieront jamais d'autres Pilules.

Voilà le secret de cette offre merveilleuse. Si vous promettez de faire votre mieux pour introduire 6 boîtes de Pilules Rouges du Dr. Christian pour le Sang, le Dr. Christian garanti que vous recevrez son offre généreuse purgative ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux, semi-porcelaine et magnifiquement décorée et 48 morceaux d'Argenterie avec un couteau à beurre, Cuillère à Sucre, et un Set pour le Sel et le Poivre, que le Dr. Christian vous enverra absolument gratis pour la seule vente de 6 boîtes de Pilules. Remarquez bien que cette vaisselle est pour l'usage de la famille.

La réputation du Dr. Christian est si bien connue que vous n'avez pas besoin de craindre, mais soyez certain que vous recevrez votre cadeau si vous introduisez les pilules tel qu'indiqué.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT. Tout ce que vous avez à faire c'est d'écrire votre nom et votre adresse distinctement et de l'envoyer au Dr. Christian et il vous enverra les Pilules (franco) par la malle. Alors allez trouver vos amis malades aussitôt et persuadez-les d'acheter une boîte de Pilules. Vous ne chargerez que 25 centins par boîte pour ces Pilules, mais elles sont les mêmes Pilules du Dr. Christian vendues ordinairement à 50 centins la boîte, ainsi vous êtes certain de ne pas avoir de difficulté à les vendre.

Dès que vous aurez vendu les Pilules envoyez les noms des 6 personnes malades, avec leur argent \$1.50, au Dr. Christian et le Dr. Christian garanti que si vous acceptez son offre généreuse il envoie à tous ceux qui profiteront de cette annonce, un magnifique Set à Dîner de 97 morceaux très bien décorés et 48 morceaux d'Argenterie, seront envoyés absolument gratuits. Chaque morceau d'Argenterie est garanti être plaqué en argent Sterling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessins bleus, bruns et verts.

SI VOUS ÊTES HONNÊTE, ÉCRIVEZ DE SUITE.
SI VOUS CONNAISSEZ QUELQUES PERSONNES MALADES, ÉCRIVEZ DE SUITE.
SI VOUS DÉSIREZ VOUS PROCURER CESSUPERBEZ CADEAUX, ÉCRIVEZ DE SUITE AU.

DR. CHRISTIAN MEDICINE CO.
Department TORONTO, CAN.

GRATIS

St. Flavien, Lotbinière, Que., Jan. 6, 1902
Cher Monsieur:—Je vous remercie beaucoup pour le magnifique Set à Thé que vous m'avez envoyé. Mille et Mille remerciements pour tous vos cadeaux et peut-être que je continuerai à travailler pour vous, l'orsque la rigueur de l'hiver sera passée. Votre tout dévoué,
NARCIS HAMEL

Oakley, Assa., Jan. 4, 1902
Cher Monsieur:—Je vous écris quelques mots pour vous informer que j'ai reçu votre cadeau et que j'en suis très satisfait; je ferai tout mon possible pour vendre vos Pilules à L'avenir.
Je fais usage de vos Pilules Rouges pour le Sang, pour mes douleurs dans le dos et elles sont aussi bonnes qu'annonçées dans le journal. Toutes personnes qui achètent de vos Pilules, disent qu'elles sont toutes aussi bonnes que vous le dites et en demandent encore. Veuillez me maller 50 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang immédiatement.
EDWARD GRANT

191 Rue Beaudry, Montréal, Jan. 8, 1902
Messieurs:—C'est avec remerciements que j'accuse réception du Set à Thé que vous m'avez envoyé comme cadeau de Noël. Je l'accepte avec le plus grand plaisir et en retour, je vous souhaite une heureuse année avec beaucoup de succès.

Il n'y a aucun doute que vous vendrez des milliers de Boîtes de Pilules durant le cours de l'année, car elles sont réellement les meilleurs Pilules pour le sang. Acceptez encore une fois toute ma gratitude pour le magnifique cadeau de Noël. Je demeure,
Votre très oblige,
NAPOLÉON CODERRE

Montmagny, Que., Jan. 9, 1902
Cher Monsieur:—Je vous remercie pour le superbe cadeau que vous m'avez envoyé. Tous mes Amis qu'ils le voit en sont surpris. Je vais faire tout en mon pouvoir pour introduire vos Pilules dans mon village. Recevez mes meilleurs remerciements.
Votre Servant,
EDOUARD GONDREAU

Département 83

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G.P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LOUIS GLADU
Plombier :-: Couvreur
Poseur d'Appareils à Gaz et à Vapeur
Spécialité: Chauffage à Eau Chaude
362a rue Rachel, Montreal
Tel Bell Est 880. jno

A la fête de Saint-Pierre-des-Corps, autour du mât de cocagne dont un gamin tente péniblement l'ascension :
— Papa, pourquoi a-t-il du sable dans ses poches ?
— Mon enfant, c'est sans doute pour pouvoir, comme les aéronautes, monter plus haut en jetant du lest.

Un tout gamin passe en chantant la *Marseille* :

Qui viennent jusque dans nos bras Egorger nos fils, nos compagnes....

Un monsieur écoute ensouriant, et interpellant le mioche :
— Y a-t-il longtemps, jeune homme, que ce malheur vous est arrivé ?...

Mme Berlureau entend, en tout et par tout, avoir la supériorité.
Une amie lui montrait un service en porcelaine de Sèvres.

— Oh ! moi, dit-elle, je fais venir la mienne de Niort.

— ? ? ?
— De la porcelaine des Deux-Sèvres, ma chère !

Nos domestiques :
Madame revise avec sa bonne son livre de dépenses ; parmi différents articles, elle remarque celui-ci :

(Lait : cinquante-trois francs.)

— Oh ! oh ! cinquante-trois francs par mois, ça fait presque deux francs par jour.

La bonne d'un ton insinuant :
— Madame sait que rien ne monte comme le lait.

J. - C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
50 rue Saint-Denis, Montreal.
Tél. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, Edifice de la Presse

CORSINE Developpant la **FORME** et le **BUSTE**
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



MADAME L. THORA

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Système Français de Développement du Buste** inventé par **Madame L. Thora** est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à
The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.

FUMER EST UN PLAISIR COUTEUR



Joseph. — J'ai toujours pensé moi, que fumer était un plaisir coûteux... Si mon maître ne fumait pas, il pourrait certainement faire de grosses économies !

Bovril

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.

SANDWICHES

Aux conserves de viande de **CLARK**

font de délicieux sandwiches. Ils sont un aliment sain et appétissant pour le lunch. Toujours prêts. Toujours délicieux. Conserves de Jambon, de Boeuf, de Dindon, de Gibiers, etc.

Avez-vous jamais essayé les Délicieuses Pêves au Lard de Clark ? 10 Cents le Gros Canistre

W. Clark, mfr.
... MONTREAL

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

OR PUR

Nous donnerons cette Magnifique Baguette en Or Pur, ornée de deux es et d'un Rubis aux personnes qui vendront seulement que les Epingles à Cravate à 10c. Ces Epingles se vendent rapidement car elles sont jolies, ornées chacune d'un brillant. Vous pouvez les acheter facilement le tout dans une heure. Envoyez-nous cette annonce et nous vous enverrons les Epingles. Veuillez, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons, cette Baguette en Or Pur, dans une jolie boîte doublée en velours. **LA CIE. GEM PIN**, Boite 1505 Toronto.

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot: **Pharmacie C. Beaupre, 319f Rachel**

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr.; six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Co, 26, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Flacon: 5 fr. Franco: 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

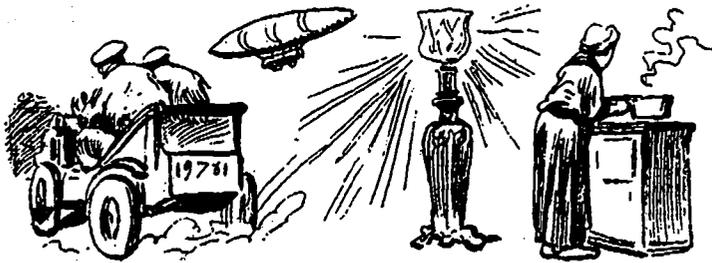
Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou **Lait Candé**

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve le peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

Il date de 1849

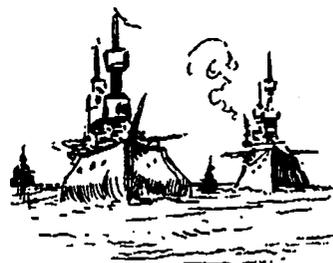
LA SEMAINE COMIQUE DU "MONDE ILLUSTRÉ"

L'ALCOOL SAUVEUR ! (nouveau cliché)



Vive l'alcool, grâce auquel les moteurs légers vont, pour presque rien, entraîner machines de promenade industrielles, agricoles, ballons dirigeables, etc., dans l'espace bientôt supprimé !

Grâce à lui voilà l'éclairage national trouvé, le chauffage économique installé partout. Plus de charbon américain, anglais ou belge ! Plus de pétrole russe ou yankee !



Grâce à lui suppression de la guerre maritime ; les plus petites puissances pouvant, au lieu de coûteux dépôts de charbon, emmagasiner dans leurs flancs l'alcool national.



C'est la fortune de tout pays où sa fabrication, facilitée par les nouveaux procédés à la portée de tous, sera développé. Les budgets en équilibre par l'alcool, rien que par l'alcool et... dénaturé encore !



MORALITÉ

Pitenchard. — Et alors, il sera dénaturé, votre alcool et on ne pourra plus en boire ?

Le philanthrope. — Jamais. Pitenchard. — Alors, de cette fameuse invention là, ce que je m'en f.... !

GRATIS Nous donnons une magnifique montre à tout bottier en nickel plaqué, bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et pourvue de vrai mouvement levier Américain, aux personnes qui vendront seulement 2 doz. de Jolies Épingles fines en or et en argent, en forme de Per à cheval, à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Venez les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco. La Cie. P. x. Boite 1501 Toronto, Canada.

GRATIS Nous donnons une magnifique montre à tout bottier en nickel plaqué, bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Envoyez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boite 1501 Toronto, Can.

MAGNIFIQUE MONTRE GRATIS! Pourquoi ne pas gagner une belle montre pendant vos loisirs ? Nous donnerons cette montre de Dame, une vraie petite beauté, face découverte, boîtier en Nickel, cadran en porcelaine bien décoré, les aiguilles en or et les mouvements recommandables, à remontoir et régulateur, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines d'Épinglettes à 15c. chaque. Ces Épinglettes sont très belles, fines en Or et en Email, ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix minime que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Venez-les parmi vos amies, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre soigneusement emballée et enregistrée. La Cie. Toronto Premium, Boite 1501 Toronto.

M. JOSEPH BELISLE

Souffrant depuis 3 ans d'une Maladie de Rognons, prend les Pilules Moro et se guérit

Si vous avez des doutes sur le bon fonctionnement de vos rognons, faites l'épreuve suivante et rendez-vous compte par vous-même de leur état : Prenez de votre urine, mettez-la dans un verre ou dans une bouteille, laissez-la reposer pendant vingt-quatre heures ; si après ce temps elle dépose ou est chargée de sédiments couleur de brique ou blanchâtres, vos rognons sont malades.

Vos rognons peuvent être malades sans que vous vous en doutiez, et des milliers d'hommes sont mal en train et ne savent pas que ces organes, par leur mauvais fonctionnement, peuvent être la cause des troubles qu'ils endurent, de leurs faiblesses et de leurs souffrances.

L'effet doux et merveilleux des Pilules Moro sur les rognons et les voies urinaires est amplement prouvé par les guérisons nombreuses rapportées dans les journaux, et aussi par l'usage qu'en font les différents hôpitaux du pays, dans les cas sérieux comme dans les cas simples. Les médecins des villes et des campagnes les recommandent aussi aux hommes malades comme le moyen le plus sûr et le plus rapide de guérison. Un essai de quelques semaines d'ailleurs convaincra les hommes qui souffrent des rognons que les Pilules Moro ont toute la valeur et la puissance que leur ont attribuées ceux qui en ont fait usage.

"Depuis trois ans je souffrais d'une maladie de rognons qui me causait beaucoup de troubles et d'ennuis. J'avais mal dans les côtés et dans la région des reins et lorsqu'il me fallait

changer de position ou me baisser, les douleurs étaient poignantes. Mon urine était épaisse, paissait difficilement et chauffait. J'avais aussi des brûlements d'estomac et mes intestins étaient irréguliers. La maladie est devenue tellement grave que pendant trois mois j'ai été incapable de travailler. Trois médecins m'ont soigné, mais le mal ne diminuait pas. Les Pilules Moro seules, que j'ai prises pendant six mois, m'ont délivré de cette maladie qui me minait rapidement et qui certainement m'aurait conduit à la mort. Pour me guérir tout à fait, il fallait naturellement dans mon cas un traitement assez long, mais je n'ai pas été lent à constater le bon effet des Pilules Moro, car après seulement quatre semaines je me suis senti beaucoup mieux."

JOSEPH BÉLISLE, Ste-Edwidge, Clifton, Q.



Les Pilules Moro se vendent partout 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes et sont envoyées, sur réception du prix, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

Toute communication doit être adressée comme suit :

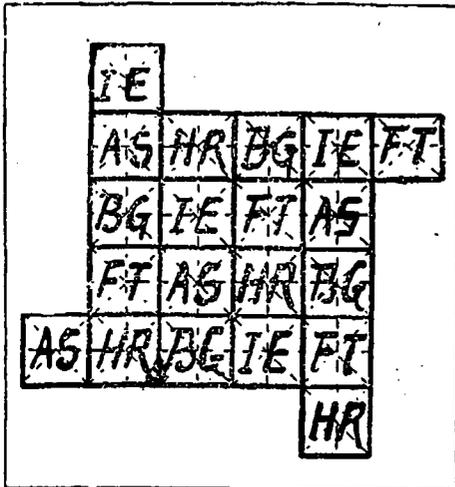
COMPAGNIE MEDICALE MORO, 1724 rue Ste-Catherine, Montreal

N. B.—Les médecins de la Compagnie Médicale Moro donnent des consultations gratuites, à leurs bureaux, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, jusqu'à huit heures du soir.

SOLUTION DES PROBLÈMES QUI ONT PARU DANS LE N^o 931

Un géolier ennuyé.—Les nationalités des prisonniers étant représentées par les lettres suivantes :

F pour les Français.—A pour les Allemands.—B pour les Boers.—H pour les Hollandais.—I pour les Italiens.—S pour les Suisses.—T pour les Turcs.—G pour les Grecs.—R pour les Russes et E pour les Espagnols, il fallait les répartir entre les cellules, selon les indications du dessin ci-dessous, de telle façon que dans aucune des lignes pointillées on ne rencontre deux prisonniers de la nationalité.



Dominos.—Avoir trois doubles est un assez gros désavantage. On devra se défaire du plus gros qui est le double cinq, mais il est rare qu'on fasse domino avec un pareil assortiment.

Anagramme.—Blaise. Barile.

Charade.—Cor, ail (corail).

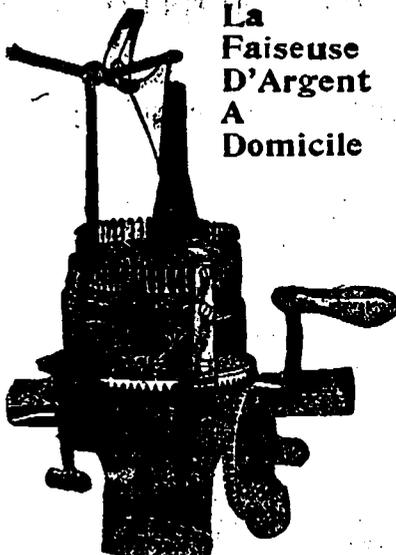
Enigme.—La lettre I.

Mots carrés.—P R E L A T
R E D O R E
E D I T E R
L O T I O N
A R E O L E
T E R N E R

Solution du problème de dames composé par M. C.-E. St-Maurice, fils.

Blancs		Noirs	
36	29	54	63
66	60	65	54
40	34	27	40
52	47	40	53
33	26	20	68
56	49	43	56
39	34	28	52
51	46	68	40
35	48	24	35
41	4	54	41
4	11	gagne	

LAPRES & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TÉLÉPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 843



La machine pèse 17 livres.—Elle est plus merveilleuse qu'une machine à coudre, tout aussi durable et plus rapide.

La Faiseuse D'Argent A Domicile

On Demande Encore Des Tricoteurs à Domicile

Une Paire en 30 minutes.



Pour travailler chez eux sous la direction de THE GLASGOW WOOLEN CO., 37 RUE MELINDA, TORONTO.

Pour remplir de gros contrats. Bons gages facilement gagnés.

Il nous faut encore quelques travailleurs dans cette localité immédiatement, et afin d'avoir votre coopération nous avons recours aux correspondances, nous expliquons dans cette annonce notre système complet. L'ouvrage est simple et il est facile de faire fonctionner la machine, et le guide seul suffit pour tout expliquer. Si vous désirez faire partie de notre personnel de travailleurs, dites-nous-le promptement; envoyez-nous la formule de contrat et la remise comme garantie, et nous vous enverrons la machine et tout ce qu'il faut pour commencer à travailler immédiatement.

NOTRE METHODE DE FAIRE AFFAIRES

Nous désirons nous assurer les services de familles qui tricotent pour nous à leurs demeures. Notre Méthode est la même que celle adoptée en Angleterre. Nous sommes les inventeurs de ce système et notre établissement de tricotage est le plus considérable du Canada.

Après de longues expériences, nous avons réussi à produire une machine automatique avec laquelle on peut maintenant tricoter, sans couture, toutes sortes d'articles. Tous ceux même d'une intelligence ordinaire, peuvent, au moyen de notre guide d'instructions, apprendre promptement à faire l'ouvrage. Tout ce que nous demandons, c'est que vous sachiez de cette machine d'après les directions. Cette machine, faite spécialement pour tricoter, est si facile à faire fonctionner, qu'il est impossible de commettre des erreurs en tricotant.

Les bas de bicyclistés, les chaussons d'hommes de chantiers et les mitaines de garde-moteur, sont en grande demande, et comme nous ne pouvons pas répondre entièrement à cette demande, pour avoir plus d'employés, nous avons adopté cette méthode d'annoncer.

Notre commerce considérable d'exportation dans les Territoires du Nord-Ouest, la Colombie Anglaise et les Colonies Anglaises, exige une demande illimitée de nos marchandises; et, si on réunit les articles tricotés des nombreuses familles que nous employons, à la quantité considérable d'articles que nous pouvons tricoter, ce qui nous permet d'épargner sur les loyers, l'assurance, l'intérêt sur le capital, etc., nous pouvons vendre à meilleur marché que tous les autres fabricants de cette sorte de marchandises, et nous pouvons vendre tous les articles que nous tricotons.

Le prix que nous payons pour finir les bas de bicyclistés est de \$10.00 le cent, ou sur le pied de 10 cents la paire; les chaussons d'hommes de chantiers, 6 cents; et les mitaines de garde-moteur, 12 cents la paire. Tous les autres articles tricotés suivant la grandeur.

N'importe quel membre d'une famille peut conduire cette machine, et aux prix que nous payons, toute famille énergique devrait être capable de faire assez pour vivre à l'aise, et avec le temps s'amasser une certaine aisance.

Nous envoyons chaque machine aux commençants avec un chausson ou un bas en partie tricoté, fixés à la machine, prêts à être continués, et aussi assez de laine pour tricoter une paire de bas ou chaussons échamillonnés et un guide d'instructions simple et complet, enseignant comment l'ouvrage doit être fait. Quand les échantillons seront finis et qu'ils nous auront été retournés d'une manière satisfaisante, nous enverrons une quantité de laine, que vous tricotez et que nous nous retournerons quand vous aurez fini. Nous payons d'avance les frais pour transporter l'ouvrage et nos employés paient pour le renvoyer. L'ouvrage, comme nous l'avons déjà dit, est simple et se fait rapidement, la machine pouvant faire dix mille mailles à la minute. Plusieurs personnes sont maintenant à notre emploi, lesquelles peuvent tricoter de vingt-cinq à trente paires de bas ou chaussons par jour, et la famille qui emploie bien le temps peut gagner facilement \$15.00 ou \$20.00 par semaine.

Nous fournissons gratuitement aux travailleurs tout ce qu'il leur faut, tel que laine, etc., et tout ce qui est nécessaire pour le travail. Nous ne fournissons les machines que pour l'usage exclusif des personnes qui désirent travailler pour nous, qui doivent pour devenir membres de notre personnel, nous envoyer cette formule de contrat de commande, convenablement signée par eux, et au moins une bonne référence, et le montant requis, afin de nous donner la garantie voulue que les quantités de laine de valeur que nous pourrions envoyer de temps en temps, ne seront pas gaspillées ou employées mal à propos. Nos intérêts sont mutuels et il faut établir cette confiance si nous voulons réussir. Nous garantissons d'agir franchement et de payer promptement pour le travail; nous demandez donc pas de dévier de nos conditions, car nous voulons agir de la même manière envers tout le monde; de plus nous faisons des affaires considérables et il faut avoir des principes en affaires.

Le prix de fabrication de la machine est de \$15.00, et pour aucune considération elle ne sera vendue à d'autres personnes qu'à celles qui s'engagent à faire du tricotage pour nous.

Si quelque temps après avoir commencé à travailler, vous voulez discontinuer, nous reprendrons la machine et vous remboursons le montant que vous avez payé pour cette machine ne déduisant que le coût de nos dépenses, frais d'express, etc.

Cette classe d'ouvrage est en grande demande dans le commerce. Nos travailleurs sont certains d'avoir de l'ouvrage d'une année à l'autre, et si vous faites un engagement avec nous — pour travailler tout le temps ou durant vos moments de loisir — nous vous enverrons de l'ouvrage tant que vous le ferez d'une manière satisfaisante et que vous nous le renverrez promptement. Nous confions à nos travailleurs de grandes quantités de laine de valeur, et comme nous donnons des références quant à notre honnêteté et à notre intégrité, nous devons vous demander de faire de même, afin que nous sachions avec qui nous faisons affaires.

PAS DE RELATIONS AVEC D'AUTRES COMPAGNIES.

Correspondance Française et Anglaise.

CROYEZ

Le rhume, la toux, les étouffements et par suite la souffrance et l'insomnie. Le Baume Rhumal seul remédie à tout cela.

Bracassol raconte qu'hier le chapeau de paille qu'il éternuait a été projeté par

un coup de vent sous la roue d'un omnibus qui a passé dessous. —Et voyez déveine, ajoute-t-il: l'omnibus était complet!

LA CAUSE SUPPRIMÉE

La pâleur, les boutons sur la figure, le bistro autour des yeux, accusent la fai-

blesse ou l'altération du sang. Les Pilles de Longue Vie du Chimiste Bonard font disparaître la cause et l'effet.

Entre Bohèmes :

—Comment, tu as des chaussettes! —Tu ne les avais pas remarquées? Voilà pourtant six semaines que je les porte.

Nous avons cherché à vous démontrer aussi brièvement que possible en quoi consiste notre travail, et quant à la machine, nous nous bornerons à dire qu'elle est telle que représentée et qu'elle possède toutes les qualités qu'on lui attribue, si non nous vous rembourserons votre argent. Chaque machine, prête au travail, après avoir été parfaitement éprouvée, est emballée avec soin avec la laine qu'il faut pour travailler et on l'expédie après avoir inclus un bas ou un chausson en partie tricoté. Si vous vous décidez à faire un engagement avec nous, il faut que vous nous envoyiez la formule de commande et un montant, convenablement signée par vous et au moins le nom d'une personne responsable comme référence, ainsi que le montant requis et quand nous aurons reçu tout cela, nous vous enverrons la machine avec tout ce qu'il faut pour commencer à travailler.

GLASGOW WOOLEN CO.,

37 rue Melinda, Toronto.

Nos références — Compagnies d'express, banques ou mai de commerce de Toronto.

Si vous désirez examiner la machine et voir la marchandise avant d'entreprendre l'ouvrage, vous n'avez qu'à nous envoyer \$3 comme garantie de votre bonne foi et pour défrayer les frais d'expédition, et nous vous enverrons le tout à votre compagnie d'express la plus rapprochée, laissant une balance de douze dollars que vous devrez payer à l'agent et 25 cents pour le retour que vous nous chargerez.

On nous demande très souvent si on peut apprendre à tricoter sans professeur. Nous disons oui; vous n'avez pas besoin de professeur; toutes les personnes d'une intelligence ordinaire et qui peuvent lire le guide d'instructions peuvent apprendre immédiatement à tricoter.

FORMULES DE COMMANDES

Formule de Contrat de Commande de \$15.00 Comptant.

À la Glasgow Woolen Co, 37 rue Melinda, Toronto, Ont.,

Messieurs, — Je désire faire l'ouvrage tel que décrit dans cette annonce et j'inclus \$15 en paiement d'une machine à tricoter automatique, accompagnée de la marchandise, instructions et toutes choses nécessaires pour faire l'ouvrage, le tout devant m'être envoyé par express, TOUS FRAIS PAYÉS.

Il est compris et convenu qu'en n'importe quel temps après que j'aurai commencé à travailler, et que je désirerai discontinuer, que la Glasgow Woolen Co reprendra la machine et les accessoires, et après avoir déduit les dépenses, frais d'express, etc., me remettra le montant payé pour la dite machine. L'expéditeur ou le chef de famille, si possible, doit signer tel :

Nom au long Rue
Bureau de poste Comté
Bureau d'express le plus près est à

Pour références, je nomme la personne suivante :
.....

Ne manquez pas de vous servir de cette formule en envoyant votre remise pour la machine et ses accessoires; vous devrez le remplir et la faire signer par au moins une personne responsable et à l'endroit indiqué. Détachez-la et renvoyez-nous-la et spécifiez, ici, combien de temps vous pensez consacrer à l'ouvrage; aussi de quelle manière vous désirez être payé, hebdomadairement, mensuellement, ou quand vous enverrez l'ouvrage.

Envoyez votre remise par mandat d'express, lettre enregistrée ou mandat-poste, et nous vous enverrons promptement la machine, les accessoires et un guide simple pour faire le travail. C'est la meilleure offre qui ait jamais été faite à l'avantage des Canadiens qui désirent travailler et faire de l'argent chez eux. *Monde Illustré* Montréal.



PAR JULES VERNE

CHAPITRE I

Il y avait une grande affluence d'auditeurs, le 14 janvier 1862, à la séance de la Société royale géographique de Londres, Waterloo place, 3. Le président, sir Francis M..., faisait à ses honorables collègues une importante communication dans un discours fréquemment interrompu par les applaudissements.

Ce rare morceau d'éloquence se terminait enfin par quelques phrases ronflantes dans lesquelles le patriotisme se déversait à pleines périodes :

« L'Angleterre a toujours marché à la tête des nations (car, on l'a remarqué, les nations marchent universellement à la tête les uns des autres), par l'intrépidité de ses voyageurs dans la voie des découvertes géographiques. (*Assentiments nombreux.*) Le Dr Samuel Fergusson, l'un de ses glorieux enfants, ne faillira pas à son origine. (*De toutes parts : Non ! Non !*) Cette tentative, si elle réussit (*elle réussira*), reliera, en les complétant, les notions éparses de la cartologie africaine (*vehemente approbation*), et, si elle échoue (*jamais ! jamais !*), elle restera du moins comme l'une des plus audacieuses conceptions du génie humain ! (*Trepignements frenetiques.*) »

—Hourra ! hourra ! fit l'assemblée, électrisée par ces émouvantes paroles.

—Hourra pour l'intrépide Fergusson ! » s'écria l'un des membres les plus expansifs de l'auditoire.

Des cris enthousiastes retentirent. Le nom de Fergusson éclata dans toutes les bouches, et nous sommes fondés à croire qu'il gagna singulièrement à passer par des gosiers anglais. La salle des séances en fut ébranlée.

Ils étaient là pourtant nombreux, vieilliss, fatigués, ces intrépides voyageurs que leur tempérament mobile promena dans les cinq parties du monde. Tous, plus ou moins, physiquement ou morale-

ment, ils avaient échappé aux naufrages, aux incendies, aux tomahawks de l'Indien, aux casse-têtes des sauvages, au poteau du supplice, aux estomacs de la Polynésie ! Mais rien ne put comprimer les battements de leurs cœurs pendant le discours de sir Francis M..., et de mémoire humaine, ce fut là certainement le plus beau succès oratoire de la Société royale géographique de Londres.

Mais, en Angleterre, l'enthousiasme ne s'en tient pas seulement aux paroles. Il bat monnaie plus rapidement encore que le balancier de « the Royal Mint. » Une indemnité d'encouragement fut votée, séance tenante, en faveur du Dr Fergusson, et s'éleva au chiffre de deux mille cinq cents livres. L'importance de la somme se proportionnait à l'importance de l'entreprise.

L'un des membres de la Société interpella le président sur la question de savoir si le Dr Fergusson ne serait pas officiellement présenté.

« Le docteur se tient à la disposition de l'assemblée, répondit sir Francis M...

—Qu'il entre ! s'écria-t-on, qu'il entre ! Il est bon de voir par ses propres yeux un homme d'une audace aussi extraordinaire !

—Peut-être cette incroyable proposition, dit un vieux commodore apoplectique, n'a-t-elle eu d'autre but que de nous mystifier !

—Et si le Dr Fergusson n'existait pas ! cria une voix malicieuse.

—Il faudrait l'inventer, répondit un membre plaisant de cette grave Société.

—Faites entrer le Dr Fergusson, » dit simplement Francis M...

Et le docteur entra au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, pas le moins du monde ému d'ailleurs.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, de taille et de constitution ordinaire ; son tempérament sanguin se trahissait par une coloration foncée du visage ; il avait une figure froide, aux traits réguliers, avec un nez fort, le nez en proue de vaisseau de l'homme prédestiné aux découvertes ; ses yeux, fort doux, plus intelligents que hardis, donnaient un grand charme à sa physionomie ; ses bras étaient longs, et ses pieds se posaient à terre avec l'aplomb du grand marcheur.

La gravité calme respirait dans toute la personne du docteur, et l'idée ne venait pas à l'esprit qu'il pût être l'instrument de la plus innocente mystification.

Aussi, les hurrahs et les applaudissements ne cessèrent qu'au moment où le Dr Fergusson réclama le silence par un geste aimable. Il se dirigea vers le fauteuil préparé pour sa présentation ; puis, debout, fixe, le regard énergique, il leva vers le ciel l'index de la main droite, ouvrit la bouche et prononça ce seul mot :

« Excelsior ! »

Non ! jamais interpellation inattendue de MM. Bright et Cobden, jamais demande de fonds extraordinaires de lord Palmerston pour cuirasser les rochers de l'Angleterre, n'obtinrent un pareil succès. Le discours de sir Francis M... était dépassé, et de haut. Le docteur se montrait à la fois sublime, grand, sobre et mesuré ; il avait dit le mot de la situation :

« Excelsior ! »

Le vieux commodore, complètement rallié à cet homme étrange, réclama l'insertion « intégrale » du discours Fergusson dans *the Proceedings of the Royal Geographical Society of London.*

Qu'était donc ce docteur, et à quelle entreprise allait-il se dévouer ?

Le père du jeune Fergusson, un brave capitaine de la marine anglaise, avait associé son fils, dès son plus jeune âge, aux dangers et aux aventures de sa profession. Ce digne enfant, qui paraît n'avoir jamais connu la crainte, annonça promptement un esprit vif, une intelligence de chercheur, une propension remarquable vers les

travaux scientifiques ; il ne fut jamais embarrassé de rien, pas même de se servir de sa première fourchette, à quoi les enfants réussissent si peu en général.

Bientôt son imagination s'enflamma à la lecture des entreprises hardies, des explorations maritimes ; il suivit avec passion les découvertes qui signalèrent la première partie du XIXe siècle ; il rêva la gloire des Mungo-Park, des Bruce, des Caillié, des Levailant, et même un peu, je crois, celle de Selkirk, le Robinson Crusoe, qui ne lui paraissait pas inférieure. Que d'heures bien occupées il passa avec lui dans son île de Juan Fernandez ! Il approuva souvent les idées du matelot abandonné ; parfois il discuta ses plans et ses projets ; il eût fait autrement, mieux peut-être, tout aussi bien, à coup sûr ! Mais, chose certaine, il n'eût jamais fui cette bienheureuse île, où il était heureux comme un roi sans sujets... ; non, quand il se fût agi de devenir premier lord de l'amirauté !

Je vous laisse à penser si ces tendances se développèrent pendant sa jeunesse aventureuse jetée aux quatre coins du monde. Son père, en homme instruit, ne manquait jamais de consolider cette vive intelligence par des études sérieuses en hydrographie, en physique et en mécanique, avec une légère teinture de botanique, de médecine et d'astronomie.

A la mort du digne capitaine, Samuel Fergusson, âgé de vingt-deux ans, avait déjà fait son tour du monde ; il s'enrôla dans le corps des ingénieurs bengalais, et se distingua en plusieurs affaires ; mais cette existence de soldat ne lui convenait pas ; se souciant peu de commander, il n'aimait pas à obéir. Il donna sa démission, et, moitié chassant, moitié herborisant, il remonta vers le nord de la péninsule indienne et la traversa de Calcutta à Surate. Une simple promenade d'amateur.

De Surate, nous le voyons passer en Australie et prendre part en 1845 à l'expédition du capitaine Sturt, chargé de découvrir cette mer Caspienne que l'on suppose exister au centre de la Nouvelle-Hollande.

Samuel Fergusson revint en Angleterre vers 1850, et, plus que jamais possédé du démon des découvertes, il accompagna jusqu'en 1853 le capitaine Mac Clure dans l'expédition qui contourna le continent américain du détroit de Behring au cap Farewel.

En dépit des fatigues de tous genres, et sous tous les climats, la constitution de Fergusson résistait merveilleusement ; il vivait à son aise au milieu des plus complètes privations ; c'était le type du parfait voyageur, dont l'estomac se resserre ou se dilate à volonté, dont les jambes s'allongent où se raccourcissent suivant la couche improvisée, qui s'endort à toute heure du jour et se réveille à toute heure de la nuit.

Rien de moins étonnant, dès lors, que de retrouver notre infatigable voyageur visitant de 1855 à 1857 tout l'ouest du Tibet en compagnie des frères Schlagintweit, et rapportant de cette exploration de curieuses observations d'ethnographie.

Pendant ces divers voyages, Samuel Fergusson fut le correspondant le plus actif et le plus intéressant du *Daily Telegraph*, ce journal à un penny, dont le tirage monte jusqu'à cent quarante mille exemplaires par jour, et suffit à peine à plusieurs millions de lecteurs. Aussi le connaissait-on bien, ce docteur, quoiqu'il ne fut membre d'aucune institution savante, ni des Sociétés royales géographiques de Londres, de Paris, de Berlin, de Vienne ou de Saint-Petersbourg, ni du Club des Voyageurs, ni même de *Royal Polytechnic Institution*, où trônait son ami le statisticien Kokburn.

Ce savant lui proposa même un jour de résoudre le problème suivant, dans le but de lui être agréable : Etant donné le nombre de milles parcourus par le docteur autour du monde, combien sa tête en a-t-elle fait de plus que ses pieds, par suite de la différence des rayons ? Ou bien, étant connu ce nombre de milles parcourus par les pieds et par la tête du docteur, calculer sa taille exacte à une ligne près ?

Mais Fergusson se tenait toujours éloigné des corps savants, étant de l'Eglise militante et non bavardante : il trouvait le temps mieux employé à chercher qu'à discuter, à découvrir qu'à discourir.

On raconte qu'un Anglais vint un jour à Genève avec l'intention de visiter le lac ; on le fit monter dans l'une de ces vieilles voitures où l'on s'asseyait de côté comme dans les omnibus : or il advint que par hasard, notre Anglais fut placé de manière à présenter le dos au lac ; la voiture accomplit paisiblement son voyage circulaire, sans qu'il songeât à se retourner une seule fois, et il revint à Londres, enchanté du lac de Genève.

Le docteur Fergusson s'était retourné, lui, et plus d'une fois pendant ses voyages, et si bien retourné qu'il avait beaucoup vu. En cela, d'ailleurs, il obéissait à sa nature, et nous avons de bonnes raisons de croire qu'il était un peu fataliste, mais d'un fatalisme très-orthodoxe, comptant sur lui, et même sur la Providence ; il se disait poussé plutôt qu'attiré dans ses voyages, et parcourait le monde, semblable à une locomotive, qui ne se dirige pas, mais que la route dirige.

" Je ne poursuis pas mon chemin, disait-il souvent, c'est mon chemin qui me poursuit "

On ne s'étonnera donc pas du sang-froid avec lequel il accueillit les applaudissements de la Société Royale ; il était au-dessus de ces misères, n'ayant pas d'orgueil et encore moins de vanité ; il trouvait toute simple la proposition qu'il avait adressée au président sir Francis M... et ne s'aperçut même pas de l'effet immense qu'elle produisit.

Après la séance, le docteur fut conduit au *Traveller's Club*, dans Pall Mall ; un superbe festin s'y trouvait dressé à son intention ; la dimension des pièces servies fut en rapport avec l'importance du personnage, et l'esturgeon qui figura dans ce splendide repas n'avait pas trois pouces de moins en longueur que Samuel Fergusson lui-même.

Des toats nombreux furent portés avec les vins de France aux célèbres voyageurs qui s'étaient illustrés sur la terre d'Afrique. On but à leur santé ou à leur mémoire, et par ordre alphabétique, ce qui est très-anglais : à Abbadie, Adams, Adamson, Anderson, Arnaud, Baikie, Baldwin, Barth, Batouda, Beke, Beltrame, du Berba, Bimbachi, Bolognesi, Bolwik, Bolzoni, Bonnemain, Brisson, Browne, Bruce Brun-Rollet, Burchell, Burekhardt, Burton, Caillaud, Caillié, Campbell, Chapman, Clapperton, Clot-Bey, Colomieu, Courval, Cumming, Cuny, Debono, Decken, Denham, Desavenchers, Dickson, Dickson, Dochard, Duchailu, Duncan, Durand, Duroulé, Duveyrier, Erhardt, d'Escayrac de Lauture, Ferret, Fresnel, Gallinier, Galton, Geoffroy, Golberry, Hahn, Halm, Harnier, Hecquart, Heuglin, Hornemann, Houghton, Imbert, Kaufmann, Knoblecher, Krapf, Kummer, Lafargue, Laing, Lajaille, Lambert, Lamiral, Lamprière, John Larder, Richard Lander, Lefebvre, Lejean, Levailant, Livingstone, Maccarthie, Maggiar, Maizan, Malzac, Moffat, Mollien, Monteiro, Morrisson, Mungo-Park, Neimas, Overwey, Panet, Partarieau, Pascal, Pearse, Peddie, Peney, Petherick, Poncet, Prax, Raffanel, Rath, Rebman, Richardson, Riley, Ritchie, Rochet d'Héricourt, Rongawi, Roscher, Ruppel, Saugnier, Speke, Steidner, Thibaud, Thompoon, Thornton, Toole, Tousny, Trotter, Tyrwitt, Vaudey, Veyssière, Vincent, Vinco, Vogel, Wahlberg, Warington, Washington, Werne, Wild, et enfin au docteur Samuel Fergusson, qui, par son incroyable tentative, devait relier les travaux de ces voyageurs et compléter la série des découvertes africaines.

CHAPITRE II

Le lendemain, dans son numéro du 15 janvier, le *Daily Telegraph* publiait un article ainsi conçu :

" L'Afrique va enfin livrer le secret de ses vastes solitudes ; un Edipe moderne nous donnera le mot de cette énigme que les savants de soixante siècles n'ont pu déchiffrer. Autrefois, rechercher les

sources du Nil, *fontes Nili quærere*, était regardé comme une tentative insensée, une irréalisable chimère.

“ Le Dr Barth, en suivant jusqu’au Soudan la route tracée par Denham et Clapperton ; le Dr Livingstone, en multipliant ses intrépides investigations depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu’au bassin de Zambezi ; les capitaines Burton et Speke, par la découverte des Grands Lacs intérieurs, ont ouvert trois chemins à la civilisation moderne ; leur point d’intersection, où nul voyageur n’a encore pu parvenir, est le cœur même de l’Afrique, C’est là que doivent tendre tous les efforts.

“ Or, les travaux de ces hardis pionniers de la science vont être renoués par l’audacieuse tentative du Dr Samuel Fergusson, dont nos lecteurs ont souvent apprécié les belles explorations.

“ Cet intrépide découvreur (*discoverer*) se propose de traverser en ballon toute l’Afrique de l’est à l’ouest. Si nous sommes bien informés, le point de départ de ce surprenant voyage serait l’île de Zanzibar, sur la côte orientale. Quant au point d’arrivée, à la Providence seule il est réservé de le connaître.

“ La proposition de cette exploration scientifique a été faite hier officiellement à la Société Royale de Géographie ; un somme de deux miles cinq cents livres est votée pour subvenir aux frais de l’entreprise.

“ Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette tentative, qui est sans précédent dans les fastes géographiques.”

Comme on le pense, cet article eut un énorme retentissement ; il souleva d’abord les tempêtes de l’incrédulité ; le Dr Fergusson passa pour un être purement chimérique, de l’invention de M. Barnum, qui, après avoir travaillé aux Etats-Unis, s’apprêtait à “ faire ” les îles Britanniques.

Une réponse plaisante parut à Genève dans le numéro de février des *Bulletins de la Société Géographique* ; elle raillait spirituellement la Société Royale de Londres, le *Traveller’s Club* et l’esturgeon phénoménal.

Mais M. Petermann, dans ses *Mittheilungen*, publiés à Gotha, réduisit au silence le plus absolu le journal de Genève. M. Petermann connaissait personnellement le Dr Fergusson, et se rendait garant de l’intrépidité de son audacieux ami.

Bientôt d’ailleurs le doute ne fut plus possible ; les préparatifs du voyage se faisaient à Londres ; les fabriques de Lyon avaient reçu une commande importante de taffetas pour la construction de l’aérostat ; enfin, le gouvernement britannique mettait à la disposition du docteur le transport le *Resolute*, capitaine Penmet.

Aussitôt mille encouragements se firent jour, mille félicitations éclatèrent. Les détails de l’entreprise parurent tout au long dans les *Bulletins de la Société Géographique de Paris* ; un article remarquable fut imprimé dans les *Annales des Voyages, de la géographie, de l’histoire et de l’archéologie* de M. V.-A. Malte-Brun ; un travail minutieux publié dans *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde*, par le Dr W. Koner, démontra victorieusement la possibilité du voyage, ses chances de succès, la nature des obstacles, les immenses avantages du mode de locomotion par la voie aérienne ; il blâma seulement le point de départ ; il indiquait plutôt Masuah, petit port de l’Abyssinie, d’où James Bruce, en 1768, s’était élancé à la recherche des sources du Nil. D’ailleurs, il admirait sans réserve cet esprit énergique du Dr Fergusson, et ce cœur couvert d’un triple airain qui concevait et tentait un pareil voyage.

Le *North American Review* ne vit pas sans déplaisir une telle gloire réservée à l’Angleterre ; il tourna la proposition du docteur en plaisanterie, et l’engagea à pousser jusqu’en Amérique, pendant qu’il serait en si bon chemin.

Bref, sans compter les journaux du monde entier, il n’y eut pas de recueil scientifique, depuis le *Journal des Missions Évangéliques* jusqu’à la *Revue Algérienne et Coloniale*, depuis les *Annales de la*

Propagation de la Foi jusqu’au *Church Missionary Intelligencer*, qui ne relatât le fait sous toutes ses formes.

Des paris considérables s’établirent à Londres et dans l’Angleterre : 1o sur l’existence réelle ou supposée du Dr Fergusson ; 2o sur le voyage lui-même, qui ne serait pas tenté suivant les uns, qui serait entrepris, suivant les autres ; 3o sur la question de savoir s’il réussirait ou s’il ne réussirait pas ; 4o sur les probabilités ou les improbabilités du retour du Dr Fergusson. On engagea des sommes énormes au livre des paris, comme s’il se fût agi des courses d’Epsom.

Ainsi donc, croyants, incrédules, ignorants et savants, tous eurent les yeux fixés sur le docteur ; il devint le lion du jour sans se douter qu’il portât une crinière. Il donna volontiers des renseignements précis sur son expédition. Il fut aisément abordable et l’homme le plus naturel du monde. Plus d’un aventurier hardi se présenta, qui voulait partager la gloire et les dangers de sa tentative ; mais il refusa sans donner de raisons de son refus.



DICK KENNEDY

De nombreux inventeurs de mécanismes applicables à la direction des ballons vinrent lui proposer leur système. Il n’en voulut accepter aucun. A qui lui demanda s’il avait découvert quelque chose à cet égard, il refusa constamment de s’expliquer, et s’occupa plus activement que jamais des préparatifs de son voyage.

CHAPITRE III

Le Dr Fergusson avait un ami. Non pas un autre lui-même, un *alter ego* ; l’amitié ne saurait exister entre deux êtres parfaitement identiques.

Mais s’ils possédaient des qualités, des aptitudes, un tempérament distincts, Dick Kennedy et Samuel Fergusson vivaient d’un seul et même cœur, et cela ne les gênait pas trop. Au contraire.

Ce Dick Kennedy était un Écossais dans toute l’acception du mot, ouvert, résolu, entêté. Il habitait la petite ville de Leith, près

d'Edimbourg, une véritable banlieue de la " Vieille Enfumée." C'était quelquefois un pêcheur, mais partout et toujours un chasseur déterminé ; rien de moins étonnant de la part d'un enfant de la Calédonie, quelque peu coureur des montagnes des Highlands. On le citait comme un merveilleux tireur à la carabine ; non seulement il tranchait des balles sur une lame de couteau, mais il les coupait en deux moitiés si égales, qu'en les pesant ensuite on ne pouvait y trouver de différence appréciable.

La physionomie de Kennedy rappelait beaucoup celle de Halbert Glendinning, telle que la peint Walter Scott dans " le Monastère ; " sa taille dépassait six pieds anglais ; plein de grâce et d'aisance, il paraissait doué d'une force herculéenne ; une figure fortement hâlée par le soleil, des yeux vifs et noirs, une hardiesse naturelle très décidée, enfin quelque chose de bon et de solide dans toute sa personne prévenait en faveur de l'Écossais.

La connaissance des deux amis se fit dans l'Inde, à l'époque où tous deux appartenaient au même régiment ; pendant que Dick chassait au tigre et à l'éléphant, Samuel chassait à la plante et à l'insecte ; chacun pouvait se dire adroit dans sa partie, et plus d'une plante rare devint la proie du docteur, qui valut à conquérir autant qu'une paire de défenses en ivoire.

Ces deux jeunes gens n'eurent jamais l'occasion de se sauver la vie, ni de se rendre un service quelconque. De là une amitié inaltérable. La destinée les éloigna parfois, mais la sympathie les réunit toujours.

Depuis leur rentrée en Angleterre, ils furent souvent séparés par les lointaines expéditions du docteur ; mais, de retour, celui-ci ne manqua jamais d'aller, non pas demander, mais donner quelques semaines de lui-même à son ami l'Écossais.

Dick causait du passé, Samuel préparait l'avenir : l'un regardait en avant, l'autre en arrière. De là un esprit inquiet, celui de Fergusson, une placidité parfaite, celle de Kennedy.

Après son voyage au Tibet, le docteur resta près de deux ans sans parler d'explorations nouvelles ; Dick supposa que ses instincts de voyage, ses appétits d'aventures se calmaient. Il en fut ravi. Cela, pensait-il, devait finir mal un jour ou l'autre ; quelque habitude que l'on ait des hommes, on ne voyage pas impunément au milieu des anthropophages et des bêtes féroces ; Kennedy engageait donc Samuel à enrayer, ayant assez fait ailleurs pour la science, et trop pour la gratitude humaine.

A cela, le docteur se contentait de ne rien répondre ; il demeurait pensif, puis il se livrait à de secrets calculs, passant ses nuits dans des travaux de chiffres, expérimentant même des engins singuliers dont personne ne pouvait se rendre compte. On sentait qu'une grande pensée fermentait dans son cerveau.

" Qu'a-t-il pu ruminer ainsi ? " se demanda Kennedy quand son ami l'eut quitté pour retourner à Londres au mois de janvier.

Il l'apprit un matin par l'article du *Daily Telegraph*.

" Miséricorde ! s'écria-t-il. Le fou ! l'insensé ! traverser l'Afrique en ballon ! il ne manquait plus que cela ! Voilà donc ce qu'il méditait depuis deux ans ! "

A la place de tous ces points d'exclamation, mettez des coups de poings solidement appliqués sur la tête, et vous aurez une idée de l'exercice auquel se livrait le brave Dick en parlant ainsi.

Lorsque sa femme de confiance, la vieille Elspeth, voulut insinuer que ce pourrait bien être une mystification :

" Allons-donc ! répondit-il, est-ce que je ne reconnais pas un homme ? Est-ce que ce n'est pas de lui ? Voyager à travers les airs ! Le voilà jaloux des aigles maintenant ! Non, certes, cela ne sera pas ! je saurai bien l'empêcher ! Eh ! si on le laissait faire, il partirait un beau jour pour la lune ! "

Le soir même, Kennedy, moitié inquiet, moitié exaspéré, prenait le chemin de fer à General Railway Station, et le lendemain il arrivait à Londres.

Trois quarts d'heure après, un cab le déposait à la maison du docteur Soho square, Grek street ; il en franchissait le perron, et s'annonça en frappant à la porte cinq coups solidement appuyés.

Fergusson lui ouvrit en personne.

" Dick ? fit-il sans trop d'étonnement.

— Dick lui-même, riposta Kennedy.

— Comment, mon cher Dick, toi à Londres, pendant les chasses d'hiver ?

— Moi, à Londres.

— Et qu'y viens-tu faire ?

— Empêcher une folie sans nom.

— Une folie ? dit le docteur.

— Est-ce vrai ce que raconte ce journal, répondit Kennedy en tendant le numéro du *Daily Telegraph*.

— Ah ! c'est de cela que tu parles ! Ces journaux sont bien indiscrets ! Mais assois-toi donc, mon cher Dick.

— Je ne m'assoierai pas. Tu as parfaitement l'intention d'entreprendre ce voyage ?

— Parfaitement ; mes préparatifs vont bon train, et je...

— Où sont-ils, que je les mette en pièces, tes préparatifs ? Où sont-ils, que j'en fasse des morceaux ? "

Le digne Écossais se mettait très-sérieusement en colère.

" Du calme, mon cher Dick, reprit le docteur. Je conçois ton irritation. Tu m'en veux de ce que je ne t'ai pas encore appris mes nouveaux projets.

— Il appelle cela de nouveaux projets !

— J'ai été fort occupé, reprit Samuel sans admettre l'interruption, j'ai eu fort à faire ! Mais sois tranquille, je ne serais pas parti sans t'écrire...

— Eh ! je me moque bien...

— Parce que j'ai l'intention de t'emmener avec moi."

L'Écossais fit un bond qu'un chamois n'eût pas désavoué.

" Ah ça ! dit-il, tu veux donc qu'on nous renferme tous les deux à l'hôtel de Bethléem ?

— J'ai positivement compté sur toi, mon cher Dick, et je t'ai choisi à l'exclusion de bien d'autres."

Kennedy demeurait en pleine stupéfaction.

" Quand tu m'auras écouté pendant dix minutes, répondit tranquillement le docteur, tu me remercieras.

— Tu parles sérieusement ?

— Très sérieusement.

— Et si je refuse de t'accompagner ?

— Tu ne refuseras pas.

— Mais enfin, si je refuse ?

— Je partirai seul.

— Asseyons-nous, dit le chasseur, et parlons sans passion. Du moment que tu ne plaisante pas, cela vaut la peine que l'on discute.

— Discutons en déjeunant, si tu n'y vois pas d'obstacle, mon cher Dick."

Les deux amis se placèrent en face l'un de l'autre devant une petite table, entre une pile de sandwiches et une théière énorme.

" Mon cher Samuel, dit le chasseur, ton projet est insensé ! il est impossible ! il ne ressemble à rien de sérieux ni de praticable !

— C'est ce que nous verrons bien après avoir essayé.

— Mais ce que précisément il ne faut pas faire, c'est d'essayer.

— Pourquoi cela, s'il te plaît ?

— Et les dangers et les obstacles de toute nature ?

(A suivre)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

11

CHAPITRE XX

PAR 47°24' DE LATITUDE ET 17°28' DE LONGITUDE

A la suite de cette tempête, nous avons été rejetés dans l'est. Tout espoir de s'évader sur les atterrages de New-York ou du Saint-Laurent s'évanouissait. Le pauvre Ned, désespéré, s'isola comme le capitaine Nemo. Conseil et moi, nous ne nous quittions plus.

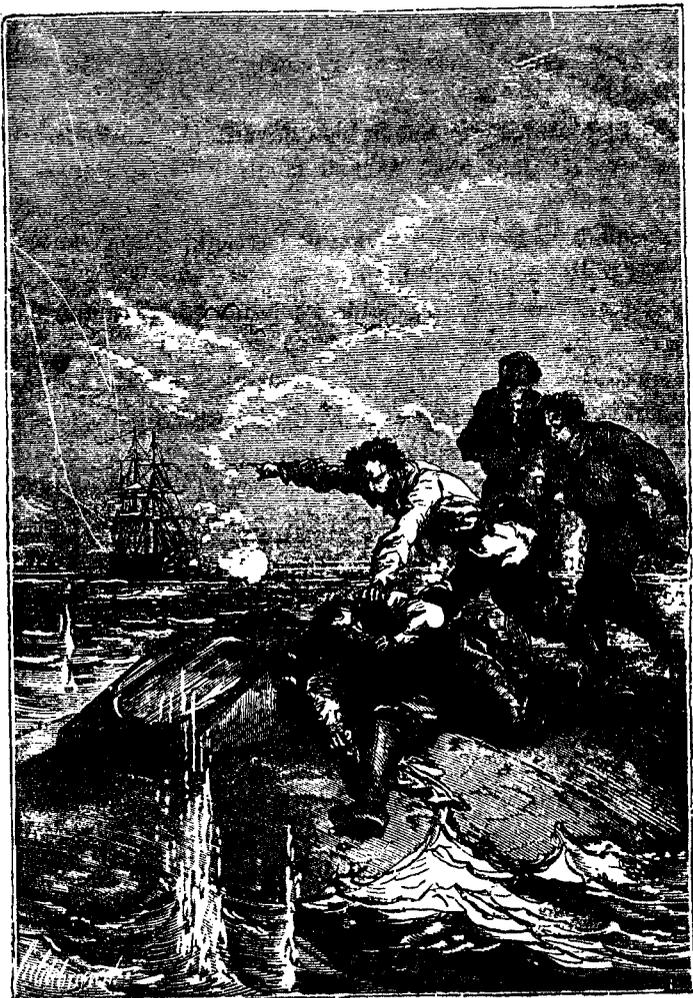
J'ai dit que le *Nautilus* s'était écarté dans l'est. J'aurais dû dire, plus exactement, dans le nord-est. Pendant quelques jours, il erra tantôt à la surface des flots, au-dessous, au milieu de ces brumes si redoutables aux navigateurs. Elles sont principalement dues à la fonte des glaces, qui entretient une extrême humidité dans l'atmosphère. Que de navires perdus dans ces parages, lorsqu'ils allaient reconnaître les feux incertains de la côte ! Que de sinistres dus à ces brouillards opaques ! Que de chocs sur ces écueils dont le ressac est éteint par le bruit du vent ! Que de collisions entre les bâtiments, malgré leurs feux de position, malgré les avertissements de leurs sifflets et de leurs cloches d'alarme !

Aussi, le fond de ces mers offrait-il l'aspect d'un champ de bataille, où gisaient encore tous les vaincus de l'Océan ; les uns vieux et empâtés déjà ; les autres jeunes et réfléchissant l'éclat de notre fanal sous leurs ferrures et leurs carènes de cuivre. Parmi eux, que de bâtiments perdus corps et biens, avec leurs équipages, leur monde d'émigrants, sur ces points dangereux signalés dans les statistiques, le cap Race, l'île Saint-Paul, le détroit de Belle-Ile, l'estuaire du Saint-Laurent ! Et depuis quelques années seulement que de victimes fournies à ces funèbres annales par les lignes du Royal-Mail, d'Inmann, de Montréal, le *Solway*, l'*Isis*, le *Paramatta*, l'*Hungarian*, le *Canadian*, l'*Anglo-Saxon*, le *Humboldt*, l'*United-States*, tous échoués, l'*Artic*, le *Lyonnais*, coulés par abordage, le *President*, le *Pacific*, le *City-of-Glasgow*, disparus pour des causes ignorées, sombres débris au milieu desquels naviguait le *Nautilus*, comme s'il eût passé une revue des morts !

Le 15 mai, nous étions sur l'extrémité méridionale du banc de Terre-Neuve. Ce banc est un produit des alluvions marines, un amas considérable de ces détritiques organiques, amenés soit de l'Equateur par le courant du Gulf-Stream, soit du pôle boréal, par le contre-courant d'eau froide qui longe la côte américaine. Là aussi s'amoncellent les blocs erratiques charriés par la débâcle des glaces. Là s'est formé un vaste ossuaire de poissons, de mollusques ou de zoophytes qui y périssent par milliards.

La profondeur de la mer n'est pas considérable au banc de Terre-Neuve. Quelques centaines de brasses au plus. Mais vers le sud se creuse subitement une dépression profonde, un trou de trois mille mètres. Là s'élargit le Gulf-Stream. C'est un épanouissement de ses eaux. Il perd de sa vitesse et de sa température, mais il devient une mer.

Parmi les poissons que le *Nautilus* effaroucha à son passage, je citerai le cycloptère d'un mètre, à dos noirâtre, à ventre orange,



Misérable ! veux-tu donc !...—Page 116

qui donne à ses congénères un exemple peu suivi de fidélité conjugale, un unernack de grande taille, sorte de murène émeraude, d'un goût excellent, des karraks à gros yeux, dont la tête à quelque ressemblance avec celle du chien, des blennies, ovovivipares comme les serpents, des gobies-boulerots ou goujons noirs de deux décimètres, des macroures à longue queue, brillant d'un éclat argenté, poissons rapides, aventurés loin des mers hyperboréennes.

Les filets ramassèrent aussi un poisson hardi, audacieux, vigoureux, bien musclé, armé de piquants à la tête et d'aiguillons aux nageoires, véritable scorpion de deux à trois mètres, ennemi acharné des blennies, des gades et des saumons ; c'était le colte des mers septentrionales, au corps tuberculeux, brun de couleur, rougeaux nageoires. Les pêcheurs du *Nautilus* eurent quelque peine à s'emparer de cet animal, qui, grâce à la conformation de ses opercules, préserve ses organes respiratoires du contact desséchant de l'atmosphère et peut vivre quelque temps hors de l'eau.

Je cite maintenant,—pour mémoire,—des bosquiens, petits poissons qui accompagnent longtemps les navires dans les mers boréales, des ablesoxyrhinques, spéciaux à l'Atlantique septentrional, des rascasses ; et j'arrive aux gades, principalement à l'espèce morue, que je surpris dans ses eaux de prédilection, sur cet inépuisable banc de Terre-Neuve.

On peut dire que ces morues sont des poissons de montagnes, car Terre-Neuve n'est qu'une montagne sous-marine. Lorsque le *Nautilus* s'ouvrit un chemin à travers leurs phalanges pressées, Conseil ne put retenir cette observation :

« Ça ! des morues ! dit-il ; mais je croyais que les morues étaient plates comme des limandes ou des soles ?

—Naïf ! m'écriai-je. Les morues ne sont plates que chez l'épicier, où on les montre ouvertes et étalées. Mais dans l'eau, ce sont

des poissons fusiformes comme les mulets, et parfaitement conformés pour la marche.

—Je veux croire, monsieur, répondit Conseil. Quelle nuée, quelle fourmilière !

—Eh ! mon ami, il y en aurait bien davantage, sans leurs ennemis, les rascasses et les hommes ! Sais-tu combien on a compté d'œufs dans une seule femelle ?

—Faisons bien les choses, répondit Conseil. Cinq cent mille.

—Onze millions, mon ami.

—Onze millions. Voilà ce que je n'admettrai jamais, à moins de les compter moi-même.

—Compte-les, Conseil. Mais tu auras plus vite fait de me croire. D'ailleurs, c'est par milliers que les Français, les Anglais, les Américains, les Danois, les Norvégiens, pêchent les morues. On les consomme en quantités prodigieuses, et sans l'étonnante fécondité de ces poissons, les mers en seraient bientôt dépeuplées. Ainsi, en Angleterre et en Amérique seulement, cinq mille navires montés par soixante-quinze mille marins, sont employés à la pêche de la morue. Chaque navire en rapporte quarante mille en moyenne, ce qui fait vingt-cinq millions. Sur la côte de la Norvège, même résultat.

—Bien, répondit Conseil, je m'en rapporte à monsieur. Je ne les compterai pas.

—Quoi donc ?

—Les onze millions d'œufs. Mais je ferai une remarque.

—Laquelle ?

—C'est que si tous les œufs éclosaient, il suffirait de quatre morues pour alimenter l'Angleterre, l'Amérique et la Norvège."

Pendant que nous effleurions les fonds du banc de Terre-Neuve, je vis parfaitement ces longues lignes armées de deux cents hameçons, que chaque bateau tend par douzaines. Chaque ligne par un bout au moyen d'un petit grapin, était retenue à la surface par un crin fixé sur une bouée de liège. Le *Nautilus* dut manœuvrer adroitement au milieu de ce réseau sous-marin.

D'ailleurs il ne demeura pas longtemps dans ces parages fréquentés. Il s'éleva jusque vers le quarante-deuxième degré de latitude. C'était à la hauteur de Saint-Jean de Terre-Neuve et de Heart's Content, où aboutit l'extrémité du câble transatlantique.

Le *Nautilus*, au lieu de continuer à marcher au nord, prit direction vers l'est, comme s'il voulait suivre ce plateau télégraphique sur lequel repose le câble, et dont des sondages multipliés ont donné le relief avec une extrême exactitude.

Ce fut le 17 mai, à cinq cents mètres de profondeur, que j'aperçus le câble gisant sur le sol. Conseil, que je n'avais pas prévenu, le prit d'abord pour un gigantesque serpent de mer et s'appêtait à le classer suivant sa méthode ordinaire. Mais je désabusai le digne garçon, et pour le consoler de son déboire, je lui appris diverses particularités de la pose de ce câble.

Le premier câble fut établi pendant les années 1857 et 1858 ; mais après avoir transmis quatre cents télégrammes environ, il cessa de fonctionner. En 1863, les ingénieurs construisirent un nouveau câble, mesurant trois mille quatre cents kilomètres et pesant quatre mille cinq cents tonnes, qui fut embarqué sur le *Great-Eastern*. Cette tentative échoua encore.

Or, le 25 mai, le *Nautilus*, immergé par trois mille huit cent trente-six mètres de profondeur, se trouvait précisément en cet endroit où se produisit la rupture qui ruina l'entreprise. C'était à six cent trente huit milles de la côte d'Irlande. On s'aperçut, à deux heures après-midi, que les communications avec l'Europe venaient de s'interrompre. Les électriciens du bord résolurent de couper le câble avant de le repêcher, et à onze heures du soir, ils avaient ramené la partie avariée. On refit un joint et une épissure ; puis le câble fut immergé de nouveau. Mais quelques jours plus tard, il se rompit et ne put être ressaisi dans les profondeurs de l'Océan.

Les Américains ne se découragèrent pas. L'audacieux Cyrus Field, le promoteur de l'entreprise, qui y risquait toute sa fortune, provoqua une nouvelle souscription. Elle fut immédiatement ouverte. Un autre câble fut établi dans de meilleures conditions. Le rassemblement de fils conducteurs isolés dans une enveloppe de gutta-percha, était protégé par un matelas de matières textiles contenu dans une armature métallique. Le *Great-Eastern* reprit la mer le 12 juillet 1866.

L'opération marcha bien. Cependant un incident arriva. Plusieurs fois, en déroulant le câble, les électriciens observèrent que des clous y avaient été récemment enfoncés dans le but d'en détériorer l'âme. Le capitaine Anderson, ses officiers, ses ingénieurs, se réunirent, délibérèrent, et firent afficher que si le coupable était surpris à bord, il serait jeté à la mer sans autre jugement. Depuis lors, la criminelle tentative ne se reproduisit plus.

Le 23 juillet, le *Great-Eastern* n'était plus qu'à huit cents kilomètres de Terre-Neuve, lorsqu'on lui télégraphia d'Irlande la nouvelle de l'armistice conclu entre la Prusse et l'Autriche après Sadowa. Le 27, il relevait au milieu des brumes le port de Heart's Content. L'entreprise était heureusement terminée, et par sa première dépêche, la jeune Amérique adressait à la vieille Europe ces sages paroles si rarement comprises : "Gloire à Dieu dans le ciel, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre."

Je ne m'attendais pas à trouver le câble électrique dans son état primitif, tel qu'il était en sortant des ateliers de fabrication. Le long serpent, recouvert de débris de coquilles, hérissé de foraminifères, était encroûté dans un empatement pierreux qui le protégeait contre les mollusques perforants. Il reposait tranquillement, à l'abri des mouvements de la mer, et sous une pression favorable à la transmission de l'étincelle électrique qui passe de l'Amérique à l'Europe en trente-deux centièmes de seconde. La durée de ce câble sera infinie sans doute, car on a observé que l'enveloppe de gutta-percha s'améliore par son séjour dans l'eau de mer.

D'ailleurs, sur ce plateau si heureusement choisi, le câble n'est jamais immergé à des profondeurs telles qu'il puisse se rompre. Le *Nautilus* le suivit jusqu'à son fond le plus bas, situé par quatre mille quatre cent trente et un mètres, et là, il reposait encore sans aucun effort de traction. Puis, nous nous rapprochâmes de l'endroit où avait eu lieu l'accident de 1863.

Le fond océanique formait alors une vallée large de cent vingt kilomètres, sur laquelle on eût pu poser le Mont-Blanc sans que son sommet émergeât de la surface des flots. Cette vallée est fermée à l'est par une muraille à pic de deux mille mètres. Nous y arrivâmes le 28 mai, et le *Nautilus* n'était plus qu'à cent cinquante kilomètres de l'Irlande.

Le capitaine Nemo allait-il remonter pour atterrir sur les Iles Britanniques ? Non. A ma grande surprise, il redescendit au sud et revint vers les mers européennes. En contournant l'île d'Émeraude, j'aperçus un instant le cap Clear et le feu de Fastenet, qui éclaire les milliers de navires sortis de Glasgow ou de Liverpool.

Une importante question se posait alors à mon esprit. Le *Nautilus* oserait-il s'engager dans la Manche ? Ned Land qui avait reparu depuis que nous rallions la terre, ne cessait de m'interroger. Comment lui répondre ? Le capitaine Nemo demeurait invisible. Après avoir laissé entrevoir au Canadien les rivages d'Amérique, allait-il donc me montrer les côtes de France ?

Cependant le *Nautilus* s'abaissait toujours vers le sud. Le 30 mai, il passait en vue du Land's End, entre la pointe extrême de l'Angleterre et les Sorlingues, qu'il laissa sur tribord.

S'il voulait entrer en Manche, il lui fallait prendre franchement à l'est. Il ne le fit pas.

Pendant toute la journée du 31 mai, le *Nautilus* décrivit sur la mer une série de cercles qui m'intriguèrent vivement. Il semblait

chercher un endroit qu'il avait quelque peine à trouver. A midi, le capitaine Nemo vint faire son point lui-même. Il ne m'adressa pas la parole. Il me parut plus sombre que jamais. Qui pouvait l'attrister ainsi ? Était-ce sa proximité des rivages européens ? Sentait-il quelque ressouvenir de son pays abandonné ? Qu'éprouvait-il alors ? des remords ou des regrets ? Longtemps cette pensée occupa mon esprit, et j'eus comme un pressentiment que le hasard trahirait avant peu les secrets du capitaine.

Le lendemain, 31 juin, le *Nautilus* conserva les mêmes allures. Il était évident qu'il cherchait à reconnaître un point précis de l'Océan. Le capitaine Nemo vint prendre la hauteur du soleil, ainsi qu'il avait fait la veille. La mer était belle, le ciel pur. A huit milles dans l'est, un grand navire à vapeur se dessinait sur la ligne de l'horizon. Aucun pavillon ne battait à sa corne, et je ne pus reconnaître sa nationalité.

Le capitaine Nemo, quelques minutes avant que le soleil passât au méridien, prit son sextant et observa avec une précision extrême. Le calme absolu des flots facilitait son opération. Le *Nautilus* immobile ne ressentait ni roulis ni tangage.

J'étais en ce moment sur la plate-forme. Lorsque son relèvement fut terminé, le capitaine prononça ces seuls mots.

« C'est ici ! »

Il redescendit par le panneau. Avait-il vu le bâtiment qui modifiait sa marche et semblait se rapprocher de nous ? Je ne saurais le dire.

Je revins au salon. Le panneau se ferma, et j'entendis les sifflements de l'eau dans les réservoirs. Le *Nautilus* commença de s'enfoncer, suivant une ligne verticale, car son hélice enrayée ne lui communiquait plus aucun mouvement.

Quelques minutes plus tard, il s'arrêtait à une profondeur de huit cent trente-trois mètres et reposait sur le sol.

Le plafond lumineux du salon s'éteignit alors, les panneaux s'ouvrirent, et à travers les vitres, j'aperçus la mer vivement illuminée par les rayons du fanel dans un rayon d'un demi-mille.

Je regardai à bâbord et je ne vis rien que l'immensité des eaux tranquilles.

Par tribord, sur le fond, apparaissait une forte extumescence qui attira mon attention. On eût dit des ruines ensevelies sous un empêtrement de coquilles blanchâtres comme sous un manteau de neige. En examinant attentivement cette masse, je crus reconnaître les formes épaissies d'un navire, rasé de ses mâts, qui devait avoir coulé par l'avant. Ce sinistre datait certainement d'une époque reculée. Cette épave, pour être ainsi encroûtée dans le calcaire des eaux, comptait déjà bien des années passées sur ce fond de l'Océan.

Quel était ce navire ? Pourquoi le *Nautilus* venait-il visiter sa tombe ? N'était-ce donc pas un naufrage qui avait entraîné ce bâtiment sous les eaux ?

Je ne savais que penser, quand, près de moi, j'entendis le capitaine Nemo dire d'une voix lente :

« Autrefois ce navire se nommait le *Marseillais*. Il portait soixante-quatorze canons et fut lancé en 1762. En 1778, le 18 août, commandé par Le Poype-Vertrieux, il se battait audacieusement contre le *Preston*. En 1779, le 4 juillet, il assistait avec l'escadre de l'amiral d'Estaing à la prise de Grenade. En 1781, le 5 septembre, il prenait part au combat du comte de Grasse dans la baie de la Chesapeake. En 1794, la république française lui changeait son nom. Le 16 avril de la même année, il rejoignait à Brest l'escadre de Villaret-Joyeuse, chargé d'escorter un convoi de blé qui venait d'Amérique sous le commandement de l'amiral Van Stabel. Le 11 et le 12 prairial, an II, cette escadre se rencontrait avec les vaisseaux anglais. Monsieur, c'est aujourd'hui le 13 prairial, le 1er juin 1868. Il y a soixante-quatorze ans, jour par jour, à cette place même, par 47°24' de latitude et 17°28' de longitude, ce navire, après un combat

héroïque, démâté de ses trois mâts, l'eau dans ses soutes, le tiers de son équipage hors de combat, aima mieux s'engloutir avec ses trois cent cinquante-six marins que de se rendre, et clouant son pavillon à sa poupe, il disparut sous les flots au cri de : « Vive la République ! »

—Le *Vengeur* ! m'écriai-je.

—Oui ! monsieur. Le *Vengeur* ! Un beau nom ! » murmura le capitaine Nemo en se croisant les bras.

CHAPITRE XXI

UNE HÉCATOMBE

Cette façon de dire, l'imprévu de cette scène, cet historique du navire patriote froidement raconté d'abord, puis l'émotion avec laquelle l'étrange personnage avait prononcé ses dernières paroles, ce nom de *Vengeur*, dont la signification ne pouvait m'échapper, tout se réunissait pour frapper profondément mon esprit. Mes regards ne quittaient plus le capitaine. Lui, les mains tendues vers la mer, considérait d'un œil ardent la glorieuse épave. Peut-être ne devais-je jamais savoir qui il était, d'où il venait, où il allait, mais je voyais de plus en plus l'homme se dégager du savant. Ce n'était pas une misanthropie commune qui avait enfermé dans les flancs du *Nautilus* le capitaine Nemo et ses compagnons, mais une haine monstrueuse ou sublime que le temps ne pouvait affaiblir.

Cette haine cherchait-elle encore des vengeancees ? L'avenir devait bientôt me l'apprendre.

Cependant, le *Nautilus* remontait lentement vers la surface de la mer, et je vis disparaître peu à peu les formes confuses du *Vengeur*. Bientôt un léger roulis m'indiqua que nous flottions à l'air libre.

En ce moment, une sourde détonation se fit entendre. Je regardai le capitaine. Le capitaine ne bougea pas.

« Capitaine ? » dis-je.

Il ne répondit pas.

Je le quittai et montai sur la plate-forme. Conseil et le Canadien m'y avaient précédé.

« D'où vient cette détonation ? demandai-je.

—Un coup de canon, » répondit Ned-Land.

Je regardai dans la direction du navire que j'avais aperçu. Il s'était rapproché du *Nautilus* et l'on voyait qu'il forçait de vapeur. Six milles le séparaient de nous.

« Quel est ce bâtiment, Ned.

—A son agrément, à la hauteur de ses bas mâts, répondit le Canadien, je parierais pour un navire de guerre. Puisse-t-il venir sur nous et couler, s'il le faut, ce damné *Nautilus* !

—Ami Ned, répondit Conseil, quel mal peut-il faire au *Nautilus* ? ira-t-il l'attaquer sous les flots ? Ira-t-il le canonner au fond des mers ?

—Dites-moi, Ned, demandai-je, pouvez-vous reconnaître la nationalité de ce bâtiment ? »

Le Canadien, fronçant ses sourcils, abaissant ses paupières, plissant ses yeux aux angles, fixa pendant quelques instants le navire de toute la puissance de son regard.

« Non, monsieur, répondit-il. Je ne saurais reconnaître à quelle nation il appartient. Son pavillon n'est pas hissé. Mais je puis affirmer que c'est un navire de guerre, car une longue flamme se déroule à l'extrémité de son grand mât. »

Pendant un quart d'heure, nous continuâmes d'observer le bâtiment qui se dirigeait vers nous. Je ne pouvais admettre, cependant, qu'il eût reconnu le *Nautilus* à cette distance, encore moins qu'il sût ce qu'était cet engin sous-marin.

Bientôt le Canadien m'annonça que ce bâtiment était un grand vaisseau de guerre, à éperon, un deux-ponts cuirassé. Une épaisse

fumée noire s'échappait de ses deux cheminées. Ses voiles serrées se confondaient avec la ligne des vergues. Sa corne ne portait aucun pavillon. La distance empêchait encore de distinguer les couleurs de sa flamme, qui flottait comme un mince ruban.

Il s'avancait rapidement. Si le capitaine Nemo le laissait approcher, une chance de salut s'offrait à nous.

"Monsieur, me dit Ned Land, que ce bâtiment nous passe à un mille je me jette à la mer, et je vous engage à faire comme moi."

Je ne répondis pas à la proposition du Canadien, et je continuai de regarder le navire qui grandissait à vue d'œil. Qu'il fût anglais, français, américain ou russe, il était certain qu'il nous accueillerait, si nous pouvions gagner son bord.

"Monsieur voudra bien se rappeler, dit alors Conseil, que nous avons quelque expérience de la natation. Il peut se reposer sur moi du soin de le remorquer vers ce navire, s'il lui convient de suivre l'ami Ned."

J'allais répondre, lorsqu'une vapeur blanche jaillit à l'avant du vaisseau de guerre. Puis, quelques secondes plus tard, les eaux troublées par la chute d'un corps pesant, éclaboussèrent l'arrière du *Nautilus*. Peu après une détonation frappait mon oreille.

"Comment ? ils tirent sur nous ! m'écriai-je.

— Braves gens ! murmura le Canadien.

— Ils ne nous prennent donc pas pour des naufragés accrochés à une épave !

— N'en déplaise à monsieur... — Bon, fit Conseil en secouant l'eau qu'un nouveau boulet avait fait jaillir jusqu'à lui. — N'en déplaise à monsieur, ils ont reconnu le narwal, et ils canonnent le narwal.

— Mais ils doivent bien voir, m'écriai-je, qu'ils ont affaire à des hommes.

— C'est peut-être pour cela ! " répondit Ned Land en me regardant.

Toute une révélation se fit dans mon esprit. Sans doute, on savait à quoi s'en tenir maintenant sur l'existence du prétendu monstre. Sans doute, dans son abordage avec l'*Abraham-Lincoln*, lorsque le Canadien le frappa de son harpon, le commandant Farragut avait reconnu que le narwal était un bateau sous-marin, plus dangereux qu'un cétacé surnaturel ?

Oui, cela devait être ainsi, et sur toutes les mers, sans doute, on poursuivait maintenant ce terrible engin de destruction !

Terrible en effet, si comme on pouvait le supposer, le capitaine Nemo employait le *Nautilus* à une œuvre de vengeance ! Pendant cette nuit, lorsqu'il nous emprisonna dans la cellule, au milieu de l'Océan Indien, ne s'était-il pas attaqué à quelque navire ? Cet homme enterré maintenant dans le cimetière de corail, n'avait-il pas été victime du choc provoqué par le *Nautilus* ? Oui, je le répète. Il en devait être ainsi. Une partie de la mystérieuse existence du capitaine Nemo se dévoilait. Et si son identité n'est pas reconnue, du moins, les nations coalisées contre lui, chassaient maintenant, non plus un être chimérique, mais un homme qui leur avait voué une haine implacable !

Tout ce passé formidable apparut à mes yeux. Au lieu de rencontrer des amis sur ce navire qui s'approchait, nous n'y pouvions trouver que des ennemis sans pitié.

Cependant les boulets se multipliaient autour de nous. Quelques-uns, rencontrant la surface liquide, s'en allaient par ricochet se perdre à des distances considérables. Mais aucun n'atteignit le *Nautilus*.

Le navire cuirassé n'était plus alors qu'à trois milles. Malgré la violente canonnade, le capitaine Nemo ne paraissait pas sur la plate-forme. Et cependant, l'un de ces boulets coniques, frappant normalement la coque du *Nautilus*, lui eût été fatal.

Le Canadien me dit alors :

"Monsieur, nous devons tout tenter pour nous tirer de ce mauvais pas. Faisons des signaux ! Mille diables ! On comprendra peut-être que nous sommes d'honnêtes gens !"

Ned Land prit son mouchoir pour l'agiter dans l'air. Mais il l'avait à peine déployé, que terrassé par une main de fer, malgré sa force prodigieuse, il tombait sur le pont.

"Miserable, s'écria le capitaine, veux-tu donc que je te cloue sur l'éperon du *Nautilus* avant qu'il ne se précipite contre ce navire !"

Le capitaine Nemo, terrible à entendre, était plus terrible encore à voir. Sa face avait pâli sous les spasmes de son cœur, qui avait dû cesser de battre un instant. Ses pupilles s'étaient contractées effroyablement. Sa voix ne parlait plus, elle rugissait. Le corps penché en avant, il tordait sous sa main les épaules du Canadien.

Puis, l'abandonnant et se retournant vers le vaisseau de guerre dont les boulets pleuvaient autour de lui :

"Ah ! tu sais, que je suis, navire d'une nation maudite ! s'écria-t-il de sa voix puissante. Moi, je n'ai pas eu besoin de tes couleurs pour te reconnaître ! Regarde ! je vais te montrer les miennes !"

Et le capitaine Nemo déploya à l'avant de la plate-forme un pavillon noir semblable à celui qu'il avait déjà planté au pôle sud.

A ce moment, un boulet frappant obliquement la coque du *Nautilus*, sans l'entamer, et passant par ricochet près du capitaine, alla se perdre en mer.

Le capitaine Nemo haussa les épaules. Puis, s'adressant à moi :

"Descendez, me dit-il d'un ton bref, descendez, vous et vos compagnons.

— Monsieur, m'écriai-je, allez-vous donc attaquer ce navire ?

— Monsieur, je vais le couler.

— Vous ne ferez pas cela !

— Je le ferai, répondit froidement le capitaine Nemo. Ne vous avisez pas de me juger, monsieur. La fatalité vous montre ce que vous ne devinez pas voir. L'attaque est venue. La riposte sera terrible. Rentrez.

— Ce navire, quel est-il.

— Vous ne le savez pas ? Eh bien ! tant mieux ! Sa nationalité, du moins, restera un secret pour vous. Descendez."

Le Canadien, Conseil et moi nous ne pouvions qu'obéir. Une quinzaine de marins du *Nautilus* entouraient le capitaine et regardaient avec un implacable sentiment de haine ce navire qui s'avancait vers eux. On sentait que le même souffle de vengeance animait toutes ces âmes.

Je descendis au moment où un nouveau projectile éraillait encore la coque du *Nautilus*, et j'entendis le capitaine s'écrier :

"Frappe, navire insensé ! Prodigue tes inutiles boulets ! Tu n'échapperas à l'éperon du *Nautilus*. Mais ce n'est pas à cette place que tu dois périr ! Je ne veux pas que tes ruines aillent se confondre avec les ruines du *Vengeur* !"

Je regagnai ma chambre. Le capitaine et son second étaient restés sur la plate-forme. L'hélice fut mise en mouvement. Le *Nautilus*, s'éloignant avec vitesse, se mit hors de la portée des boulets du vaisseau. Mais la poursuite continua, et le capitaine Nemo se contenta de maintenir sa distance.

Vers quatre heures du soir, ne pouvant contenir l'impatience et l'inquiétude qui me dévoraient, je revins vers l'escalier central. Le panneau était ouvert. Je me hasardai sur la plate-forme. Le capitaine s'y promenait encore d'un pas agité. Il regardait le navire qui, lui, restait sous le vent à cinq ou six milles. Il tournait autour de lui comme une bête fauve, et l'attirant vers l'est, il se laissait poursuivre. Cependant, il n'attaquait pas. Peut-être hésitait-il encore ?

Je voulus intervenir une dernière fois. Mais j'avais à peine interpellé le capitaine Nemo, que celui-ci m'imposant silence :

"Je suis le droit, je suis la justice ! me dit-il. Je suis l'opprimé et voilà l'oppressé ! C'est par lui que tout ce que j'ai aimé, chéri vénéré, patrie, femme, enfants, mon père, ma mère, j'ai vu tout périr. Tout ce que je hais est là ! Taisez-vous !"

A suivre

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

11

—C'est bon, je m'en charge, répondit le père Perrignon. L'ouvrage presse ; mais, s'il le faut, nous passerons la nuit."

Tout le monde s'écria qu'on passerait deux ou trois nuits s'il le fallait. Je n'ai jamais senti de mouvement pareil en moi-même. C'était la première fois qu'au lieu de travailler, de raboter et de soigner pour mon propre compte, j'allais aussi faire quelque chose pour le pays. J'étais dans la masse, c'est vrai, je ne devais pas compter pour beaucoup, mais au moins je n'étais pas un zéro. Je voulais le banquet contre la Chambre des satisfaits, et je pensais :

" Ah ! gueux, vous voulez nous empêcher de nous réunir ! Est-ce que nous ne sommes pas Français comme vous ? Est-ce que nous n'avons pas autant de droits que vous ? "

L'idée de ces espèces de bandits dont m'avait parlé Materne, qu'on mêlait avec le peuple sous la figure d'honnêtes gens, pour assommer leurs camarades, me revenait, et je me disais :

" Tant mieux, on les étranglera ! "

C'est ainsi que la colère me gagnait. Je voyais à la mine des autres qu'ils se faisaient des raisonnements semblables.

Comme nous rentrions à l'atelier, M. Braconneau arriva. Le père Perrignon lui dit aussitôt :

" Il est venu quelqu'un ce matin vous inviter au banquet du douzième arrondissement, en recommandant bien de vous prévenir qu'il fallait mettre l'uniforme de garde national.

—Nous n'avons pas d'ordres, et je n'aime pas le désordre, répondit M. Braconneau.

—Eh bien ! vous ferez ce que vous voudrez, répondit M. Perrignon, mais nous irons tous.

—Comment ? dit le patron en nous regardant étonné.

—Oui, nous irons, parce que c'est notre devoir, s'écria Quentin ; depuis trop longtemps on humilie le pays avec ces députés à deux cents francs de contribution, qui ne nous regardent pas. Nous en voulons d'autres. Nous voulons que les capacités arrivent.

—C'est bon, Quentin, dit M. Braconneau, il n'est pas nécessaire de crier. Nous ne sommes pas en révolution ici, j'espère ! Mon Dieu la réforme, tout le monde la veut. Seulement, Perrignon, réfléchissez que vous avez femme et enfants. Ce n'est plus comme dans le temps, quand vous étiez garçon. Le désordre n'amène jamais rien de bon : les ateliers se ferment, les ouvriers meurent de faim et les patrons se ruinent. Je n'aime pas le désordre.

—Ni moi non plus, répondit Perrignon. Mais je veux avant tout la justice ; et quand l'ordre est établi pour élever les intrigants et tenir les travailleurs dans la bassesse, pour donner aux uns la fortune, les honneurs, les bonnes places de père en fils, et refuser aux autres tous les droits, tous les biens, et même toute espérance ; quand il faut encore acheter cette espèce d'ordre par la honte du pays... Eh bien ! qu'il s'en aille au diable, et nous tous avec ! Si la garde natio-

nale avait toujours fait son devoir, M. Braconneau ; si la bourgeoisie riche avait pensé qu'elle n'est pas seule au monde, que les ouvriers, les artisans, les laboureurs ont aussi des droits ; que le devoir des premiers arrivés est d'aider les autres à monter, de leur donner l'instruction et de les rendre capables,—d'autant plus que c'est grâce à eux qu'on est arrivé les premiers ;—si elle n'avait pas vécu dans l'égoïsme depuis dix-huit ans, trouvant tout beau, parce qu'on lui adjugeait les revenus du pays, en ne lui demandant que de voter en masse pour les ministres ; si elle n'avait pas cru que cela pouvait durer... aujourd'hui, tout serait en ordre, et le gouvernement nous aurait accordé de lui-même ce que nous serons peut-être forcés de prendre.

—Moi, je ne veux pas plus de Guizot que de vous, dit le patron. Depuis longtemps cet homme m'ennuie. Son insolence avec les députés de l'opposition me paraît quelque chose de bien bas ! Mais voilà !... l'ouvrage presse, les commandes attendent...

—Nous travaillerons le soir, répondit Perrignon. N'est-ce pas, vous autres ?

Nous répondîmes tous que oui, que nous passerions deux nuits s'il le fallait. Et comme le patron allait sortir, le père Perrignon lui dit encore :

" M. Braconneau, venez avec votre uniforme. Si Louis-Philippe apprend que beaucoup de gardes nationaux sont mêlés au peuple, il réfléchira que toute la nation veut la réforme, et nous l'aurons tout de suite : Guizot sautera, tout redeviendra tranquille. Mais si nous sommes seuls, le roi comptera sur la garde nationale, et... vous comprenez ! Notre intérêt, est d'être unis. Si nous sommes désunis, tout est perdu.

—Allons... allons... c'est bon, nous verrons ça, dit le père Braconneau ; peut-être bien que j'irai. Mais, dans tous les cas, vous reviendrez aussitôt le banquet fini ?

—C'est entendu, dirent Valsy et Quentin.

Alors on se remit à l'ouvrage, et chacun tira de son côté. Je courus chez Emmanuel ; il était sorti. Je courus au restaurant Ober, cloître Saint-Benoît ; il n'y était pas. Tout semblait calme dans le quartier. Les municipaux étaient à leur poste, rue des Grès. Les gens allaient et venaient comme à l'ordinaire ; les voitures se croisaient ; en passant près des cafés, on entendait les billes rouler et les joueurs compter leurs points. Personne ne parlait de politique.

J'allai voir sur la place du Panthéon ; tout était désert, pas une âme ne se promenait devant les grilles. Quelques vieilles, la capuche tombant sur le nez, sortaient de la petite église de Saint-Etienne-du-Mont. Le dôme sombre se découpait sur le ciel éblouissant d'étoiles.

Je rentrai vers onze heures, sans avoir trouvé mon camarade. C'était le 21 février 1848. Louis-Philippe et sa famille ne se doutaient pas qu'ils se sauveraient trois jours après. M. Guizot s'obstinait, Odilon Barrot se retirait, les gens paraissaient paisibles.—Voilà pourtant la vie.

XXIII

Le lendemain 22, en m'éveillant, je vis qu'il allait faire beau temps. Le ciel était gris comme en hiver ; des nuages s'étendaient au-dessus de mes petites vitres, mais ils étaient si hauts, et je m'habillai, pensant que nous n'aurions pas de pluie.

Rien ne me pressait, puisqu'on ne devait pas travailler le matin ; vers neuf heures seulement je descendis pour aller déjeuner.

J'avais une longue bourse en forme de bas, et comme l'idée des gueux qui tuaient les gens avec des triques plombées me revenait, je

mis dans cette bourse un paquet de gros sous, pour me défendre en cas de besoin.

Avec cela je partis. La rue des Mathurins-Saint-Jacques, celles de la Harpe et de l'École-de-Médecine fourmillaient déjà de monde. Au *caboulot*, la porte était ouverte, et les tables étaient garnies de gens qui prenaient un verre de vin en mangeant un morceau sur le pouce ; tous des étrangers, comme il arrive les jours de fête, où chacun dîne dans l'endroit où il se trouve.

Enfin, ayant pris ma tranche de bœuf et ma chopine de vin, j'allais me rendre sur la place du Panthéon, où les étudiants et les ouvriers du quartier devaient se réunir, quand un grand bruit de pas, de voix et de cris : "Vive la réforme !" se fit entendre. Tous les assistants se levèrent en disant :

"C'est la première colonne !"

Et l'on courut dehors.

Les étudiants, les ouvriers, les bourgeois, enfin tous les braves gens, sur une seule file, par trois, quatre et six, descendaient bras dessus bras dessous la rue de la Harpe. J'aperçus Emmanuel dans les premiers ; il avait un large feutre gris et marchait la tête penchée, tout rêveur, au milieu de ces mille oris de : "Vive la réforme ! Vive la réforme !" Aussitôt je courus à lui :

"Te voilà ! lui dis-je ; je t'ai cherché hier soir jusque vers onze heures".

Il leva la tête et me serra la main. Son air grave m'étonnait. Les autres autour de nous parlaient, riaient, criaient, chantaient ; lui, marchait sans rien dire. A la fin pourtant, au passage du Commerce, rue Dauphine, il me dit :

"Ce qui m'étonne, Jean-Pierre, c'est que cinq ou six individus assis dans ce moment quelque part aux Tuileries, ou partout ailleurs, en train de déjeuner, de griffonner, ou de se gratter l'oreille ; des gens qui s'appellent des ministres conservateurs, des philosophes ou tout ce qu'on voudra, des êtres qui n'ont jamais connu les souffrances du peuple ; — l'hiver où la neige tombe par le toit sur la vieille grand'mère malade, sur la femme enceinte, sur le petit enfant qui vient de naître ; le printemps, où l'homme à la charrue souffle des journées entières auprès de ses bœufs ; l'été, où il fauche nuit et jour, les reins serrés dans son mouchoir, tout brisé de fatigues ! — ce qui m'étonne, c'est que ces cinq ou six personnages, honorés, flagornés, comblés de tous les biens par le travail de la nation, s'imaginent qu'ils sont tout, que tout est fait pour eux, qu'ils ont tout dit en ouvrant leur grande bouche, et en criant d'un air solennel : "Nous ne voulons pas ! nous n'approuvons pas !" et qu'ils se figurent que les trente-deux millions d'autres, dont le moindre vaut autant qu'eux, vont se courber sous leur sentence. C'est ce qui me fait rêver. Je vois ces ministres ! je les vois qui sont là dans leurs fauteuils, les jambes étendues, qui se caressent le menton et qui se disent : "Oui... le peuple... la multitude... Elle ose bouger... elle ose !" Oh ! que cela m'étonne, Jean-Pierre, et que cet orgueil me paraît dégoûtant ! A force d'avoir joué la comédie, ces gens finissent par croire que la comédie, c'est le monde."

Voilà ce qu'il me disait au milieu de la foule, d'un air calme comme dans sa chambre, et je trouvais qu'il avait bien raison. Ces ministres disaient :

"Nous sommes responsables, ça nous regarde !"

Mais le plus responsable, c'était Louis-Philippe, puisqu'il risquait tout en écoutant leurs conseils.

Enfin, après avoir traversé le Pont-Neuf et la rue de la Monnaie, nous remontions la rue Saint-Honoré. On n'a jamais vu de plus magnifique spectacle. De toutes les fenêtres, à droite et à gauche, des femmes se penchaient en agitant leurs mouchoirs blancs. A cette vue les cris de : "Vive la réforme !" redoublaient ; d'un bout de la file à l'autre, cela ne faisait que monter et descendre, et je me réjouissais en moi-même.

Tant d'idées de toute sorte sur la Révolution, sur les droits du peuple, sur la justice, vous traversaient la tête, qu'on avançait sans le savoir. Plusieurs disaient qu'au printemps nous aurions été couverts de fleurs, à cause de notre belle conduite, et je veux le croire ; car plus nous avançons, plus l'enthousiasme redoublait.

Notre colonne, étant arrivée enfin à la hauteur de la place Vendôme, prit à droite et gagna les boulevards sans rencontrer de troupes. Mais en approchant de la Madeleine, à travers la foule toujours plus épaisse, nous vîmes tout à coup des régiments d'infanterie en ligne ; l'arme au pied ; ils s'étendaient devant les grilles sur les côtés de l'église, et nous en fîmes le tour, criant d'une seule voix :

"Vive la réforme !"

Les soldats riaient en nous regardant d'un air de bonne humeur.

Nous fîmes donc le tour de ces régiments, en bon ordre, et plusieurs d'entre nous restèrent sur cette place pour rendre visite à des députés dans un café voisin ; mais la grande masse poursuivit sa route vers la place de la Concorde.

Toutes ces choses, je les ai devant les yeux comme si c'était hier. Alors le bruit courait que nous allions porter une pétition à la Chambre, et la foule s'écarta pour nous laisser passer.

Nous arrivâmes près de la fontaine. Et ce qui m'a toujours fait réfléchir depuis, c'est qu'en ce moment un homme habillé en général du premier empire, — un vieux, la figure couleur lie-de-vin, tout ridé, les yeux encore vifs et l'air fin comme un renard, son chapeau à cornes penché sur l'oreille, — passa le long de notre colonne, en nous disant tout bas :

"Criez : Vive la ligne ! Criez : Vive la ligne !"

Il clignait des yeux, et tout de suite je pensai :

"Ce vieux a certainement une bonne idée. Nous n'en voulons pas à la ligne, et la ligne ne peut pas non plus nous en vouloir. Tous les soldats de la ligne sont des fils d'ouvriers ou de paysans comme nous. Qu'est-ce que nous demandons ? La réforme ! elle est aussi bonne pour eux que pour nous. Ils n'ont pas d'intérêt à tirer sur ceux qui leur veulent du bien."

J'admira donc les paroles de ce vieux, et je réfléchissais que c'était aussi bon pour les dragons, pour les hussards, pour les cuirassiers, pour tous les Français, qui doivent s'aimer, s'entraider, et ne pas se massacrer entre eux comme des bêtes.

En songeant à cela, je vis que nous arrivions au pont de la Concorde, où personne ne se trouvait encore. Mais au même instant un poste de municipaux, nous voyant approcher, sortit du corps de garde à droite, et vint se ranger en travers de ce pont. C'était un simple sergent qui le commandait, et, je pense, un Alsacien, car il avait la figure rouge et les cheveux jaune clair. Il ne commandait pas plus de quinze ou vingt hommes.

Nous étions plus de mille, sans parler de la foule qui nous suivait. Ces hommes, en se mettant à deux pas l'un de l'autre, n'auraient pu barrer le pont. Je dois le savoir, puisque que j'étais dans les trente ou quarante premiers. Le sergent ayant dit à ses hommes, qui venaient l'un après l'autre, tout essoufflés, de mettre la baïonnette au bout du fusil, Emmanuel lui cria en alsacien : "Camarade, pas de mauvaise plaisanterie !" Et comme, malgré sa colère, on passait à droite et à gauche, il replia son poste, et tout le monde passa.

C'est ce que j'ai vu moi-même ! Personne n'eut besoin de découvrir sa poitrine en criant : "Tirez !" parce que ces municipaux s'en allèrent de bonne volonté, à la file, voyant bien que de vouloir, à quinze, arrêter tous les gens de la place, cela n'aurait pas eu de bon sens. Mais il faut bien inventer des choses extraordinaires ; sans cela ce ne serait pas assez beau.

Enfin, nous passâmes ce pont, et de l'autre côté, les grilles du palais des députés étant ouvertes, en arrivant auprès, toute la colonne se débânda d'un coup, courant dans les grilles, et grimpant le grand escalier comme un troupeau.

Plusieurs criaient :

“ Vive la réforme ! A bas Guizot ! ”

J'étais déjà sur la plate-forme, en avant des colonnes, et je me retournais pour retrouver Emmanuel, quand je vis des gardes nationaux refermer les grilles derrière nous. Aussitôt l'idée me vint que nous allions être pris comme des rats dans une ratière, et voyant Emmanuel, je redescendis en lui criant :

“ Arrive ! ”

Au même instant les vitres de la Chambre, entre les colonnes, tombaient avec un grand fracas ; ceux d'entre nous qui restaient en haut y jetaient des pierres.

En bas, Emmanuel se précipita sur un garde national, pour l'empêcher de fermer la petite grille à gauche ; c'était la dernière ouverte. Un grand nombre d'autres vinrent nous aider, pendant que les gardes nationaux couraient au poste voisin chercher du renfort.

Plusieurs disent que des députés sortirent, afin de nous apaiser, mais je n'ai rien vu de semblable.

Le tumulte était grand. Un nouveau poste de gardes nationaux parvint à fermer la dernière porte, en chassant ceux qui se trouvaient encore à l'intérieur. La foule, arrivant alors de la place, grimpa aux grilles, et des enfants essayaient de monter sur les deux grands socles, où l'on voit des statues de vieillards en robes et longues barbes, assis d'un air majestueux.

“ Partons, Jean-Pierre, me disait Emmanuel ; retirons-nous plus loin, car ici la débâcle va commencer, ce n'est pas possible autrement.”

Nous repassâmes aussitôt le pont.

De l'autre côté s'avançaient en pointes les fossés des Tuileries, où s'étendaient de petits jardins bien entretenus ; des larges garde-fous en pierre bordaient ces fossés. Nous montâmes dessus, pour voir ce qui se passait derrière nous.

A peine étions-nous là, que toute la foule en masse se mit à courir sur le pont. Nous ne voyions pas pourquoi, quand, regardant par hasard du côté de l'Institut, nous aperçûmes une file de dragons qui venaient ventre à terre. Mais cet escadron était encore si loin, qu'il n'avait pas l'air d'avancer vite ; il ne lui fallut pourtant pas plus de deux minutes pour arriver au pont. Tout le monde criait :

“ Vivent les dragons ! ”

Les dragons passèrent au galop sur le pont, et quelques secondes encore, on vit leurs casques briller au milieu de la foule, qui s'écartait devant eux, et se refermait aussitôt derrière. La place était alors encombrée de monde. Il ne tombait pas une goutte d'eau, mais l'air était humide.

Longtemps encore nous regardâmes ce mouvement ; puis étant descendus de notre rampe, vers une heure, nous allions au hasard, quand du côté de la Madeleine s'éleva le chant de *La Marseillaise*. Ce chant, que je ne connaissais pas, me parut terrible et grandiose. Emmanuel, tout pâle, me dit :

“ C'est la *Marseillaise*.”

Nous allongions le pas pour nous approcher de l'église, mais tout était noir de têtes dans la rue en face, et bientôt il nous fut impossible de passer.

En approchant de la fontaine, plus loin que l'obélisque, je voyais une grande barbe, le chapeau en l'air à la main, qui chantait ; des centaines d'autres se pressaient autour, et je me disais :

“ C'est Perrignon.”

On peut se figurer si je faisais des efforts pour arriver. Emmanuel criait derrière moi : “ Mais attends donc ! ”

Dans le même instant je posais la main sur l'épaule de Perrignon, tellement heureux de chanter la *Marseillaise*, qu'il ne sentait rien. Je le secouais, criant :

“ Hé ! monsieur Perrignon ! ”

Alors il regarda et me dit :

“ C'est toi, petit ! ”

Il serra la main d'Emmanuel, en se remettant à chanter.

Ensuite tout se tut, et l'on apprit que des troupes arrivaient par le pont de la Concorde ; puis que des charges commençaient dans les Champs-Élysées.—On criait :

“ A bas les municipaux ! ”

Mais toutes ces choses étaient tellement confuses, les gens par masses tourbillonnaient en si grand nombre, qu'on ne voyait plus à cent pas de soi. On espérait des nouvelles, on ne se tenait plus de fatigue. Les heures se suivaient, la nuit venait lentement.

Tout à coup, sur les cinq heures, Perrignon nous dit :

“ Nous ne saurons rien avant demain. Entrons quelque part.”

Il s'avançait vers la rue de Rivoli, où la foule innombrable commençait à s'écouler. Nous le suivîmes. Les gens ne criaient plus ; on avait froid, l'humidité nous faisait grelotter.

Près du grand bureau des omnibus, au coin de la place du Carrousel, à chaque pas nous rencontrions des municipaux à cheval ; nous étions entourés de troupes, toutes les rues étaient gardées.

“ Allons au Rosbif, me dit Emmanuel ; je tombe de faim et de fatigue.”

J'invitai le père Perrignon, qui me répondit :

“ Allons où vous voudrez.”

Je voyais que sa tête était pleine de mille pensées.

Après avoir gagné la rue de Valois, nous vîmes le restaurant, où nous entrâmes. Deux municipaux à cheval, le sabre à la hanche, gardaient aussi cette rue. On aurait pu les prendre à la bride, en allongeant le bras ; mais ces pensées ne nous venaient pas encore.

Une fois assis, nous mangâmes sans parler. On était pressés l'un contre l'autre autour des tables. Quelques-uns disaient :

“ C'est fini... le ministère reste ! ”

D'autres parlaient d'une femme écrasée dans une charge ; d'autres, de troupes qui venaient de Saint-Germain ; d'autres, de quarante mille obus et boulets transportés à Vincennes, où commandait Montpensier. Mais tout cela sans grands discours. On écoutait, on ne répondait pas. Les yeux du père Perrignon brillaient ; il avait l'air de vouloir parler, puis il se taisait. Emmanuel était comme abattu. Sur toutes les figures, autour de nous, on ne voyait que l'inquiétude.

Enfin, à sept heures, Emmanuel se leva, paya, et nous sortîmes. Le père Perrignon alors me dit :

“ Nous allons prendre le café près d'ici.”

Nous tournâmes au coin de la rue, à droite, devant le Palais-Royal. La place du Château-d'Eau était sombre, parce qu'on avait éteint le gaz. Cela n'empêchait pas le monde d'aller et de venir. Le vieux Perrignon avait pris mon bras, moi je tenais celui d'Emmanuel ; plus loin, au tournant de la rue des Bons-Enfants, nous entrâmes dans un café, le café Fuchs. C'était une espèce de brasserie allemande, la porte de plein-pied avec la rue, le comptoir à droite, la grande salle devant, une autre plus loin, avec un billard, et tout au fond une petite cour.

Dans la première salle, du même côté que le comptoir, montait un escalier en vrilles. Et là-haut, dans une pièce occupant tout le premier, s'est tenu plus tard le club des Allemands, qui chantaient en chœur des airs mélancoliques, et parlaient de réunir l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, au moyen du suffrage universel. J'en ris encore chaque fois que j'y pense.

M. Fuchs, un ancien tailleur de la Souabe, carré des épaules, le front large et haut, les yeux petits, le nez en forme de prune,—un être boiteux et rusé, malgré son air bonasse,—tenait cet établissement avec sa femme, une Allemande pâle, et les yeux bleu-faience.

C'est dans ce coin de la rue des Bons-Enfants que deux jours après les balles se mirent à pleuvoir du poste du Château-d'Eau, et que l'on transporta le plus de blessés sur des paillasses.

Mais en ce moment, qui se serait douté que de pareilles choses pouvaient arriver ? Depuis la première république, cette rue des

Bons-Enfants était paisible, et dans le café Fuchs on n'avait jamais entendu que le bruit des chopes et des canettes.

Enfin voilà comme les choses changent du jour au lendemain.

Un grand nombre de buveurs se pressaient dans l'établissement. On nous servit le café d'abord, ensuite de la bière. De tous côtés on entendait dire que Guizot avait le dessus, qu'on allait empoigner les émeutiers.

On buvait, on riait. Dehors tout s'apaisait. De temps en temps quelques buveurs entraient encore, mais il en sortait beaucoup plus. Le cafetier allait d'une table à l'autre, disant :

« Vous ferez bien, messieurs, de partir, car la rue sera gardée. On commencera les arrestations ce soir. Tous ceux qu'on trouvera dehors, après onze heures, seront pris. Je tiens à vendre ma marchandise, mais je tiens encore plus à mes pratiques. »

Il connaissait le père Perrignon, et s'arrêtant près de nous, en lui présentant sa grosse tabatière de carton :

« Allons, une prise... et puis, en route ? » disait-il.

Le vieux Perrignon lui demanda :

« Vous nous chassez ? »

—Non !... mais je vous parle pour votre bien.

—Mêlez-vous de vos affaires ! lui dit alors Perrignon.

—Comme vous voudrez, répondit Fuchs ; si l'on vous arrête, ça ne me fera ni chaud ni froid. »

Il s'en alla d'un air de mauvaise humeur à la table voisine.

Le café se vidait de plus en plus.

Ce qui me revient le mieux, c'est qu'Emmanuel ayant dit, comme tout le monde, que le mouvement était arrêté, le père Perrignon, se penchant sur les coudes entre nous, lui répondit tout pâle :

« Au contraire, c'est maintenant que le mouvement commence. Les ouvriers, jusqu'à cette heure, se méfiaient de la garde nationale, mais ils voient que Louis-Philippe et Guizot n'ont pas osé faire battre le rappel ; ils voient que tout ira bien ; car, lorsque la garde nationale et le peuple marchent ensemble, qu'est-ce qui peut leur résister ? Est-ce que toute l'armée n'est pas tirée de la bourgeoisie et du peuple ? Est-ce que les soldats sacrifieront père et mère, pour soutenir M. Guizot ? Le roi, des ministres et deux ou trois cents députés satisfaits, — dont les trois quarts sont des fonctionnaires, — se trouvent d'un côté, et la nation de l'autre. Si vous pouviez entrer cette nuit dans les maisons du faubourg Saint-Antoine, ou du faubourg Saint-Marceau, vous verriez que tout se prépare. Les femmes font comme toujours : elles résistent... elles ne tiennent qu'à la couvée !... mais les hommes et les garçons s'appêtent. Dans plus d'un endroit on retire de dessous les tuiles le vieux fusil de 1830 ; et partout où monte un peu de fumée, je vous réponds qu'on coule des balles. Plus tout paraît tranquille, plus tout menace. Je ne comprends pas que Louis-Philippe, qu'on dit si fin, ait laissé venir les choses jusque-là. Demain cela commencera ; si ce n'est pas cette nuit. »

Il pouvait être onze heures quand il nous disait cela, et sauf deux ou trois buveurs des environs, tout le monde était parti.

Nous nous levâmes aussi pour retourner chez nous, rêvant à ce que nous venions de voir et d'entendre. Perrignon paya et nous sortîmes. Il faisait tellement noir dehors, qu'on n'a jamais rien vu de pareil ; pour gagner le coin de la rue, il fallait tâter les murs : plus un seul bec de gaz, plus un seul réverbère allumé. Et dans cette ville de Paris, où les voitures roulent comme un torrent jour et nuit, on n'entendait rien ; on aurait cru que tout était mort.

Dans la rue Saint-Honoré seulement, vers le Palais-Royal, nous entendions venir cinq ou six chevaux au pas ; et nous étant arrêtés pour écouter, nous entendîmes aussi cliqueter des fourreaux de sabres.

Alors Perrignon nous dit tout bas :

« Chut ! ce sont des rondes qui se promènent pour empêcher les barricades... Des chasseurs ou des dragons... S'ils nous entendaient, ils viendraient ventre à terre. »

Nous continuâmes à marcher doucement, le long des maisons. Mais presque aussitôt, du côté de la Halle, d'autres pas de chevaux arrivèrent à notre rencontre, et Perrignon, d'une voix nette, s'écria tout bas :

« Halte ! nous sommes pris entre deux piquets. Effacez-vous dans les portes ! »

Ce que nous fîmes.

Deux minutes après, cinq ou six cavaliers passaient près de nous, écoutant et regardant comme à l'affût. Heureusement le temps était très sombre, car avec une seule étoile au ciel ils nous auraient vus. Mais eux nous les voyions bien au milieu de la rue, à quinze pas avec leurs casques, — le petit plunet droit — et l'éclair bleu de leurs sabres. Ils s'arrêtaient pour écouter... Leurs chevaux, en grattant le pavé, faisait un bruit qu'on pouvait entendre sur les toits. C'étaient des dragons. Ils ne disaient rien et finirent par continuer leur ronde.

A cent pas plus loin, les deux piquets se réunirent, et tout à coup ils repassèrent comme le vent. Les étincelles sautaient des pavés. Longtemps nous entendîmes ce bruit terrible du galop, qui se prolongeait dans le silence jusque derrière les Halles.

« En route ! nous dit alors le père Perrignon. »

Nous gagnâmes la rue du Louvre, puis le Pont-Neuf et le quartier Latin, sans rien de nouveau.

XXIV

Le lendemain, au petit jour, le mouvement de la rue recommença comme à l'ordinaire. En descendant, je regardai dehors par la lucarne du cinquième, rien n'était changé ; le vieux quartier plein de boue, avec ses cheminées innombrables, ses girouettes, sa Sorbonne, son hôtel de Cluny, ses marchands d'habits, ses porteurs d'eau, ses êtres déguenillés, était toujours là.

Qu'est-ce que deux mille, quatre mille, dix mille individus qui se fâchent et veulent des changements, dans une ville pareille ? C'est comme si deux ou trois mendiants se révoltaient à Saverne, et qu'on envoyât la garde pour les prendre. C'est encore moins parce que personne ne dit : « Jean-Claude, ou Jean-Nicolas, viennent d'être mis au violon. »

Enfin, c'était le même spectacle que la veille ; il pleuvait, et je descendis en pensant :

« Nous avons cassé les vitres de la Chambre, et c'est comme si nous n'avions rien fait. Le vieux Perrignon voit tout en rose ; il se figure que les ouvriers du faubourg Saint-Antoine ont coulé des balles cette nuit et qu'ils ont retrouvé les fusils de 1830 ; mais ces ouvriers se moquent bien de la réforme ; ils n'ont pas un *caboulot* pour entendre crier du matin au soir qu'on ne peut pas vivre sans la réforme. Allons, Jean-Pierre, la révolution est finie, pourvu que cela ne devienne pas pire. »

Et rêvant à ces choses, je me rappelais que nous avions promis de revenir travailler la veille au soir ; je m'attendais à recevoir des reproches, ce que je trouvais juste, puisque nous avions manqué de parole. Mais quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant dans notre cour, de rencontrer M. Braconneau et Mlle Claudine, seuls sous le hangar. Le vieux maître dressait des planches contre le mur ; il parut étonné de me voir.

« C'est vous, Jean-Pierre ? me dit-il. »

—Oui, M. Braconneau. Vous m'excuserez si je ne suis pas venu travailler à la nuit ; nous sommes rentrés si tard !

—Oh ! si ce n'était que cela, dit ce brave homme en souriant d'un air triste.

Je lui demandai :

A suivre

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe quel remède se rétablit au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

Entre boulevardiers:

—Tu connais le grand Victor?... J'ai diné avec lui. Il m'a raconté qu'en 1870, il était à la tête d'une compagnie...

—C'est exact, il était à la tête d'une compagnie d'assurances!



ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c



UN DÉFI

Nos compétiteurs reconnaissent qu'ils ne peuvent égarer lo

BABY'S OWN SOAP

C'est le premier de tous pour la pureté. La plupart des imitations sont dangereuses pour les peaux délicates.

Le Baby's Own Soap est fabriqué seulement par la ALBERT TOILET SOAP Co., MONTREAL

Notre nom est sur chaque boîte

Dallanpante se présente pour affaires dans une maison de commerce anglaise et demande à parler aux directeurs :

—M. Blackson est en voyage, lui dit-on ; quant à M. William, il vient de sortir.

—Et M. And Co ?

MIEUX QUE LE DIAMANT

L'or est moins précieux que la santé qui ne s'achète pas. Le Baume Rhumal vaut mieux que le diamant qui coûte si cher.

Muffardin aborde l'autre jour de ses confrères en l'appelant chor maître.

Celui-ci très vaniteux, rougissant de plaisir :

—Vous voulez me flatter...

—Non, parole... répond Muffardin.

C'est une manie que j'ai de donner du cher maître à tout le monde !

CONSEIL DE L'EXPERIENCE

Dans les affections nerveuses, des pertes d'appétit des insomnies et autres affections dues à la faiblesse du sang, les médecins conseillent de prendre le grand réconfortant, les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard.

Ce journal est imprimé avec l'encre manufacturée par la QUEEN CITY PRINTING CO., Cincinnati, Ohio.



Bague en Or Pur GRATIS.
Filles, pour qu'il ne pas passer une magnifique bague en Or Pur pendant vos loisirs. Nous donnons cette bague aux personnes qui voudront seulement que 10 belles Epinglettes à Lc. chaque. Cette bague est en Or Pur, magnifiquement gravée et ornée de deux Perles et d'un Brillant. C'est une bague qui donnera satisfaction pour la vie entière au possesseur. Les Epinglettes sont extrêmement jolies, fines en Or et en Email, et ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en viennent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epinglettes. Venez les parmi vos amis, permettez-nous l'argent et cette magnifique Bague en Or Pur vous sera envoyée franco par le retour de la maille. Cie. Toronto Premium, Boite 1500 Toronto.

ELLE SUPPORTA PATIEMMENT L'OPPROBRE

Triste lettre d'une femme dont le mari menait une vie dissipée

Comment elle le guérit avec un remède secret.



"Pendant des années j'ai supporté l'opprobre, la souffrance, la misère et les privations dus aux habitudes d'ivrognerie de mon mari. Entendant parler de votre merveilleux remède pour la guérison de l'ivrognerie, que je pouvais donner secrètement à mon mari, je résolus de l'essayer. Je m'en procurai un paquet que je mêlai à ses aliments et à son café, et la médecine étant sans odeur et sans goût, il ne sut pas à quoi il devait d'être si rapidement soulagé de sa rage pour la boisson. Il commença bientôt à engraisser, l'appétit pour les mets solides lui revint, il s'attacha tout à fait à la maison et nous avons maintenant un intérieur joyeux. Une fois qu'il fut radicalement guéri je lui appris ce que j'avais fait, et il confessa que mon action avait été son salut, n'ayant pas l'énergie de se réformer de son propre mouvement. Je conseille chaleureusement à toutes les épouses affligées comme je l'ai été de faire l'essai de votre remède."

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

OH ! LES FEMMES



M. Rango.—Les femmes sont toutes les mêmes, si j'avais écouté la mienne, je me serais dérangé pour avoir ce renseignement, tandis qu'en cherchant un peu dans ma bibliothèque, j'étais sûr de le trouver.

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 26 ans
Dernières nouveautés venant de paraître
Le manuscrit du Chanoine, A. Thouriet 0.90
L'Énergie française, G. Hanotaux 0.90
Chouchoito, Marcel Prévost 0.90
Le sémur d'amour, F. Champsaure 0.90
La Blonde Liliann, Jean Rameau 0.90
Le secret d'un ange, P. Maël 0.90
Monique, P. Bourget 0.90
La Chesnardière, Léon de Tinscau 0.90
La Vedette, Yvette Guibert 0.90
La Mouselle, H. Gravello 0.90
La collection complète des ouvrages de A. Dumas à 25 cents le volume.
Les œuvres de Balzac à 20 cents le volume.
Plus de 1000 volumes à 10 cents, par les auteurs les plus connus.
L'Almanach Hachette 1902 à 40 cents.
L'Almanach de la Vie de Paris, de la Grande Vie à 25 cents chacun, illustrés par la photographie.
Publications mensuelles: Femina (journal de la famille). La Lecture pour Tous de la célèbre maison Hachette et la Lecture Moderne, toutes à 15cts

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARPEUTEURS

EPILEPSIE ARRÊTÉ GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr. KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danses de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.
Consultation personnelle ou par poste.

Ecrire à Dr. R.-H. KLINE, L.D.
331, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., *9.30 a.m., 4.00 p.m., *10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m.
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.
Départ de Springfield, 8.10 p.m.
Arrivée à Montréal, 6.15 a.m.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.
*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41, Edifice Ball et Trevoisy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux Indian Orchard; A.-J. Brun, 13, Ludlow.
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.
W.-F. EGG.
City Passeng. Agent.
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PEITE
FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les
PILULES AN ONIO
toniques, réparatives, reconstituentes, 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

La Véritable Onguent

du PERE ANCE

EN VENTE PARTOUT

DEPOT CHEZ

Rod. Carrière
PHARMACIEN

VARIÉTÉS

Entre députés :
—On ne vous voit pas souvent à la chambre, mon cher collègue... c'est une justice à vous rendre.
—J'aime mieux jouer à l'écarté qu'à la bataille.

.

Galurin rentre chez lui légèrement gris ; il chantonne et paraît de très bonne humeur.

—Comme le vin te rend gai ! lui dit sa femme.

—Oui, bichette, et ça m'étonne, car je n'ai bu que du graves !

.

SONT INDISPENSABLES

Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard sont indispensables pour purifier et fortifier le sang chez les hommes faibles, les femmes pâles, les enfants en langueur.

.

Innocence.

—Papa, c'est bien le 6 mars que j'aurai six ans ?

—Oui, mon chéri.

—A quelle heure, au juste ?

—Je ne sais pas, j'étais absent, ce jour-là.

—Et maman, est-ce qu'elle y était ?

.

La conversation a pour thème le bonheur et le malheur.

—Et vous, monsieur, qu'en pensez-vous ?

—Rien, sinon que tout bonheur attendu est une fête ;

“Réalisé, une déception ;

“Tout malheur imminent est un angoisse ;

“Après sa venue, un soulagement.”

.

Un jeune employé du ministère de la marine avait à recopier un rapport au ministre, qui se terminait par ces mots :

“Et le navire sortit du port poussé par un vent de S.-E.”

Le jeune homme, qui n'était pas au courant des abréviations, traduisit “S.-E. de la façon suivante :

“Et le navire sortit du port poussé par un vent... de Son Excellence.”

A VOTRE AISE

Il ne faut pas aller bien loin pour trouver le remède contre les affections de la gorge et des poumons. Le Baume Rhumal se vend partout.

Potaches nouveau jeu.

—M'sieu, comment écrit-on *œuf* ?

—O, e... répond le pion.

—Ohé ! s'écrie une voix.

Et aussitôt toute l'étude de pousser en chœur d'inintermittable *ohé ! ohé !...*

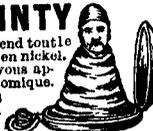
UN VRAI PETIT HOMME



Thomas Virelogue. — Epatant Bob ! il ne lui manque plus que de fumer la pipe et de boire du whisky pour être un vrai petit homme !

MONTRE MCGINTY

Donne beaucoup de plaisir. Surprend toute le monde. Boflot de chasse plaqué en nickel. Frottez le couvercle et McGinty vous apparaîtra, grimaçant. Rien de plus comique. C'est une des dernières inventions et elle est fameuse. Par la poste 100. en argent ou 2 pour 250. McFarlane et Cie., Toronto.



OR SOLIDE

Nous donnons cette magnifique bague en or Solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 épingles solides ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Ecrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons par la retour du courrier cette magnifique bague. PREMIUM SUPPLY CO., Boîte 1504 Toronto, Canada.



LES PILULES ROUGES

RAMENENT LA JOIE AU FOYER

Témoignage donné à un représentant de du “Monde Illustré” qui cherche à contrôler sérieusement les attestations de personnes infailliblement guéries par les PILULES ROUGES

La femme est bien “l'âme du foyer” ; elle en est aussi le cœur, oserions nous dire, puisque par sa grâce, ses charmes et tout ce qui se dégage d'elle-même, elle donne à la maison ce cachet particulier de vie ou de langueur, selon qu'elle est joyeuse, triste ou languissante.

Son rôle est donc grandi par le fait que ceux qui l'entourent : père, époux, frères et enfants, subissent naturellement cette “influence du milieu” pour se servir du terme propre.

Personne n'est plus que nous en état de constater ce fait.

Depuis des mois et des mois nous nous transportons dans les familles pour y recueillir des attestations non pas seulement écrites, mais vues et constatées maintes fois sur la valeur réelle et partout reconnue du traitement scientifique par les Pilules Rouges chez les femmes.

Certes, LE MONDE ILLUSTRÉ ne pouvait faire œuvre plus méritoire et surtout plus utile à ses lecteurs pour les renseigner, d'après ses propres constatations, sur l'efficacité d'un remède qui n'a partout que des adeptes reconnaissants et enthousiastes.

Tout de même, effaçons-nous et laissons plutôt parler une de nos concitoyennes qui n'a plus maintenant qu'un regret, celui d'avoir si longtemps douté de ce que les Pilules Rouges pouvaient faire pour elle.

“Tout d'abord, monsieur, il faut vous dire combien je suis heureuse d'avoir à profiter de cette occasion pour répéter ce que j'ai maintes fois raconté à qui a voulu m'entendre. Mon histoire qui est celle de la plupart des jeunes femmes, n'a peut-être rien de frappant, mais mon pauvre mari et mes chers enfants vous en diraient beaucoup plus. De ce que j'ai souffert physiquement pendant au-delà d'un an tous les miens s'en sont ressentis. La maison était triste ; nous étions comme des abandonnés, sans espoir de secours. Sujette à de fréquentes faiblesses qui me forçaient à rester au lit quelquefois plusieurs heures durant, constamment affligée du battement de cœur et d'inflammations très sensibles, j'avais perdu le goût du travail et vivais dans une cruelle indifférence pour ce qui aujourd'hui fait pourtant mon bonheur et ma seule joie. Un beau jour que je bénis entre tous, je m'arrêtai sérieusement à de bons témoignages en faveur des Pilules Rouges.

J'allai sur le champ exposer mon cas aux Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. A la première entrevue, j'acquis une confiance illimitée, car leur traitement me paraissait si simple, et ils me prouvèrent que la seule cause de ces désordres était la grande faiblesse de sang et la constipation. Leurs Tablettes Purgatives eurent bientôt l'effet désiré, et les Pilules Rouges finirent par me ramener complètement à la santé. Bien que j'aie senti beaucoup de soulagement à la deuxième boîte, j'en pris dix en tout.

Voilà deux ans que j'ai cessé tout traitement. Depuis lors mes forces augmentent considérablement chaque jour. Aucun ennui ne m'afflige. Je m'acquitte avec courage de ma besogne quotidienne ; mon mari est enchanté et surpris de me voir toujours si bien portante.

Quand je songe que je dois certainement tout cela aux Pilules Rouges, si sagement et si scientifiquement préparées, et ordonnées par les éminents Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, je ne puis certainement désirer rien de plus que de voir mon témoignage publié.

C'est dans l'espoir que d'autres infortunées y auront foi, que je vous donne librement et avec une infinie reconnaissance cette attestation en faveur du seul médicament capable de refaire ainsi la santé des pauvres femmes. Oh ! celles qui souffrent, (et elles sont légion, je le sais) puissent-elles toutes croire comme moi que les Pilules Rouges sont encore et seront toujours les meilleures amies des mères et des jeunes filles.”

MADAME ALFRED GUIDI,

192 rue Delisle, Ste-Cunégonde, Montréal.

Cette attestation de Madame Guidi prouve bien la grande efficacité des Pilules Rouges et l'utilité des conseils que les femmes peuvent recevoir en allant voir nos Médecins Spécialistes à leurs bureaux, et aussi les avantages que les femmes malades peuvent retirer en écrivant de chez elles à la Cie Chimique Franco-Américaine.

CONSULTATIONS GRATUITES.—Si une femme malade qui prend les Pilules Rouges n'obtient pas l'amélioration anticipée elle devrait avant de les abandonner et de leur retirer sa confiance, consulter les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine dont la longue expérience peut fournir à des milliers de cas différents de bons et salutaires avis.

Les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine ont à leur disposition des traitements particuliers à la portée de toutes les bourses, qu'ils prescrivent lorsque la gravité et la durée de la maladie les rendent nécessaires. Il est donc urgent pour toutes les femmes souffrantes et qui prennent sans résultat les Pilules Rouges, de consulter nos Médecins Spécialistes. Si elles ne peuvent le faire en personne, elles n'ont qu'à écrire et à bien dire tout ce qui les inquiète, elles recevront sans retard des renseignements aussi longs et aussi complets que si la consultation eût été personnelle. Toutes les femmes peuvent écrire, même celles des parties les plus éloignées du Canada et des Etats-Unis, aucune raison ne saurait les en empêcher, qu'importe leur instruction.

Pour les femmes qui demeurent à Montréal ou qui peuvent s'y rendre, nous les prions de passer à nos bureaux, au No 274 rue St-Denis.

Les vraies Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte, ni au 100 ou à la douzaine. Voyez à ce que sur chaque boîte soit le nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE. Si votre marchand ne les tient pas, nous vous les enverrons sur réception du prix 50 cts la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50, dans toutes les parties du Canada ou des Etats-Unis. Adressez vos lettres :

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

274 rue St-Denis, Montreal.

VIN MARIANI

“MARIANI WINE”

Construit, Renforcé, nourrit l'organisme entier.

Le plus employé dans les hopitaux et les institutions, religieuses et publiques depuis 40 ans.

Donnera de la couleur à vos joues, de l'éclat à vos yeux, de la richesse à votre sang ;—vous donnera enfin l'énergie et la santé sur lesquels vous comptez.

Emma Eames

La grande cantatrice



“J'ai trouvé votre VIN MARIANI un tonique délicieux, très efficace et d'une valeur inestimable pour les chanteurs.

EMMA EAMES.

Chez tous les pharmaciens

Lawrence H. Wilson Co., Etee., Agents,

Evitez les imitations

Montréal.